

PAROLES ALLANT DROIT

(Faut-il encore penser, lire, écrire?)

Viateur Beaupré

Ce sont les trois questions que mes étudiants m'amenaient à me poser en lisant leurs travaux. J'ai tenté de répondre à ces questions troublantes. En utilisant les travaux que m'offraient, noir sur blanc, à peu près la moitié de mes cégépiens Béotiens en herbe et même en graine. La méthode qu'ils utilisaient, c'était de lire entre les lignes plutôt que sur les lignes. Et quand ils écrivaient, ils te disaient, indignés, que tu faisais exprès pour ne pas comprendre, que tu n'avais pas encore appris à lire entre les lignes!

Il y avait là, certes, de quoi désespérer de l'avenir de la civilisation; mais en même temps, Molière, Chaplin, Devos et Sol y auraient trouvé une matière inépuisable pour des sketches bouffons ou même des comédies hilarantes de plusieurs heures chacune.

Pour déconstiper l'esprit, ça peut être fort utile. En cours de route, je m'obstinais à leur faire voir et surtout comprendre que l'homme avait inventé le langage... pourquoi donc? Pour traduire et pour communiquer sa pensée.

Donc, encore une fois: Telle pensée, telle langue; et vice versa.

Quand on n'y pense pas, on pense que c'est facile. Ici encore, d'autres que les étudiants peuvent trouver profit à méditer ces trois questions et à chercher les bonnes réponses. Et combien de professeurs de tous les niveaux...

Postface en préface

J'avais une idée fixe en écrivant ce livre: convaincre le lecteur que sa pensée et sa langue maternelle sont parmi ses biens les plus précieux; qu'il doit en prendre soin comme on prend soin de son âme.

Cette idée, fixée, enracinée chez moi, je souhaite qu'elle se fixe, s'enracine chez les autres. Je sais: on est porté à se méfier des idées fixes. Pourquoi? En pensant à une idée fixe, on pense uniquement à quelque chose de fixe, de borné comme un poteau de métal; on oublie que l'arbre est encore plus fixe qu'un poteau.

Certaines idées sont donc stériles comme un poteau métallique; d'autres sont fécondes comme un arbre, souples comme un arbre, ouvertes aux sucres nourriciers de la terre, ouvertes aux influences du vent, de la pluie, du soleil, des oiseaux, de l'homme et du cosmos.

L'érable est fixé dans sa forme d'érable, le chat, dans sa forme de chat, l'homme, dans sa forme humaine. Si l'homme et le chat n'étaient pas fixés, ils courraient un terrible danger. L'homme qui n'a pas l'idée fixe d'être lui-même, deviendra tout le monde, un grand cON anonyme. Si le chat ne se répète pas farouchement qu'il est chat, il va se dissoudre dans le Grand Tout abracadabrant du chaos informe; il deviendra - qui sait? - chameau, crachat, entrechat, chafouin, chas, chatouille, chanoine chamoiré, pacha, chaconne, chapon, shako, châssis pour chat chassé, schah, charabia ou chapelain chahuté au cha cha cha.

Quand donc je poursuis obstinément mon idée fixe de faire voir l'importance de la pensée et de la langue, j'ai la conviction que cette idée fixe ne ressemble en rien à un poteau de métal stérile, mais plutôt à un arbre, à un chat, et surtout à un homme.

Si parfois je te pique au cours de ces pages, ne me regarde pas en coin comme un chafouin, ne me prends pas en grippe comme un jocrisse. Je te houspille pour te réveiller. Parce que je crois à ta dignité. Autrement, je te dirais: « Roupille et bousille! »

Chapitre 1

POURQUOI LA LANGUE ?

Pour communiquer entre eux, les hommes ont inventé plus d'un moyen. Comme d'ailleurs les animaux et les plantes, tout ce qui vit et cherche à échanger, sous peine d'anémie, de stérilité et d'asphyxie. S'il avait choisi de rester animal, l'homme se serait contenté d'exprimer sa forte personnalité et ses besoins primaires par le cri, la moue, les oeuillades, les oreillades, les caresses, les coups de poing et, pourquoi pas? les coups de pied.

Mais peu à peu, il a senti le besoin de communiquer par des moyens plus raffinés, tout comme il s'est peu à peu rendu à l'évidence qu'une aiguille de métal rendrait de plus grands services en certains cas qu'un silex taillé ou une mâchoire de mammoth.

De même, il est arrivé à cette conviction qu'au lieu de toujours s'exprimer par le cri, il vaudrait mieux, parfois, utiliser la parole ou le chant. Il s'est également rendu compte - car il était « plus intelligent qu'un singe » - que pour parler de l'univers, de lui-même ou de ta soeur, il serait bien utile d'avoir un autre moyen

d'expression que le mime, le sémaphore, les panneaux de signalisation routière et le blablabla et na!na!na! des nourrissons.

Si l'homme s'est inventé une langue pour communiquer efficacement tout ce qu'il avait à dire, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, en passant par cet autre cosmos qu'est son être intérieur, il s'ensuit que la qualité d'une langue s'évalue d'abord à son efficacité à transmettre un message. Une langue est donc bonne ou mauvaise, dans le sens strict où l'on dit d'un outil qu'il est bon ou mauvais, c'est-à-dire bien ou mal adapté au résultat que l'on veut obtenir quand on l'utilise.

Si je suis convaincu que la langue a été inventée pour communiquer entre humains, je devrai donc, quand je parle ou que j'écris, m'efforcer

1. de dire des choses sensées, qui ont du sens, qui ont du bon sens. (C'est le contraire de parler pour ne rien dire ou parler pour dire des sottises);
2. de dire ces choses sensées avec le maximum de clarté;
3. de les dire en tenant compte de mon auditeur, de son aptitude à comprendre mon message.

(Einstein n'aurait pas parlé de physique nucléaire avec des étudiants du secondaire de la même manière qu'il en parlait avec des physiciens de calibre international. Et un homme sensé ne parle pas à son bébé comme il parle à sa femme; sinon, sa femme redeviendra bébé ou sacrera le camp, et son bébé deviendra maboul comme ces universitaires étranges dont je vous parlerai bientôt.)

J'étais dans l'avion, assis devant deux gars de la construction qui parlaient une langue verte, rugueuse, juteuse, colorée. L'un des deux expliquait qu'il avait eu un accident de voiture, que le garagiste niaissait pour la réparer; qu'il lui avait posé une pièce trop courte de deux pouces, bref, que ce maudit garagiste lui avait fait perdre sept jours d'ouvrage.

L'autre, un gars généreux et impulsif, réagissait fortement à ce récit. Un instinct de solidarité élémentaire l'amenait à prendre parti contre le maudit garagiste. Il résuma éloquemment son état d'esprit par les trois phrases suivantes: « Laiss'toé pas empissetter, tabarnac! Tiens-toé d'boutte! Un gars d'la construction, ça s'tient d'boutte! »

Voilà. L'autre, je crois, avait bien compris: le message était passé en balle, sans accrochage, sans barlandage, sans farfinage, sans farfouillage, zigonnages et détours inutiles. Bravo! Voilà qui est parler pour dire quelque chose et le dire avec suffisamment de clarté pour être bien compris! Je leur donne 10 sur 10, avec mention honorable pour le deuxième. Paroles allant vers un but, paroles allant droit au but.

Une autre fois, j'étais dans un vaste auditorium rempli à craquer par huit cents enseignants de tous les niveaux. S'amènent quatre éminents conférenciers, universitaires distingués, deux de France, deux du Québec, pour nous faire comprendre la nécessité de la communication entre étudiants et enseignants. C'était là le thème de ce congrès solennel.

Ils parlent, parlent, parlent, un langage châtié tant que tu voudras, avec des mots tirés de l'ionosphère, avec des phrases laiteuses et abstraites comme de l'essence de nébuleuse. Moi qui suis, dans ce contexte, un auditeur sûrement dans la moyenne, j'arrive mal à comprendre, par-ci par-là, de quoi me parlent ces beaux messieurs fins causeurs. De temps en temps, le

conférencier en queue de comète me laisse entrevoir qu'il est en train de m'expliquer le grave devoir que j'ai de bien me faire comprendre de mes élèves quand je leur parle: l'échange, la communication, l'empathie, l'attention à l'autre, c'est sacré!

Oui, mais quand ces quatre éminents conférenciers auront fini de me parler de la communication, j'aurai surtout bien compris une chose: que leur langage intersidéral est une insulte à la pensée, à la langue et aux auditeurs. Je les cote: 1,3 sur 10! Et comme pénitence: les obliger à réécrire sur la communication un texte compréhensible par du monde lucide et attentif.

À côté de ces quatre conférenciers au langage nébuleux, endimanché, fardé, alambiqué et emberlificoté, mes deux gars de la construction m'apparaissent beaucoup plus intéressants, équilibrés, civilisés, respectueux de leur intelligence et de celle des autres.

Cela dit, il reste vrai que pour parler de biologie, de la relativité, de philosophie, de poésie ou de calcul différentiel, un homme civilisé ne soit pas s'en tenir nécessairement au langage des gars de la construction

diplômé de l'école maternelle, ni à celui de l'épicerie, de Tit Jos Bezeau et de Johnny Farago.

Un étudiant du Cégep de Sept-Îles m'a raconté l'aventure suivante. Un matin de décembre 1982, il se présente à l'Université Laval pour s'inscrire en Droit. Il passe en entrevue, et on lui pose des questions pour évaluer son habileté mentale. À dessein, les examinateurs utilisent dans leurs questions des mots autres que ceux de l'école maternelle: inepte, cloporte, hémophile, et d'autres de même niveau. « Si je n'avais pas su la signification de ces mots, j'aurais été incapable de répondre intelligemment aux questions »; et les examinateurs en auraient conclu qu'avant de penser à s'inscrire en Droit, ce candidat devait se donner des moyens d'expression plus évolués que ceux de la maternelle.

Tu ne penses peut-être pas à devenir avocat pour défendre les barons de la pègre et des Commandites; mais très souvent tu auras à défendre des causes que tu croiras devoir être défendues; et si tu n'as pas développé ton langage, tu parleras toujours au niveau de la maternelle.

Combien parmi vous ignorent le sens des trois mots soulignés plus haut? Combien se donneront la peine

de le chercher? Combien de mots ou d'expressions inconnus rencontrés depuis le début de ce livre as-tu laissé passer, en te contentant d'une compréhension approximative, c'est-à-dire nulle? Et si tu lis toujours avec la même négligence, ça ne te fera ni chaud ni froid d'être inepte et inapte, voire même cloporte.

Cela, pour dire qu'un étudiant de cégep doit se donner un bagage linguistique un peu plus lourd et complexe qu'une boîte à lunch. Mais ne jamais perdre de vue l'essentiel. Dans toutes les disciplines, dans tous les sujets de conversation, dans tous les écrits, si on ne perdait jamais de vue que la langue a été inventée pour communiquer plus efficacement entre humains, cette lapalissade (qu'est-ce que c'est?) provoquerait de salutaires révolutions mentales. Dans les universités, les cégeps et les salons, si un chat était toujours un chat, les vaches seraient mieux gardées et le cerveau des humains mieux oxygéné.

Chapitre 2

AVANT DE PARLER OU D'ÉCRIRE ...

Pour communiquer, il faut un émetteur, un récepteur et un moyen de communication. Quand la communication ne passe pas, que le message est confus ou tout bonnement incompréhensible, cela peut dépendre ou bien du moyen de communication, ou bien de l'émetteur, ou bien du récepteur. Pas besoin, ici, d'une longue démonstration.

Si l'autre ne te comprend pas, ce n'est pas nécessairement toi qui es coupable; et si tu ne comprends pas l'autre, ce n'est pas nécessairement l'autre qui est coupable. Tu comprends? Il peut même arriver que ni l'émetteur ni le récepteur ne soient coupables: le téléphone est peut-être en panne, débranché, gravement avarié; ou interrompu pour cause de grève ou de *lock out*. Sans compter que deux sourds qui se parlent au téléphone peuvent avoir d'excellentes raisons de croire que ni l'un ni l'autre n'essaie de comprendre. Ça s'appelle un dialogue de sourds, et pas seulement au téléphone.

Supposons donc que le téléphone soit en bon état et que ton interlocuteur dise clairement des choses intelligentes et à ta portée; alors, pourquoi ne comprends-tu pas? Ne blâme pas les dieux, la société de consommation ou le Système; interroge ta conscience.

Elle te dira, si c'est une conscience non encore pervertie, que le Système n'est pas en cause: c'est toi qui n'a pas appris à écouter (ou à lire, si ton interlocuteur te parle avec des lettres plutôt qu'avec des sons).

Alors, serais-tu un cas exceptionnel? Sûrement pas; si cela peut te consoler. Ceux qui comprennent ce qu'on leur dit avec des sons ou des lettres sont aussi rares que les trèfles à quatre feuilles; la plupart des récepteurs sont des trèfles à deux feuilles. Et ces récepteurs à deux feuilles seront, tu le devines, des émetteurs à deux feuilles. Beaucoup de savants - qu'on ne peut tout de même pas soupçonner d'être tous pessimistes ou sadomasochistes - nous disent que les gens (toi et/ou moi) sont logiques, conscients, à 10% environ. Bien plus, ils n'utiliseraient leur intelligence que quelques minutes par jour. C'est dire quel long chemin il te reste et il me reste à parcourir

pour tout comprendre ce qu'on nous dit et, à plus forte raison, pour tout comprendre ce que nous disons aux autres et même à nous-mêmes, à l'oral et à l'écrit.

Supposons maintenant que c'est toi qui lances le message. Tu devras alors te comporter comme le bon tirer à l'arc. Il a décidé de placer sa flèche dans le mille; mais il ne suffit pas de vouloir atteindre la cible: pour l'atteindre effectivement, comment procéder?

C'est très complexe, mais ramenons à deux les conditions essentielles: la concentration mentale du tireur, et son habileté physique à manier l'arc. Imaginez le résultat si l'intelligence ne joue pas son rôle (si, par exemple, elle ne distingue pas où est la cible ou s'en laisse distraire par les mouches, la pluie, le vent, le soleil, ta cousine; ou si elle ne commande pas au corps la position à prendre, les gestes précis à faire pour que l'arc lance la flèche au but): je n'aimerais pas me trouver alors dans le voisinage de ce tireur étourdi, toi en l'occurrence.

Mais, pour continuer avec la même image, et en supposant toujours que c'est toi le tireur, il ne suffira pas que tu contrôles bien ton intelligence et que celle-ci coordonne efficacement tous les gestes de ton beau

corps d'athlète: il faudra, en plus, que tu disposes d'un arc capable de lancer les flèches que tu veux. Si ton arc est un jouet Canadian Tire, capable tout au plus de lancer à peu près des baguettes de plastique et de les lancer tout au plus à 5 mètres, il te sera d'une piètre utilité pour atteindre la cible, là-bas (vois-tu l'original?), à 312 mètres environ?

Maintenant, applique cet exemple au message que ton intelligence veut lancer en se servant de la langue parlée ou écrite comme instrument ou moyen de communication; et il me semble que tu feras des découvertes étonnantes, et surtout très pratiques.

Le grand Pythagore (qui est ce fameux Pythagore?), quand il recevait un nouveau disciple, l'obligeait à rester muet pendant cinq ans. S'il apprenait à écouter, il saurait peut-être un jour parler. Mais s'il ne pouvait apprendre à se la fermer pour écouter (lui-même et les autres), il ne saurait jamais, tu le devines encore, parler utilement - aux autres, cela va de soi - mais même et surtout à lui-même.

Quelqu'un parle dix minutes devant un auditoire de deux cents personnes. Le sujet semble passionnant : les auditeurs écoutent bouche bée. Oui, mais quand

cet orateur intelligent aura fini de parler et que ses auditeurs se seront refermé la bouche et ouvert les oreilles, demande-leur donc ce qu'ils ont compris.

Si par hasard tu as toi-même compris, tu seras fort étonné d'apprendre ce que la plupart ont compris, ou plutôt n'ont pas compris. Bref, c'est un vice communément répandu de faire dire n'importe quoi à n'importe qui. Parce qu'on l'a écouté n'importe comment, bouche bée peut-être, mais sûrement intelligence béante. Voilà une autre lapalissade. « C'est quoi, une lapalissade, stie? Çé-tu pareil comme un'clôture? Pis, veux-tu ben m'dire si sé deux gars d'la construction, hihan font? »]

Écris un texte sensé de dix pages, fais-le lire à dix personnes, puis demande-leur ce qu'elles ont compris. Et tu viendras me dire toutes les choses, fort belles ou fort désagréables ou débiles, que toi, tu avais oublié de leur dire.

Au début d'une session, je demande parfois à un étudiant de lire à haute voix un paragraphe simple tiré d'un texte à l'étude. Quand il a fini de lire, j'invite tous mes élèves à me regarder droit dans les yeux; après quoi, je prie le lecteur de bien vouloir nous résumer ce

qu'il vient de lire. Comme vous actuellement, il n'en sait pratiquement rien, c'est-à-dire rien.

Et pendant qu'il bredouille et bafouille, tous les autres cherchent à me quitter des yeux pour retourner au texte qui vient d'être lu. Manifestement, ils n'ont rien compris eux non plus et ils cherchent à se rattraper. Pourtant, ils lisaient le texte des yeux, en même temps que leur criminel confrère le lisait à haute voix.

Voilà la bonne clef du mystère: le lecteur lisait avec sa voix, et les autres lisaient avec leurs yeux; mais personne ne lisait avec son intelligence.

Mais vos beaux yeux, belle marquise, c'est fait pour voir; pas pour comprendre. De même pour vos oreilles: elles sont faites pour entendre des sons; pas pour les décoder et comprendre leur signification.

Il n'est pas impertinent ou irrévérencieux de rappeler ici ce que dit un psaume au sujet des idoles de bois ou de pierre: « Elles ont des yeux, et ne voient point. Elles ont des oreilles, et n'entendent point. Elles ont une bouche, et ne parlent point. »

Les humains, eux, ont des yeux capables de voir et des oreilles susceptibles d'entendre, mais le plus souvent leur intelligence ne comprend pas les lettres

que leurs yeux voient ou les sons que leurs oreilles entendent. Dans ces conditions, quand ils prennent la parole ou le stylo, ils n'arrivent que très rarement à comprendre ce qu'eux-mêmes disent ou écrivent.

Faites-en l'expérience tout à l'heure, au salon étudiant, ou la prochaine fois que vous lirez un de mes paragraphes. Il se pourra fort bien alors que vous ayez la réaction historique de Réal Caouette, un de nos grands chefs politiques qui pensait au son: « Les idées peuvent me manquer; les mots, jamais. » Et encore!

Écouter, pour essayer de comprendre ce que nous disons ou ce qu'on nous dit, ce devrait être une des choses les plus répandues au monde; en réalité, la chose est très rare, au point qu'elle étonne quand par hasard elle se présente. Au début de son curriculum vitae, l'enfant s'imagine qu'il parle pour dire quelque chose, et il croit que les autres font de même. Voilà deux illusions qui normalement devraient disparaître avec l'âge. Malheureusement, l'âge n'est pas ici d'une efficacité automatique, loin de là. Il s'en faut même de beaucoup.

Un sourd est fatalement muet. Ce n'est pas parce qu'il est muet qu'il est sourd: c'est parce qu'il est sourd qu'il est muet. Si tous les sourds sont muets, tous les muets ne sont pas nécessairement sourds. Et si tous les sourds volontaires se faisaient muets, il se produirait un grand grand silence sur la planète. (Mais jongler trop longtemps avec ces idées de sourds et de muets, ça peut te rendre sourd-muet. C'est pourquoi je ne t'en dirai pas plus.)

Pourtant, il y a du bon dans cette réflexion apparemment farfelue. Le bon, c'est que, si tu ne comprends pas, avec les oreilles de ton cerveau, ce qu'on te dit ou écrit, ton cerveau restera muet. Du moins, comme celui de Caouette aurait dû le faire, il devrait rester muet, ne pas parler, ne pas écrire, pour l'excellente raison qu'il n'a rien compris et que, par conséquent, il n'a rien de sensé à dire. Alors, comment expliques-tu que tant de gens parlent et écrivent, bien qu'ils soient sourds du cerveau? C'est intrigant; c'est même très inquiétant, n'est-ce pas?

L'explication, c'est que l'homme jouit d'une étonnante liberté: il est le seul à pouvoir comprendre,

raisonner comme du monde; il est aussi le seul à pouvoir déraisonner en grande.

Quand tu dis d'un chien qu'il est fou braque, c'est par un abus du langage: le chien ne peut pas être fou, ni fou cool ni fou braque. Si tu le traites de fou, c'est parce que tu penses à quelqu'un de fou que tu connais bien. Le chien ne peut pas dérailler, détraquer, autrement dit déconner et capoter. Le sapin ou la carotte, non plus: la nature les garde sous le contrôle de leur instinct. L'instinct de la carotte l'oblige, par exemple, à pousser sa racine vers le bas et ses fanes vers le haut: jamais, de mémoire d'homme, d'éléphant ou de carotte, vit-on carotte pousser ses racines en direction de la Grande Ourse.

L'homme, lui, à son gré, n'importe où, n'importe quand, peut raisonner intelligemment ou déraisonner, le gaz au boutte, comme les trois étudiants que j'ai bien hâte de vous présenter.

Autrement dit, l'homme peut faire le fou, parce qu'il est intelligent. Parfois, il fait le fou de façon très intelligente, très consciente: Molière, Chaplin, Sol, Devos. Parfois, il fait le fou ou le con de façon idiote, inconsciente. Alors, il n'est plus guidé par la raison. Et comme il n'a pas cet instinct que la nature a donné

aux plantes et aux animaux pour les garder en santé, il devient vraiment fou braque et flotte en pleine absurdité ou en absurdité pleine. Il devrait alors se faire carotte, pour au moins conserver le bon sens de la carotte qui porte qui porte sa tête en haut, alors que le fou braque la porte en bas.

« Il ne parlait pas beaucoup, on le croyait donc un peu bête. En fait, c'est parce qu'il était intelligent, et écoutait beaucoup. » (Le petit Poucet)

Chapitre 3

PARLER, OUI. MAIS QUELLE LANGUE?

Tout le monde veut parler; et tout le monde aimerait bien pouvoir écrire convenablement. Vous avez déjà vu un bébé s'essayant à parler? Il fait des efforts surhumains. Il y met autant d'acharnement qu'à vouloir marcher, à saisir tout ce qui est à sa portée pour voir ce que c'est et comment ça fonctionne. S'il gardait cette avidité, à vingt ans il parlerait et écrirait de façon étonnante; mieux, en tout cas, que la majorité des diplômés, hauts ou bas de gamme.

Le langage n'a donc pas été inventé par des délinquants désœuvrés ou des criminels, avec l'intention perverse de torturer les esprits ou de brouiller les messages. Ce n'est pas non plus une invention d'une utilité secondaire, comme le cure-dents, la brouette, la bavette ou la cravate. Tout humain jouissant de sa raison est reconnaissant envers ses ancêtres de lui avoir préparé et transmis ce moyen d'expression. Ainsi, chacun de nous est dispensé d'avoir à s'inventer de toutes pièces un langage. Sans

cet héritage, j'aurais un mal de chien à faire comprendre même des banalités comme Quelle vie de chien! Il a fait soleil hier. Elle fait plutôt dur.

Avant de pester contre les difficultés de la langue, il serait bon de travailler, pendant un an ou deux, à faire une découverte linguistique très simple; par exemple, que pourrait-on inventer pour remplacer les personnes, les modes et les temps? Et ne pourrait-on pas réduire tous les pronoms à une seule espèce? Puis, quand on aurait trouvé une formule de rechange, consacrer cinq ans de sa vie à faire accepter ses trouvailles géniales par ses contemporains et la postérité.

Gageons qu'après sept ans d'effort acharnés et soutenus, les plus lucides d'entre nous arriveraient à cette conclusion très simple et stupéfiante: nos ancêtres n'étaient pas des imbéciles!

Avec un peu plus de bon sens, nous aurions pu l'admettre plus tôt et les féliciter d'avoir créé pour nous au cours des siècles un outil de communication encore plus génial que les jambes et la main.

 Tout le monde est rétiicense
 d'accord là-dessus? Alors, passons.

Là où commencent les divergences et les réticences, c'est sur le degré de maîtrise de la langue qui est nécessaire pour s'exprimer. Au sortir de l'école secondaire, beaucoup croient qu'ils maîtrisent bien leur langue maternelle. Désormais, ils se croient dispensés d'apprendre à parler et à écrire, puisqu'ils sont diplômés en français par nul autre que le ministère de l'Éducation. Certains même s'en croient dispensés au sortir de l'école primaire.

Cette conviction - cela va sans dire, mais je le dis quand même -, se retrouve surtout chez ceux qui parlent mal et écrivent encore plus mal. Pour justifier leur ignorance, ils se transforment en ignorants militants, et proclament en tous lieux et sur tous les tons: « Moé, je m'comprends, ça suffit. Et quand j'parle avec mes chums, hi m'comprennent eux autres itou; pis moé, j'les comprends. Nus autres, on veut pas parler en tarmes, pis on veut pas écrire des livres comme ceux qui n'ont rien à faire de plus utile. »

La grammaire, le dictionnaire, les livres, les cours de français du cégep, tout cela leur apparaît inutile et par conséquent ennuyeux et assommant. C'est même emmerdant. « L'ortographe et la ponctuation, quelles chinoiseries! Même les singes ne font pas tant de

simagrées; et ils ne sont pas plus bêtes et malheureux pour tout ça! »

Et c'est vrai: les singes semblent très heureux; autant du moins que les poules et les morues. Et ils se sont toujours abstenus de la grammaire, du dictionnaire et de la ponctuation. Il est même plutôt probable qu'ils s'en dispenseront éternellement. (Est-ce une lapalissade?)

Cette concession faite aux militants de l'ignorance encrassée, le débat n'est pas clos. Car il reste à éclaircir une question très importante, du moins pour la plupart d'entre nous: l'homme est-il un singe? Si oui, mettons fin au débat, et que chacun retourne à ses glorieuses et relaxantes occupations de singe.

Mais si l'homme n'est pas un singe, oh! alors, ça change tout. Et alors il y a lieu de se demander si l'homme doit essayer de parler et d'écrire autrement qu'un singe.

Pour ma part, j'en suis arrivé à cette sereine conviction, et en conséquence je mets et j'exige encore les points sur les i, j'exige encore qu'on distingue dans l'écriture les ces, les ses, le c'est, le s'est et le sait. « Chinoiseries que tout ça! », me dit-on trop souvent. Et

je réponds à peu près ceci: « Bien sûr, ce sont des chinoiseries, puisque le Chinois n'est pas un singe! Et si le Chinois n'est pas un singe, pourquoi le Québécois devrait-il s'efforcer d'en être un? »

Et si la langue chinoise est extrêmement subtile et complexe - comme d'ailleurs toutes les langues, quand on se donne la peine de les apprendre -, pourquoi la langue du Québécois devrait-elle être aussi simple (simpliste) qu'un marteau ou un poteau de corde à linge? L'étudiant chinois ou japonais doit maîtriser environ 15,000 caractères pour arriver à s'exprimer convenablement; est-ce trop demander à l'étudiant québécois d'avoir 3,000 mots à sa disposition. Mais, actuellement, exiger des étudiants de nos cégeps qu'ils sachent 3,000 mots, apparaît une exigence criminelle; la moitié d'entre eux considèrent comme tout un exploit de pouvoir conjuguer le verbe être au futur antérieur; quant au subjonctif imparfait de ce verbe.. « C'est p'être ben queq'part dansagrammaire, mais où don? » D'ailleurs où estagrammaire? Pas moyen d'sawère!

Pour combler son abîme de vocabulaire et de tout le reste linguistique, le jeune Québécois épanoui comme un singe ne manque pas de substituts: C'est super. Cé

cool! C'est freakant! Génial! C'éti branché et in? Cé malade.

Pourquoi parler français ?

Si toutes les langues, à l'image même de l'esprit humain, sont extrêmement subtiles, nuancées, difficiles à maîtriser et en constante évolution, pourquoi accorder tellement d'importance à une seule langue, pour nous, le français? Au lieu de nous acharner à maîtriser le seul français, ne vaudrait-il pas mieux nous faire au moins « parfaits bilingues »? Pourquoi investir tellement d'énergie dans l'apprentissage d'une langue qui n'est pas supérieure aux autres?

Et c'est vrai que la langue française n'est pas supérieure à l'anglais, à l'espagnol, au montagnais ou à l'inuktitut. Pas plus qu'un Anglais ou un Français ne sont supérieurs à un Espagnol, à un Inuit ou à un Montagnais. Si demain les Inuits, ou les Montagnais, ou les survivants Aztèques avaient une puissance économique et politique égale à celle des Russes ou des Américains, les langues inuktitut, montagnaise ou aztèque deviendraient aussi importantes que l'anglais,

le français et le russe. Et il se trouverait bien des gens pour dire que les langues inuktitut ou aztèque sont des langues supérieures. D'autres continueraient à dire que ce sont des chinoiseries.

Alors, pourquoi tenir tellement au français? Pour deux raisons très simples.

1. Parce que je n'ai pas le temps d'apprendre toutes les langues. Apprendre convenablement ma seule langue maternelle, c'est l'affaire de toute ma vie. Même si j'apprends d'autres langues, je dois rester conscient que je les connaîtrai toujours de façon fort imparfaite et qu'avec cet outil que je maîtrise fort imparfaitement, il me sera impossible de dire tout ce que je voudrais dire.

Seuls les bilingues ou les polyglottes de bas niveau s'imaginent qu'ils sont de parfaits bilingues ou polyglottes. Ces parfaits bilingues sont le plus souvent des esprits superficiels qui s'imaginent supérieurs, sous prétexte qu'ils baragouinent deux langues. Sans s'en rendre compte, ils parlent deux langues en même temps, c'est-à-dire qu'ils n'en parlent aucune convenablement. Il suffit de les écouter parler et de

lire ce qu'ils écrivent. Il suffit, à la condition de savoir soi-même ce que parler et écrire veulent dire.

Si on ne le sait pas trop, on admirera le baragouineur bilingue et on lui prêtera gratuitement une supériorité. D'ailleurs, le résultat le plus important d'un apprentissage sérieux d'une langue étrangère, c'est de nous amener à mieux maîtriser notre langue maternelle, à mieux saisir ses mécanismes, ses particularités, son originalité.

Comme les voyages à l'étranger devraient normalement avoir pour premier bienfait celui de me donner un goût plus vif pour mon village, mon pays et mon jardin. Si jamais nous allons visiter Pluton et les espaces intersidéraux, j'imagine que nous serons bien contents de revenir sur la petite planète Terre et de caresser les petites amarantes et ancolies qui poussent au pied de notre petit cormier plutôt que sous les palmiers et en bordure de la Mer de la Tranquillité.

Un exemple qui illustrerait les bilingues hybrides, ce serait le Québécois bicéphale qui se donne deux têtes, sous prétexte qu'il a deux pays, deux drapeaux, et que deux têtes valent mieux qu'une. Ces bicéphales hybrides ne sont pas deux fois plus intelligents,

estimables et utiles que ceux qui portent une seule tête, la leur; bien au contraire.

Les individus et les peuples qui se vantent d'être multiculturels, sont précisément ceux-là qui manquent le plus de culture. Homère, Virgile et Shakespeare n'étaient pas des « parfaits bilingues multiculturels ». Et Churchill était de culture anglaise, pas de trois cultures en même temps. De Gaulle non plus n'était pas biculturel bicéphale. Et ainsi de tous ceux qui ont fait preuve qu'ils étaient cultivés.

2. Parce qu'il se trouve que le français est ma langue maternelle. Comme il se trouve que je suis un Québécois, et non un Cambodgien, un Éthiopien, un Canadien ou un Mexicain. Comme il se trouve que je suis né au XX^e siècle, et non au temps des pharaons.

Idéalement, dans l'abstrait, je n'ai pas besoin de parler français: je pourrais tout aussi bien parler anglais ou russe; mais vivant à Sept-Îles, au XX^e siècle, j'ai besoin du français, pour pouvoir parler. Sinon, je serai muet ou vagissant. Et pour dire tout ce que j'aimerais dire, il me faut une langue évoluée, comme celle d'un violon ou d'un piano, et non une langue limitée aux accents de la casserole et du

tabarnak. Et cette langue, je dois l'apprendre, comme on apprend le violon et le piano.

La raison la plus solide pour moi, Québécois, de tenir à ma langue, c'est tout simplement **PARCE QUE C'EST MA LANGUE**.

J'y tiens, pour cette raison toute simple et très solide; exactement comme je tiens à mon nez et à ma main, pour cette seule raison idiote et sublime que c'est **MON** nez et **MA** main. De même pour sa mère: on l'aime, on la préfère aux autres mères et on la respecte, parce que c'est **SA** mère.

Une personne équilibrée ne voudrait pour rien au monde changer de main ou de nez, sous prétexte que d'autres ont des nez plus raffinés et performants et des mains plus souples et virtuoses que les siennes. Pour une personne en bonne santé mentale, son nez et ses mains sont des merveilles irremplaçables. Chacun y tient comme à son nombril. Forcément, pour chacun de nous, son nombril est le centre du monde. Si nous ne faisons pas de notre nombril le centre du monde, nous éclaterons sous la pression des forces centrifuges, et nous deviendrons particules insignifiantes dans le chaos informe. Et cela, même si

nous portons deux têtes pour élargir nos horizons. Nous deviendrons de grands ON; et vous savez maintenant ce que cela veut dire, être un ON: ça ressemble comme deux gouttes de Pepsi à un cON.

Les six millions de Québécois francophones n'ont donc pas à se justifier de tenir à leur langue sur un continent où trois cent cinquante millions de personnes parlent l'anglais. Pas plus qu'ils n'ont à se justifier d'avoir seulement deux pieds et une seule tête. Pas plus que je n'ai à me justifier de vivre à Sept-Îles plutôt qu'à Miami ou à Montréal.

À ceux qui nous demandent: « Pourquoi diable vous entêter à parler français au milieu d'un océan anglophone? », la seule réponse sensée, définitive, exhaustive, c'est de dire: « Je tiens à ma langue comme vous tenez à la vôtre. Je tiens à mes jambes, à mon nez et à mon nombril comme vous tenez à vos jambes, à votre nez, à votre nombril et à votre tête, si vous en avez une, et pas deux. Si je change mes jambes, mon nez et mon nombril pour les vôtres, je n'aurai plus ni jambes, ni nez, ni nombril. Je serai devenu vous. Ce sera une catastrophe, et je n'y tiens

pas plus que vous ne tenez à devenir ma catastrophe à moi.

Je ne tiens pas plus à me faire digérer pour augmenter votre poids que vous ne tenez à ce que je vous digère pour augmenter le mien.

Un Québécois francophone n'a pas plus de raison de vouloir adopter le langage des Anglais qu'un phoque n'a de raison de vouloir siffler comme un merle ou hululer comme un hibou. Vous avez toutes les raisons du monde de vouloir rester vous-mêmes; j'ai toutes les raisons du monde de vouloir rester moi-même. Donc, restons-en là.

Soyez un peuple distinct, nous serons un peuple distinct. C'est tellement plus intéressant qu'un *melting pot* où tout le monde ressemblerait à tout le monde dans un multicultur(al)isme insipide. Comme toutes les couleurs qu'on brasserait dans un *melting pot* culturel pour obtenir la belle couleur polyvalente grise.

Si tous les hommes étaient allemands, ou chinois, ou américains, l'humanité serait aussi plate qu'une faune où tous les animaux seraient des éléphants, qu'une flore où toutes les fleurs auraient été digérées par les pissenlits. Cet idéal de l'uniformité plate hante

tous les totalitarismes, de droite ou de gauche. Les Américains rêvent de délaver toute l'humanité au Coca-Cola américain, et l'empire soviétique rêvait de parquer tous les peuples derrière les barbelés du marxisme-léninisme-stalinisme-maoïsme-castrisme. Un milliard de Chinois portant tous fièrement le costume Mao!

Reste à savoir ce que chaque individu, chaque peuple feront de leur langue et de leur culture. Si je tiens à ma langue comme je tiens à mes jambes, à mon esprit et à mon âme, il s'ensuit que j'en prendrai soin, encore plus qu'un bon skieur prend soin de son équipement. Un charpentier médiocre bousille ses outils; il commence à les respecter du jour où il décide de n'être plus un charpentier médiocre.

Un étudiant a, lui aussi, le choix entre le bousillage et la qualité : il choisira sa qualité de langue en fonction de la qualité de son esprit. Un esprit médiocre est satisfait de s'exprimer médiocrement; un esprit exigeant se donne un langage tendant à l'excellence. Regardez autour de vous, et voyez si c'est vrai. Puis rentrez en vous-mêmes, et dites ce que vous y voyez.

Si vous constatez que votre langue parlée et écrite est fort déficiente quand vous voulez exprimer autre chose que les banalités de la vie courante, vous aurez le choix entre deux solutions.

La première, c'est de rendre tout le monde responsable de vos déficiences: la famille, la société, l'école. Et vous en resterez là, bien au chaud dans vos excuses et votre paresse.

L'autre solution, c'est de vous dire que si, dans le passé, la famille, la société et l'école vous ont défavorisés, maintenant il dépend de vous de prendre les moyens de ne pas en rester où vous êtes. Vous avez tous les outils nécessaires pour vous donner une langue de qualité (par exemple, les livres de la bibliothèque). Finies, les excuses dictées par la paresse! Ta langue sera ce que tu auras décidé de la faire.

Il fut un temps où presque toutes les énergies des Québécois étaient consacrées à gagner leur vie, sur la terre ou en forêt. Nous n'en sommes plus là. Tu as tout le loisir et les moyens nécessaires pour bûcher ta langue, labourer et ensemer ton esprit, de façon à récolter autre chose que des patates pourrites.

Est-ce facile? Certainement pas. Des déficiences linguistiques ne se corrigent pas comme on lave une chemise sale. La langue est reliée au cerveau, en dépendance étroite, vitale, du cerveau. Si donc elle est engourdie, c'est parce que le cerveau est engourdi. Et pour dégeler le cerveau, il faut autre chose que les exercices du yoga et les remèdes miraculeux vantés par la publicité aussi creuse que mensongère. Je l'ai dit, je le redirai, parce qu'il faut le dire et redire. Pour essayer de faire voir l'évidence.

Que, de propos délibéré, l'un d'entre nous, selon toute apparence sain d'esprit, abandonne le français pour l'anglais, c'est son droit: ce genre de suicide ne tombe pas sous le coup de la loi. Il se peut que celui-là fasse ses délices des vers de Keats. Mais, en général, il ne s'agit là que d'une option en vue du gain ou de l'avancement. Combien de gens ont pris du corps après avoir vendu leur âme! Car une langue, ce n'est pas seulement un vocabulaire et une syntaxe; c'est aussi une manière de penser et de sentir, une manière d'être: ta langue, c'est ton âme.

Tout ministre, tout homme de profession libérale, même tout étudiant qui parle et écrit

incorrectement sa langue, l'a déjà abandonnée. Garder sa langue, c'est l'apprendre; et observer les règles de la grammaire et de la diction est un minimum...

(Pierre Baillargeon, Le choix)

Chapitre 4

PARLER, OUI. MAIS POURQUOI ÉCRIRE ?

Personne, ou presque personne, ne conteste l'utilité de la parole. On l'utilise peut-être n'importe comment, pour dire n'importe quoi; et on ne se sent peut-être pas le besoin de l'améliorer, mais enfin, on est bien content de pouvoir parler. Ce besoin remonte à notre plus tendre enfance.

L'écriture, c'est autre chose. Pour beaucoup, c'est une bête, grosse et noire, noire comme de l'encre. D'ailleurs, pourquoi écrire encore, quand il y a tellement de moyens de rechange: téléphone, secrétaire diplômée en français des affaires, ordinateur et cette panoplie fabuleuse de gadgets audio-visuels déjà disponibles et destinés à se perfectionner sans fin? Alors, l'écriture? Un moyen de communication archaïque comme la charrette à *boeus*! Un truc poussiéreux à l'usage des scribes et mandarins déphasés! (Puis-je une nouvelle fois te demander sans t'offenser si tu sais ce que c'est un foutu mandarin, et déphasé en plus?)

L'alphabet est mort, vive l'électronique!

Au moment où on fabrique des bébés en éprouvette, pourquoi donc se donner encore la peine de faire l'amour?

Que les hommes avant nous aient écrit, tant mieux pour l'humanité, pour eux et pour nous! Mais nous, fils de l'électronique, quel besoin avons-nous de nous exprimer de cette façon primitive? Ce que je ne dirai pas par l'écriture, je le dirai autrement, aussi bien et sans doute mieux.

Est-ce aussi certain que tu voudrais bien le croire?

La communication électronique, autant qu'on puisse le prévoir, est là pour rester. Mais rendra-t-elle inutile, encombrante, la communication par l'écriture? L'automobile, l'avion, la navette spatiale ont-ils rendu inutile, encombrante, la bonne vieille communication au moyen de ses propres jambes? L'astronaute, après avoir marché dans le vide des espaces infinis, n'est-il pas bien heureux de quitter l'orbite pour revenir fouler l'herbe avec ses deux pieds archaïques? Le plaisir de voler a-t-il éliminé le plaisir de marcher? Le téléphone, même si on le dit « intelligent », ferait-il preuve d'intelligence en se moquant du stylo?

Pour le croire, il faudrait raisonner comme un téléphone résonne. Marshall McLuhan, un prophète pistonné à l'électronique, a écrit, ces dernières années, de gros bouquins fumeux pour faire la preuve que le livre était devenu inutile. Tentative pour le moins absurde. Comme celle des grands penseurs qui déploient des prodiges d'intelligence pour faire la preuve que l'intelligence ne peut rien prouver!

Quand l'Assemblée nationale du Québec, en décembre 1982, a voté un décret tenant lieu de convention collective pour les syndiqués, ce décret contenait quelque 70,000 pages de textes des différentes conventions syndicales. Ce n'est donc pas demain, semble-t-il, que les syndicats renonceront à l'écriture. IBM, non plus, ni l'Unesco, ni Datsun ou Provigo. L'écrivain n'est pas le seul homme préhistorique de notre civilisation électrifiée.

Donc, quoi qu'en disent les futurologues en orbite, il est probable que vous, moi et la société dans laquelle nous vivons et allons vivre, nous utiliserons l'écriture. Vaudrait donc mieux apprendre à écrire, au lieu de nous laisser écrire par tous ceux qui chercheront, pour encore longtemps, sinon toujours, à nous écrire à leur profit.

J'insiste ici tout particulièrement sur un aspect de cette utilité de l'écriture. En tant qu'étudiant, il te concerne au premier degré. C'est que l'écriture est un moyen privilégié pour développer ta pensée, ton intelligence. On peut penser et parler intelligemment sans savoir écrire; j'en donnerai plus loin quelque preuve. Je n'ai donc pas l'intention de présenter l'écriture comme le seul remède à la confusion mentale. Cela dit, il n'est pas inutile de signaler en quoi l'écriture peut servir puissamment à développer ton intelligence et la mienne.

La preuve la plus simple et solide me semble être celle-ci: l'écriture t'oblige à une maîtrise de ta pensée dont tu te dispenses volontiers aussi longtemps que tu n'es pas obligé de mettre ta pensée par écrit. Fais appel à ton expérience déjà longue: combien de fois t'est-il arrivé d'avoir l'impression de comprendre ce qu'on t'avait enseigné, jusqu'au moment douloureux où on te demande d'écrire ce que tu as compris?

Cruelle minute de vérité! Tu avais l'impression que c'était clair dans ta tête, et tu te rends compte, avec stupeur, que c'était clair à peu près comme la face non éclairée de la lune. Tu nages dans la brume, dans la

confusion. Ce que tu mets sur le papier à la limpidité du goudron. Le fait d'écrire t'a révélé, de façon humiliante mais éblouissante, que tu n'avais à peu près rien compris. Vrai ou faux? Si tu me dis que c'est faux, je ne voudrais pas être obligé de tenir un piquet quand c'est toi qui tiens la masse.

Évidemment, il n'est pas rare de trouver des textes écrits par de petits ou grands penseurs qui pensent avoir compris ce qu'ils mettent par écrit, et qui en tirent la preuve en se relisant. Comme Luc Jouret ne se rendait compte, sans doute, qu'il avait dit n'importe quoi en écoutant les cassettes où ses pieux fidèles, illuminés dans le Temple solaire, avaient enregistré ses discours.

Plus près de nous, je surveillais, assez tôt dans l'avant-midi, au moment où l'esprit est le mieux disposé, un examen du ministère de notre Héducation. Il voulait savoir, le ministère, si le jeune « s'éduquant » du secondaire II avait bien appris sa leçon. Il lui posait donc cette question géo-temporelle: « Où et pourquoi fut élevée la Grande Muraille de Chine? » Sûr de lui, un étudiant avait répondu à cette question, comme d'ailleurs à toutes les autres avec une

assurance aussi admirable que rapide: « Entre l'Allemagne du nord et du sud parce qu'ils se battaient avec des fusils. »

Penses-tu que cet étudiant aurait été en mesure de construire la muraille de Chine, même si tu lui avais demandé de relire attentivement sa réponse. « Ya rien là, stie! Moé, j'me comprends. »

On peut donc, à loisir, faire dire n'importe quoi à ce miroir de notre écriture, comme Marie-Louise peut faire mentir tous les miroirs.

Mais il reste qu'avec un peu plus de clairvoyance que Marie-Louise se regardant dans un miroir ou que ce jeune de Sept-Îles surveillant les Mongols et les Allemands sur la muraille de Chine, avec son fusil d'assaut fin prêt, il y a de cela plus de deux mille deux cents ans, le miroir de l'écriture peut, normalement, nous être d'une grande utilité: nous renvoyant l'image toute barbouillée de notre pensée, il nous incite, si nous sommes lucides et honnêtes, à nous débarbouiller la pensée. Nous retournons à ce que nous croyions avoir compris et, cette fois, nous faisons l'effort de mieux comprendre, ou plutôt de comprendre.

Et mieux comprendre, est-ce plus utile pour développer son intelligence que le fait de comprendre à peu près ou pas du tout? Quand donc tu penseras avoir bien compris un problème de biologie, de physique, de philosophie ou de n'importe quoi (même ce problème complexe de savoir combien de modes compte la langue française), écris une page sur le sujet, et tu viendras me la montrer ou du moins tu m'en donneras des nouvelles. Cet exercice, répété, te rendra beaucoup plus vigilant et exigeant. Autrement dit, il te rendra plus intelligent. Est-ce trop exiger de toi-même?

Et ce qui est vrai des choses qu'on t'enseigne l'est doublement des choses personnelles que tu aimerais pouvoir clairement exprimer. Tu n'es pas obligé de mettre par écrit ce que tu penses de la vie, de ta vie, de l'homme et de la société; personne ne t'oblige à coucher sur papier tes peines, tes joies, tes amours; mais parfois tu aimerais bien pouvoir le faire. Ne dis pas non: tu sais que tu mentirais.

Mais quel effort (effort qui est aussi un grand plaisir) tu devras faire pour que ton écriture ne trahisse pas trop le sujet dont tu parles! Aussi

longtemps que tu te contentes de contempler ton amour sous la forme imprécise d'une montagne fondante de margarine ou d'un nuage nimbus, tout va bien; et comme tout bon paresseux, tu te dis que ce serait bien facile de bien parler de ton amour.

Mais si, au lieu des formes molles et dégoulinantes d'une montagne de margarine, tu décides de donner à ton amour les formes fermes et précises d'une statue de pierre dans le style de Michel-Ange, oh alors! il te faudra longuement jouer du marteau et du ciseau. En te cognant sans doute assez souvent les pouces avec ton marteau.

Mais est-ce donc bien important de transformer ton amour en statue, au lieu de le laisser à l'état flasque de ladite montagne de margarine? À toi de répondre. Chose certaine, celui ou celle à qui tu offriras ton amour préférerait probablement recevoir une Vénus de Milo ou un David de Michel-Ange, plutôt qu'un gros et épais monceau de margarine.

Si tu ne me crois pas, qu'est-ce qui t'empêche d'en faire l'expérience, aujourd'hui ou demain?

Et ce qui est vrai de ton amour, est vrai de tout ce que tu portes en toi à l'état de chaos, et que tu

aimerais bien pouvoir transformer en hirondelle, en truite, en jonquille ou en princesse de Manowin.

Au lieu de te dire avec les mots, tu peux te dire avec la musique, la danse, la peinture, le cinéma ou quelque autre forme d'art. Mais toutes ces formes d'expression sont aussi exigeantes que l'écriture, et ceux qui les ont pratiquées avec éloquence pouvaient écrire avec brio.

Pour t'en convaincre, il suffirait d'aller à la bibliothèque et de lire les écrits des grands artistes; il y en a par centaines, et de la meilleure qualité. L'étonnant, en effet, serait que Vinci, Delacroix, Michel-Ange écrivent comme des manchots. En lisant les écrits d'Einstein, tu soupçonneras aussi qu'un homme de science intelligent incapable de s'exprimer par écrit, ça ne s'est jamais vu. Il te restera à confirmer ton intuition ... en les lisant.

Ce qui précède laisse entendre assez que je partage la méfiance du peuple à l'égard de certains nationalistes et, en général, envers ceux qui mettent la passion à plus haut prix que la raison. Je dois dire cependant que j'ai gardé un bon souvenir d'Henri Bourassa, dont la plupart se réclament.

Ce souvenir date de ma rhétorique. Un jour, la classe, éprise de politique, alla demander à Bourassa des directives, un oracle. Nous aimons qu'on nous dise ce qu'il faut penser, ce qu'il faut dire, ce qu'il faut faire. Moi, cette fois-là, j'avais préféré rester au collège. Mais je le regrettai beaucoup quand, à leur retour, mes condisciples me dirent leur déception, qui fit monter dans mon estime le grand homme. Tout bonnement et sensément, il leur avait conseillé d'apprendre la grammaire!

(Pierre Baillargeon, Le choix.)

Chapitre 5

LANGUE ET PENSÉE

« c'est clair dans ma tête, mais chus pas capab' de l'dire », est un slogan creux que se donnent les paresseux inconscients ou les inconscients paresseux. Car si on pense creux ou de travers, on s'exprime creux ou de travers; et vice versa. Voilà!

Une langue embrouillée est la preuve claire d'une pensée emboucanée. Telle langue, telle pensée. Telle pensée, telle langue.

La langue n'est pas la pensée, mais elle s'y rattache organiquement. En sens inverse, la qualité de la langue influence la qualité de la pensée. Tu peux avoir un sens musical très raffiné, sans avoir pour autant développé la technique d'un instrument de musique; comme il se peut qu'un virtuose du piano ait un sens musical fort limité.

Mais ce sont là des exceptions, rares: normalement, sens musical et technique musicale se nourrissent mutuellement, se développent simultanément. Un grand penseur dont la parole est

débile et sonne creux, ça ne s'est jamais vu; pas plus qu'une parole belle et pleine qui serait produite par un esprit débile et creux. L'homme dont la pensée est riche se donne nécessairement une langue de même qualité.

Cela se voit à l'évidence chez ceux qui n'ont pas eu l'occasion de développer (ou de déformer) leur langue dans les écoles. Ce marin, cet ouvrier, ce bûcheron a très peu fréquenté l'école ou les livres. Son vocabulaire est forcément limité, et il serait bien en peine de te dire s'il parle à l'indicatif ou au subjonctif, si telle de ses propositions subordonnées est consécutive ou concessive (ce en quoi il ressemble à la plupart des étudiants de nos cégeps). Mais s'il vit intensément et pense intelligemment, sa langue en portera la marque. Avec un matériau linguistique relativement simple, il créera une langue vivante, colorée, expressive. Belle.

Par contre, un universitaire déficient dans l'ordre de la vie et de la pensée, utilisera probablement une langue plus élaborée, plus riche peut-être, mais pour dire des banalités enfarinées, informes, insipides, sans couleur, sans expression, sans vie. Une langue laide.

L'esprit de l'un est une source; il pense de source, et parlera de source. Son débit d'eau claire se fraiera un passage parmi les obstacles linguistiques; et dans l'eau claire de ses ruisseaux en marche vers la mer, les truites pourront s'ébattre à loisir et croître en vigueur et en beauté.

L'esprit de l'autre est plutôt marécageux. Son esprit stagne, et sa parole sera stagnante. Dans ces eaux troubles, fades, visqueuses, seules les barbottes et les carpes vaseuses échappent à l'asphyxie. Diplômées ou pas, sa pensée et sa parole porteront la marque de la stérilité ou de la floriture creuse.

Mais bien parler, bien écrire, est-ce éviter les fautes de français? On le pense généralement; mais est-ce vrai? Celui qui évite les fautes de français entendues au sens communément utilisé, fait-il la preuve qu'il parle bien, qu'il écrit bien et surtout qu'il pense bien? Évidemment non. Et ici nous touchons au coeur du problème.

Bien parler, bien écrire, ce n'est pas d'abord éviter les fautes de ponctuation, d'orthographe et de grammaire, ce à quoi on réduit paresseusement les qualités de la langue. Or, ce sont là des qualités

mineures, bien insuffisantes, si on se rappelle que la langue n'a pas été inventée pour pratiquer la grammaire ou l'orthographe, mais pour communiquer la pensée. Les fautes majeures contre la langue, c'est

- * ou dire clairement des choses insensées;
- * ou dire confusément des choses sensées;
- * ou dire confusément des choses insensées.

En sorte qu'évaluer les qualités de la langue, sans d'abord évaluer la qualité de la pensée, c'est évaluer un cheval en se limitant aux qualités du son poil ou de sa bride. Ce que font un trop grand nombre d'enseignants et d'autres, qui croient avoir bien servi la langue quand ils ont signalé à l'étudiant ce qu'ils appellent des fautes de français. Comme si l'injure majeure à une langue n'était pas précisément celle de bousiller l'expression de la pensée!

Les affirmations qui précèdent sembleront exagérées à bon nombre de lecteurs. Ils ne sont pas du tout convaincus que leur langue et leur pensée sont au même niveau. Ils admettent peut-être que leur langue parlée ou écrite est pauvre, mais n'admettent pas que la cause en soit la pauvreté de leur cerveau (ou cervelle, pour faire plaisir aux féministes de mauvais

poil). Je dois donc être plus explicite, avec preuves à l'appui. Je donnerai quelques exemples saisissants d'une pensée confuse s'exprimant par une langue confuse.

Le premier est tiré d'une copie d'étudiant de cégep en parfaite santé. La question à laquelle il devait répondre ne portait pas sur la Grande Muraille de Chine: c'était « Expliquer ce sourire illogique »; et elle portait sur le texte suivant de Saint-Exupéry: « C'est ici que l'homme apparaît. C'est ici qu'il échappe aux prévisions de la logique: le sergent souriait! »

Si on avait lu et compris le contexte, la pensée de Saint-Exupéry devenait claire comme de l'eau de source en montagne. Voici cette pensée: ce sergent sait que, dans quelques minutes, il va monter à l'assaut, avec une chance sur mille d'en sortir vivant; alors, comment expliquer qu'il sourie?

Parce qu'il est rempli d'une joie intérieure. Elle lui est donnée par cette conviction qu'il a enfin trouvé ce qu'instinctivement il recherchait: la fraternité entre hommes engagés corps et âme dans une entreprise commune difficile, difficile mais juste.

Saint-Exupéry l'avait expliqué de multiples façons dans les pages précédentes, en particulier dans

ce passage: « Si cette religion, si cette culture, si cette échelle de valeurs, si cette forme d'activité et non telles autres, favorisent dans l'homme cette plénitude, délivrent en lui un grand seigneur qui s'ignorait, c'est que cette échelle de valeurs, cette culture, cette forme d'activité, sont la vérité de l'homme. La logique? Qu'elle se débrouille pour rendre compte de la vie. »

Ma question n'avait donc rien d'un guet-apens, d'un jeu de hasard, du mystère creux dont s'entoure un horoscope. Ce n'était pas une colle comme le boatwel d'Yvon Deschamps (« un boatwel, c'est un bateau à voile, espèce de cave! »). Et voici la réponse confuse tirée de la pensée non moins confuse de cet étudiant en parfaite santé physique, mais en phase terminale intellectuelle:

L'homme pour Saint-Exupéry apparaît l'orsque cette homme sourit parce que ce sourire est de nature humaine. Ce sourire est mal parce que ce sourire est ce que l'homme fait pour s'éloigner de l'amour en se sens que ce rire est mal placé. Il n'est pas le temps de festoyer comme dit Saint-Exupéry (Saint-Exupéry n'a jamais dit cela!) parce qu'il y a trop de chose à faire trop de liens a construire parce

que Saint-Exupéry veut faire le lien les gens ne voit pas le sourire de lacheter humaine. Cela ne veut pas dire de ne pas rire mais chaque chose à sa place comme le rire à un temp pour exister. Ce rire est placé lorsque tu verras le lien si tu sais qui il est.

(Je le jure: je ne me suis pas cru autorisé à retrancher ou ajouter le plus petit détail à ce chef-d'oeuvre de notre culture nationale. Vous avez là l'original dans toute son innocence originelle.)

Nous avons là aussi un bel échantillon des fautes mineures et surtout majeures qu'on peut faire contre la langue et la pensée. En présence d'une catastrophe mentale d'une telle étendue et d'une telle insondable profondeur, par où commencer la guérison? Par l'alphabet? par la grammaire? par le dictionnaire? par l'amputation de la tête? par la psychiatrie? par l'électro-encéphalogramme? par la règle de trois? par la table de multiplication par deux? Dans quel labyrinthe a dû évoluer cet esprit cégépien, scolarisé depuis quatorze ans et diplômé (DES) du cours secondaire par notre ministère de l'Héduction, pour se donner une telle virtuosité dans l'absurde?

L'étudiant qui m'arrive avec une langue et une pensée rendues à ce point de décomposition, vous voudriez qu'en une session, à raison de trois cours de français par semaine, j'arrive à lui redonner le goût de la santé mentale et le respect de sa langue?

J'aurai besoin de tous ces cours pour parvenir, peut-être, à lui faire voir et admettre la gravité de sa maladie; de là à le guérir de son cancer du cerveau, il y a une bonne, très bonne marge.

Par exemple, comment arriver à le faire rire de façon intelligente? « Ce rire est placé lorsque tu verras le lien si tu sais qui il est. » Eh oui! Mais son rire à lui, où est-il placé? et où diable voit-il le lien, et quel lien? et sait-il qui il est? Mystères insondables.

Un autre mystère, c'est que cet étudiant, sorti de mon cours avec un échec plus que mérité, vous le verrez un jour diplômé de l'université, après être passé à travers les cours et les murs du cégep. Par quel miracle de crétinisme aura-t-on réussi à couronner cette incohérence vertigineuse et à faire tenir un diplôme dans cet abîme de bouillie mentale?

Lui, il ne saura jamais que la langue a été inventée pour communiquer entre humains; il ne saura jamais qu'une langue embrouillée est le signe d'une pensée

emboucanée, en compost ou dynamitée. Sera-t-il pour autant malheureux? et son rire s'en trouvera-t-il déplacé? Certainement pas. Quel malheur pourrait vraiment l'atteindre, lui qui, en pleine jeunesse, est déjà rendu si loin et qui a « la promesse du plus bel avenir » ? (Excuse, Vigneault)

« Fait-elle (il) envie ou bien pitié? Je n'ai pas le coeur à le dire », comme dirait Ferrat.

Et cette autre réponse à la même question, donnée par autre étudiant qui ne semble pas, lui non plus, avoir envie de rire (de façon placée ou déplacée) de la Bêtise humaine:

Ce sourire illogique, est un sourire qu'une seule personne peut faire voit les autres tanné d'être la même personne fait toujours la même chose faire un ouvrage qui ne donne rien mais laisse des traces négatif, Un sourire dont lui aussi ne connaît pas la solution un sourire qui ne conte plus et ne voit pas la différence entre sourire et pleurer.

Encore une fois, faut-il en *sourrire* ou en pleurer?

En cette même année de grâce 1982, dans le même examen, à une autre question aussi claire sur un autre texte aussi limpide de Saint-Exupéry, voici la réponse d'un autre étudiant en bonne santé, lui aussi, et déjà bien diplômé, lui aussi, par notre système d'Héducation:

Il parle du ballet, Parlant de cette danse qui amène les personnes a connaitre du péché s'en qu'il s'en aperçoive, personne ne pourra leur dire parce que il sont tous de la même manière. Ce ballet est une sorte de mauvaise partie de la vie, un moment ou l'erreur sera là et ne pourra pas pardonné.

Dans un hôpital psychiatrique, pourrait-on trouver trois *bénéficiaires* sur cent qui auraient les aptitudes suffisantes pour raisonner de façon aussi remarquable que ces trois étudiants de nos cégeps que le monde, nous dit ON, ne cesse d'envier?

Et commence-t-on à comprendre ce que veut dire Telle pensée, telle langue? Que les deux forment un couple fortement uni, pour le meilleur ou pour le pire?

Et si dans un groupe d'étudiants, le tiers des couples sont ainsi unis pour le pire, par des liens à

toute épreuve comme ceux qu'on vient d'admirer, vous commencerez à comprendre que les malheurs qui guettent l'humanité, ce n'est pas surtout la pollution, le sida, le réchauffement de la planète, l'inflation et la bombe atomique. Mesdames et messieurs, l'espèce animale la plus menacée, c'est la nôtre. Et la menace vient du cerveau (ou de la cervelle).

Cette année 1982 est-elle d'un rendement exceptionnel dans les annales du Québec? Oh non! c'est une année moyenne. Un de nos crus de qualité moyenne. Quelle moyenne! Comme disait le deuxième étudiant criminel: « ... faire un ouvrage qui ne donne rien mais laisse des traces négatif... » Au Québec, dans notre système d'Éducation et ailleurs, il se fait beaucoup de grosses et longues ouvrages qui finissent par laisser de grosses et longs traces négatifs.

Vous trouvez que j'insiste un peu fort? Que je me montre trop sévère? Que je suis sans doute un de ces élitistes qui méprisent le bas peuple? Si je donne 1 point sur 10 pour de telles réponses, vous trouvez que j'exagère? C'est vrai: je devrais donner -10.

Et ces réponses se trouvent dans le huitième travail de l'étudiant, en fin de session. Les sept autres travaux ont été corrigés en classe, après correction des copies individuelles; chaque fois, j'avais signalé à chaque étudiant toutes ses fautes; j'ai donné tout le temps nécessaire aux étudiants pour faire les corrections; je leur ai offert mon aide en dehors des cours; chaque fois, j'ai insisté surtout sur le fait qu'ils devaient comprendre la pensée de l'auteur, comprendre aussi la leur, et exprimer les deux dans une langue compréhensible.

Et vous voyez les résultats! Par les temps qui courent, si tu mets l'accent sur le bon sens et la clarté de la pensée et de la langue, tu passes pour un élitiste criminel. Le criminel, c'est toi qui penses que ce n'est pas bien de penser et d'écrire comme ces trois étudiants et tous les autres de même acabit. Les esprits en compote iront répétant en ville et dans le cégep que « Beaupré yé un prof terriblement exigeant ». Et ceux qui gueuleront le plus fort seront évidemment ceux qui pensent et écrivent comme les trois Ostrogoths cités plus haut. Ces trois-là et tous leurs semblables, comment pourraient-ils deviner ce qui est trop exigeant et ce qui est normal?

Voilà des années que nous signalons l'ampleur de cette pollution mentale. Voilà des années que nous essayons de faire comprendre aux administrateurs locaux et aux penseurs, commis et gérants du ministère de l'Éducation que les étudiants faibles en langue maternelle ont besoin d'un régime tout particulier. Nous avons demandé à maintes reprises qu'un ou deux des quatre cours dits complémentaires soient remplacés par des cours de langue maternelle, pour ceux qui en ont besoin, c'est-à-dire pour environ les deux tiers de nos étudiants.

Ce qui prouve que les « instances décisionnelles » - comme elles s'appellent - ont atteint depuis belle lurette leur seuil d'incompétence. Comme les deux tiers de nos étudiants du collégial plafonnent au niveau du Secondaire I, et encore! Ainsi plafonnées, nos « instances décisionnelles » sont inaptées à voir les évidences, là, tout juste un p'tit peu au-dessus de leur tête caparaçonnée de diplômes. « Faut l'faire ! », qu'ils disent! Et ils le font.

Peine perdue! ON nous répond bêtement, de façon débile, que tous les étudiants ont droit à ces quatre cours complémentaires, « pour élargir leur

culture ». Impossible de faire comprendre que la première culture à se donner, c'est de penser comme du monde et de s'exprimer comme du monde dans sa langue maternelle.

Des étudiants handicapés comme les trois Vandales incultes signalés plus haut iront donc élargir leur culture et celle de la future société québécoise en suivant des cours complémentaires en astronomie, en informatique, en cuisine, en tir à l'arc II, en pêche à la mouche, en rédaction de déclarations de revenu, en n'importe quoi, sauf dans l'essentiel.

Comme quoi la Bêtise humaine n'est pas le monopole des seuls étudiants. Il s'en faut de beaucoup; il s'en faut même du tout au tout. Car les trois victimes précoces d'alzheimer que nous avons entendues sont les enfants légitimes des « instances décisionnelles » de notre éducation et de tous ceux qui ont mis la main à la pâte pour nous pétrir les mignons p'tits pains que je vous ai servis comme hors-d'oeuvre.

Et quand ON finit par commencer à comprendre la nécessité des remèdes, ON suggère des remèdes de charlatans, ou de vétérinaires malades, par exemple des exercices correctifs portant sur l'orthographe (à

ne pas confondre avec l'ortographe), la ponctuation, la grammaire.

C'est comme se mettre à l'époussetage intensif des bottines et des meubles, quand le toit est arraché par les tornades de la démence et les fondations en ruine (comme celles des défuntes Twin Towers réduites au Ground Zero).

C'est comme si, pour guérir le cancer des poumons ou du cerveau, on prescrivait des onguents sur les jambes - « pour passer un bel été avec de belles jambes » dit la publicité de pointe -, ou des compresses de beurre d'arachide et de graisse de siffleux sur des fesses préalablement tatouées.

À peu près personne ne prend au sérieux ce conseil que Jules Fournier donnait en 1917: « Vous voulez, mon cher Montigny, changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau! »

Oh la la! changer le cerveau responsable de la qualité du langage, cela exige autre chose que des tisanes, des cours de courte durée mais intensifs de recyclage, ou de récupération, ou de mise à niveau ou à jour, des cataplasmes, des limonades, du sommeil, du tir à l'arc III, une bonne nutrition, une bonne conscience inconsciente, des téléromans,

l'accumulation de crédits et de diplômes universitaires et un élargissement de sa culture au préalable vidée ou évidée.

Dernière remarque pertinente. Est-il possible, en dehors des cégeps et des écoles secondaires, de trouver un charabia comparable à celui des cégépiens acéphales cités plus haut? Oui: dans les hôpitaux psychiatriques et les universités. Mais là uniquement. Ailleurs, là où les gens travaillent en dehors des livres, tu trouveras certainement du charabia sans avoir à le provoquer, mais rarement de façon aussi poussée, sereine et obstinée, pour ne pas dire militante.

Il faut avoir fréquenté les écoles pendant longtemps pour s'être donné une déformation mentale aussi réussie et spectaculaire. Le bûcheron, le marin, l'agriculteur, le camionneur, le charpentier et tous les autres qui exercent un métier utile, ne peuvent se payer pareille incohérence: les réalités de la vie leur imposent un minimum de bon sens.

Il est évident, par exemple, qu'un éboueur, dans l'exercice de son métier, ne peut pas se servir de son intelligence de façon aussi idiote que les trois étudiants

cités à la barre. Parce que la réalité vidanges se vengerait et ramènerait l'éboueur au bon sens. Les vidanges resteraient sur place, empesteraient la région et l'opinion publique exigerait peut-être de l'éboueur qu'il répare ses dégâts et son charabia. Et personne - je pense pouvoir l'affirmer fortement -, ne songerait à lui faire donner, trois soirs par semaine, des cours complémentaires en ski nautique pour élargir sa culture.

De même, les clous, les marteaux, les arbres, les poissons, les madriers, les balais, les carottes ne se laissent pas utiliser de façon bête, sans protester, sans résister d'une façon ou d'une autre. En sorte que l'home doit apprendre à les utiliser de façon intelligente.

Sinon, par exemple, les arbres bûchés lui tomberont sur la tête. Ça réveille et ça raplombe. Ça fait comprendre rapidement qu'un arbre, ça doit se bûcher de façon intelligente.

Mais après que l'arbre lui est tombé par deux fois sur la tête, penses-tu que ton bûcheron devrait s'entêter à poursuivre ses cours de recyclage en Bûchage ou en Cuisine 101, pour pouvoir, le mois suivant, commencer à bûcher ses arbres par la cime?

Te sens-tu assez sûr de toi pour lui conseiller de ne pas faire ceci et d'éviter cela? Et si alors, il te dit que tu es ben trop exigeant, tomberas-tu à la renverse et te sentiras-tu obligé de changer de carrière?

Ces étudiants, eux, avec bien d'autres diplômés, peuvent déconner à loisir, bousiller avec entrain les idées et la langue, sans autre sanction que celle des notes. Et les notes, ils s'en moquent; pourvu qu'ils aient leur diplôme! Et ce diplôme, il est plus facile de l'obtenir que de faire pousser intelligemment des carottes. Pour les carottes, il n'y a pas de normalisation des notes; et la nature est beaucoup plus vigilante et exigeante que le professeur moyen, normalisé, lui aussi, par l'université, les conventions collectives et la société, normalisée à son tour par les normes de la mode et les sONdages d'opiniON.

Il faudrait donc trouver dans les écoles des remèdes aussi efficaces que celui de l'arbre tombant sur la tête; mais alors, ON crierait à la persécution, et il y aurait des poursuites au criminel. C'est pourquoi la démence peut s'épanouir en toute liberté dans ces milieux où les dures réalités de la vie ne peuvent jouer leur rôle de gardes-frein et de garde-fous.

Vous ne trouverez pas ce langage désarticulé, désossé, cette logorrhée inconsistante, chez les gens qui, ayant peu fréquenté l'école, parlent soutenus par leur seul instinct linguistique. Les bornes du bon sens ancestral les empêcheront de divaguer à ce point. Leur syntaxe sera relativement simple, mais par le fait même ne s'enfargera pas dans des constructions abracadabrantes-pédantes. Leurs souliers ne seront peut-être pas bien cirés, mais dans leurs souliers, ils auront de vrais pieds, pas des idées creuses; des pieds entraînés à suivre une direction, des pieds qui ont du sens, le sens du bon sens. Autrement dit, ils ne seront pas des céphalopodes invertébrés.

Mais dans les écoles, tout est permis. Vous souvenez-vous de cette réponse, qui paraît impossible à inventer avant de l'avoir lue? « Où et pourquoi fut élevée la Grande Muraille de Chine? - Entre l'Allemagne du nord et du sud, parce qu'ils se battaient avec des fusils. » Eh oui! Arrivé au cégep, cet hurluberlu continuera à se battre contre le bon sens, au profit de la berlue.

*

Une autre forme d'épidémie

Cet étudiant moyen, digéré lentement par les racines de l'absurde, est-il destiné à rater sa vie? Pas nécessairement. Il pourra sans doute passer à travers les murs du cégep et de l'université, pour en sortir bien diplômé.

Et alors, il deviendra un spécialiste du langage abcons; il éblouira les aveugles par un langage et une écriture emberlificotés, par un tohu-bohu mental tapageur et pédant. Bref, il parlera et écrira comme les quatre éminents conférenciers dont je vous ai parlé.

Le gouvernement, les revues, les congrès et les colloques feront régulièrement appel à ses services pour traiter savamment de sujets à la mode confuse du jour qui passe sans repasser. Il sera respecté et admiré dans les salons, parce qu'on n'arrivera pas à le suivre, tout en ayant l'impression flatteuse de le comprendre. Comme on comprend les circonvolutions médico-spirituelles de Luc Jouret. Peu à peu, il se fortifiera dans cette conviction que, pour être profond ou du moins passer pour tel, il faut dire les choses de façon que personne n'arrive à suivre, sauf de rares initiés au non-dit et aux secrets de l'inconscient.

Avec cet outil précieux, il pourra, avec succès, parler de n'importe quoi: de cinéma, d'économie, de peinture abstraite, d'obésité, de féminisme ou d'antiféminisme, de littérature anormative et transgénique, de structuralisme, d'astrologie, de philosophie orientale, d'analphabétisme, des Elohim, des mystères du Temple solaire, de tout, tout, tout.

Il s'est forgé une manière de penser, et il s'est donné un outil d'expression tellement insaisissables qu'il peut les appliquer à n'importe quel sujet et le transformer en encens ou en fumée. D'où sa popularité.

Car s'il est une chose que l'on admire avant tout dans les salons (étudiants, universitaires, et surtout ceux de l'avant-avant-garde ou du postpostmodernisme), c'est l'aptitude à parler de tout pour ne rien dire; ou à parler de platitudes éblouissantes en termes nébuleux et séraphiques.

Vous pensez encore que j'exagère. Voici pourtant deux exemples, parmi des milliers d'autres, de même race trempés.

Le premier, c'est celui d'un journaliste de carrière de Sept-Îles (il aurait fort bien pu exercer ses ravages à Rouyn, Gaspé ou Montréal). Son habileté dans la confusion tenait du prodige. S'il nous donnait, par exemple, le compte rendu d'une réunion du Conseil municipal, vous aviez la troublante impression que cela s'était passé quelque part. Mais où donc? N'importe où, dans les espaces intersidéraux, sur Sirius peut-être. Les personnages, les questions discutées, les décisions prises échappaient à l'analyse, se dissolvaient dans le chaos originel.

Mais vous l'auriez stupéfait en lui déclarant qu'il écrivait de façon criminelle. Ce qu'il disait de cette réunion du Conseil municipal aurait pu, avec des ajustements mineurs, s'appliquer à la culture des bégonias tubéreux, à la semaine des non-alcooliques anonymes ou à la campagne des Yvettes hémophiles. (Ce dernier mot vous rappelle-t-il quelque chose? Et quoi donc?)

L'autre exemple est tiré de Analphabetisme et alphabétisation au Québec, écrit par Jean-Paul Hautecoeur et publié par le ministère de l'Éducation. Livre apparemment très sérieux et digne de respect,

puisque'il est écrit par un spécialiste hautement diplômé en analphabétisme et qu'il a reçu la sanction de la haute instance décisionnelle du ministère de l'Éducation de notre belle province. Ce n'est donc pas de la petite bière ou de la crotte de poule comme disait ta grand-mère. Et voici comment s'exprime cet éblouissant fumiste:

Contre ce langage de la vérité où la réponse précède la question qui n'en est pas une, contre un tel usage dominant de la pensée opérationnelle où la dépense - comme en économie marchande - n'a d'autre but que le réinvestissement dans la chaîne productive, contre l'affirmation inconditionnelle de l'alphabétisation qui sert à définir l'analphabétisme pour le proscrire et à domestiquer la réalité historique en clichés manipulables, à l'encontre du bon sens dictateur du doit être - à la lettre -, la pensée vraiment naïve (car elle aime être ravie) veut librement musiquer le concept, l'acteur jouer libre dans le palier de la dépense improductive - la connaissance ici comprise comme pratique de renaissance et connaissance et non comme production et

reproduction d'un avoir-objectif - dans la beauté de son mouvement, l'observateur déchaîner la réalité extérieure comme intérieure et la saisir (une saison qui n'est pas un rapt) dans l'acte des sujets réalisant le langage se sauver de la clinique des docteurs avec le désir du chant commencé.

C'est déjà pas mal beau, ça rase d'assez près le sublime dans la pensée, le vocabulaire et la syntaxe. Mais on peut légitimement se demander pourquoi Monsieur Hautecoeur s'est arrêté sitôt. Moi, qui ne suis pas diplômé en analphabétisme et qui n'ai jamais reçu une quelconque invitation du ministère de l'Éducation, je pourrais prolonger cette phrase du monsieur analphabétisé pendant des pages et des pages, des chapitres et même plusieurs livres. Il suffirait de me laisser aller et que je m'oblige à ne pas penser. Je vous jure qu'avec mes moyens limités je pourrais me rendre cent fois plus loin que M. Hautecoeur. Et ce serait toujours aussi clair et savoureux. Toi aussi, j'imagine, tu pourrais entrer en compétition avec M. Hautecoeur et te mériter le respect du ministère de l'Éducation.

Le texte que vous venez d'admirer si vous y avez compris quelque chose, n'a pas été écrit par un analphabète qui parle de l'analphabétisme; son auteur est un alphabète capable de musiquer les mots et les phrases pour les mettre au service d'une pensée opérationnelle qui en fera des remanences ranimables en figures matricielles reconjugables, comme disait Henri Bélanger, un autre fumiste pédant d'envergure panpancanadienne, celui,-là, auteur du livre Place à l'homme.

Rien à craindre pour ce type d'hommes: leur place et leur salaire sont assurés, comme ceux des sénateurs à vie. Henri Bélanger, par exemple, est colonel de leur Royal Canadian Army, et on lui a payé une année sabbatique pour écrire un livre destiné à emboucaner les Québécois comme des harengs. Il a reçu pour mission de convaincre les Québécois de ne pas apprendre le français, une langue étrangère, puisqu'ils s'en sont donné toute une en seulement trois cents ans, grâce à nos orignaux, à notre climat nordique, au sirop d'érable, à notre esprit d'aventuriers et à l'encouragement enthousiaste et soutenu du Canada anglais. Et surtout, surtout, peut-être, grâce à notre capacité de faire nôtres des remanences farfelues

pour les ranimer en figures matricielles reconjugables sous les beaux yeux de ta soeur.

J'allais oublier de te donner un troisième exemple d'une parlure d'extraterrestre qui vaut bien en clarté celle de M. Hautecoeur et de nos étudiants désorbités ou exorbités. Le texte suivant est paru dans la revue Lettres et Cultures de langue française, no 3/1985, et il est signé par Monsieur Denis Auben. À toi de me dire de quoi ça parle:

Généralisons: entre les nouvelles lisibilités et la poussée radicale des idéels; entre le néo-romantisme urbain des « dandys de métal » (Jean-Paul Daoust) et les écritures postformalistes: chute le réel. L'écriture, certes, continue de questionner « ce véritable travail transformateur du texte et de l'écriture » (Normand de Bellefeuille), vibre à même le corps; tantôt commence de s'écrire dans une recherche de l'unité de la forme et du sens (pour parler ici les mots de l'usure), pratique l'éternel retour de l'être-auprès-de-soi; tantôt questionne la transformation de l'espace et du temps, dans le texte, mais également ailleurs,

jusque dans le livre-forme, le livre-sens, en tant qu'il est tout entier objet: objet-forme et à la fois ob-jet de sens, dans une levée d'écritures nombreuses (entendre ici tout ce qui peut être concerné par la rencontre de marques) qui stratifient, intersignent le décentrement. Manifestement d'avant-coup: écritoire. Ainsi, là, s'opère, maintenant: la fuzzification des réels. Où le sens n'est plus au multiple mais à la dissémination. Où le livre n'est plus un livre mais un distributeur de tensions et de chutes; où les résistances travaillent « l'imagination théorique » (pour emprunter une expression de France Théoret), opposent aux digits, la fluctuation radicale des analogues contre le thétique et l'homogénèse, paléonymes du vieux logocentrisme.

Et ça pourrait continuer ainsi, tout comme la prose délestée de M. Hautecoeur et celle de notre étudiant au sourire placé, pendant des heures et des heures. Pourquoi? Pour mistatouiller la ratafoire gouzilonante, tout en prenant soin que la fuzzification du réel ne chute pas trop vite dans un rapt comme celui de ta soeur. Fuzzifier, certes, le réel, mais

poursuivre la fluctuation radicale des analogues contre le thétique et l'homogénése qui ne sont rien d'autre que les paléonymes et les épithètes archéologiques du vieux logocentrisme et de ta soeur. Chute encore le réel.

Où va ton choix? Au charabia haut de gamme ou au charabia bas de gamme? La différence entre les deux est mince: uniquement au niveau des fautes de français. Pour tout le reste, ça reste du charabia.

Certains, il n'y a pas si longtemps, prétendaient que Staline était un héros de gauche, et vive la gauche! et que Hitler était un héros de droite, et vive la droite! Ils oubliaient de dire que par-delà la gauche et la droite, ces deux héros étaient, avant tout et après tout, des criminels. Un criminel de gauche vaut bien un criminel de droite. Et vice versa. Il en est de même pour l'utilisation de la langue et de sa pensée. Qu'importe qu'elles soient en haut ou en bas, si elles ne vont nulle part?

En voilà assez, et plus précisément: trop.

*

Langue et personnalité

La qualité de ta langue ne révèle pas seulement la qualité de ta pensée: elle révèle aussi, avec toutes ses nuances, la qualité de ta personnalité. Plus efficacement que tes empreintes digitales ne révèlent ton identité physique. C'est pratiquement aussi irréfutable que ton ADN: il ne trompe pas les policiers pourchassant les violeurs et les tueurs en série.

Corrigez-moi si je me trompe, mais je crois bien pouvoir avancer l'hypothèse suivante qu'on pourrait sans crainte proposer comme thèse de doctorat: si Pascal, Churchill ou Bozo-les-culottes lisaient les textes de nos trois étudiants émérites et ceux non moins caractéristiques et caractériels de Messieurs Auben, Hautecoeur et du colonel Bélanger, ils pourraient conclure, très facilement et bien rapidement, que l'ADN mental de leurs géniteurs souffre de SIDMAEBC; ce que les neurologues, en leur jargon passablement pompeux, appellent: Syndrome d'Immuno Déficience Mentale acquise et Bien Cultivée.

Si vous n'avez qu'une heure pour évaluer la personnalité de quelqu'un, contentez-vous de l'écouter parler. Je suppose charitablement que vous appartenez à une autre catégorie d'auditeurs que nos trois étudiants en question. Sans oublier Messieurs Auben, Hautecoeur et Bélanger.

Évidemment, cet exercice d'évaluation suppose chez l'auditeur l'aptitude à juger: on ne demande pas à tous les forgerons de porter un jugement esthétique sur une sonate de Mozart, sur les volutes et spirales d'une soprano coloratura ou sur un tableau de Vermeer.

Mais j'imagine, ou plutôt je sais, que Napoléon, après avoir écouté un homme lui parler pendant une heure, pouvait dire, sans beaucoup de risque de se tromper, s'il avait affaire à un Murat ou à un quelconque bousilleux. Et il aurait stoppé M. Hautecoeur et nos étudiants avant qu'ils aient pu divaguer pendant plus de deux lignes. Contrairement à beaucoup de professeurs, d'auditeurs et de conférenciers, il s'interdisait de donner la note de passage à toutes les envolées démentielles. Napoléon n'est certes pas admirable en tous points, mais il savait

qu'on ne fait pas de bons canons avec de la boucane enrobée de mélasse ou de goudron.

Les diplômes, l'arbre généalogique, le rang social, les titres, les apparences? De la boucane! Foutaises!

À voir comment un homme manie sa langue maternelle, on voit, noir sur blanc, s'il saura, après un entraînement convenable, tenir une épée, une équipe de hockey, un syndicat d'éleveurs de lapins, une maison, une vigne, un poste avec ou sans portefeuille, un dossier, un bordel ou un empire.

Si sa langue sonne mou, il serait étrange que son caractère soit de bronze. Si ses idées sont mêlées, entortillées, emberlificotées comme dans un plat de spaghetti ou une meule de foin, sur quoi fondez-vous l'espoir qu'il pourra éduquer des enfants, construire une fusée, diriger une entreprise commerciale ou une excursion de chasse, planter intelligemment des arbres et des choux, ou répondre OUI quand la question appelle un OUI?

Je rapporterai ici un tout petit dialogue émouvant et instructif. Un grand-père intelligent échange avec son petit-fils de 9 ans, peut-être encore plus intelligent:

- Dis-moi ce qui t'intéresse le plus au monde.
- Les animaux.
- Pourquoi?
- Parce qu'ils sont vivants.
- Mais les hommes aussi sont vivants.
- Oui, mais ils parlent...

En effet! Car s'ils parlent, les hommes, alors, très souvent, les choses se gâtent. Elle était si belle, elle paraissait si intelligente et vivante; pourquoi donc s'est-elle mise à parler, mettant ainsi à nu un vide mental à donner la chair de poule?

Ce jeune homme était beau comme un dieu et semblait justifier les plus hautes espérances; pourquoi donc n'est-il pas resté muet?

Ce professeur, dans son dossier, a de beaux diplômes universitaires; il a fréquenté les écoles et les livres pendant vingt, trente ans; il a noirci des tonnes de papier; pourquoi donc parle-t-il et écrit-il comme il parle et écrit, en vrai tohubohuhurluberlutoutboucané?

Cet homme d'affaires a très bien réussi, et ses réussites en affaires les ont hissés, lui et sa femme, au sommet de la pyramide sociale; pourquoi faut-il que

ces deux-là, quand ils prennent la parole, prennent du coup une spectaculaire débarque jusqu'au bas de l'échelle et de la pyramide mentale, perdant ainsi toute leur belle ziziboulebredaine?

Ce petit commis est habillé comme un mannequin recruté par Sears pour son catalogue de vedettes, son coiffeur lui a modelé une belle tête à la mode du jour qui passe dans l'vent, lui-même - cela va de soi - est dans l'vent, dans l'grand vent; il sait « où ça s'passe » ; de plus, il a suivi des cours de belle personnalité capables de faire de lui « L'homme de l'année », et il se croit à l'avant-avant-garde du PROGRÈS. Écoutez-le parler, et vous m'en donnerez de bien tristes nouvelles.

Sa langue maternelle est le passeport universel du civilisé. C'est elle qui révèle le plus clairement sa véritable identité, son inaliénable personnalité. « Le style, c'est l'homme. » La langue, écrite ou parlée, c'est l'écho de la vie profonde d'un être, de son intelligence, de sa volonté, de sa sensibilité.

La langue écrite, certes, nécessite un apprentissage que tous n'ont pas eu l'occasion de se donner; et si on n'en maîtrise que les rudiments, cet outil admirable

devient plutôt un handicap pour exprimer la pensée, tout comme un orchestre symphonique est un encombrant jouet de luxe pour un profane en musique ou un joueur de cornemuse. Ce n'est pas une raison suffisante pour excuser trop vite ceux qui, ayant fréquenté les écoles pendant dix, quinze, vingt ans, en sont toujours aux rudiments de la langue écrite et qui, en plus, tripotent, désarticulent, dynamitent ces rudiments pour en faire de la bouillie mentale.

Mais quand il s'agit de sa langue maternelle parlée, que chacun, depuis les tendres mamelles maternelles, pratique à toute heure du jour et de la nuit, si on n'a pas réussi à s'en faire un outil de communication subtil et propre à traduire toute sa pensée, c'est précisément parce que cette pensée n'a rien de subtil et de profond. En conséquence, cette pensée, emplâtrée, empesée, embroussaillée, elle n'a pas senti le besoin de se donner un outil de communication perfectionné. Les cordes vocales produisent des éclats de gomme balloune, parce que les cordes de l'esprit sont gommées de banalité, anesthésiées d'in-signifiante.

Je ne ferai donc pas confiance à un administrateur qui parle comme ses pieds, à un chirurgien enfargé

dans ses phrases, à un chef syndical vaseux, à un ministre au langage gélatineux, à un professeur dont la syntaxe est paraplégique, à un politicien ou à un général d'armée incapable de dire clairement ce qu'il pense à toute une armée ou à tout un peuple.

Einstein, de Gaulle et Churchill n'étaient pas des professeurs de langue; mais ils étaient maîtres de leur langue, parce qu'ils étaient maîtres de leur pensée. Et parce qu'ils avaient une pensée. Ils ne pensaient pas comme le pronom indéfini ON pense; et ils ne parlaient pas comme ON parle.

Langue pauvre veut dire, en fait, pensée et personnalité pauvres. Et vice versa. Ni Einstein, ni de Gaulle, ni Churchill n'écrivaient comme des manchots: leur langue écrite ou parlée était de même qualité que leur esprit. Notre Chanchon, lui, penche et écrit comme il parle; et viche vercha.

Il paraît que Churchill devenait de très mauvais poil si un de ses subordonnés lui présentait un texte à moitié droit, à moitié gauche. Il se disait que, subordonné ou pas, un scolarisé doit écrire comme du monde. Et si un subordonné scolarisé écrit tout de travers, il fera son travail, n'importe lequel, tout de travers. Il pensait cela, Churchill, entre autres choses.

Et vous, que pensez-vous que Churchill aurait dit à nos trois herbivores en herbe qui lui auraient soumis leur texte - en vue d'une promotion - et aussi à Messieurs Hautecoeur, Bélanger et Auben, brassant des nuages avec des pinceaux en duvet de souris ou tissant des cordes avec des grains de sable, comme disait saint Irénée aux nébuleux gnostiques de son temps?

« Dans la province de Québec, tu es libre de dire tout ce qu'on pense. » (Pierre Baillargeon)

Autrement dit, un ON, ça ne pense pas. Un ON, ça pense comme ON pense, comme tout le mONde. Et penser comme tout le monde, c'est avoir une pensée de perroquet. Les perroquets ont un verbe plutôt creux du bec: ils peuvent faire de la publicité, engraisser les votes majoritaires ou minoritaires, assurer le pouvoir d'achat et le niveau de crétinisme des sONdages d'opiniON; mais ne leur demande pas de créer un conte, une chanson, de répondre sensément à des questions sensés, d'improviser quoi que ce soit qui déborde quelque peu les moules vénérés de la majorité silencieuse ou bavarde des perroquets-citoyens.

Réunis mille ON, demande-leur si ON peut dire avec Brassens: « Je f'rai la tombe buissonnière / J'quitterai la vie à reculons. Tant pis si les croq'morts me grondent ». Et il est fort probable que tu auras affaire aux croque-morts. Pour n'avoir pas à courir les dangers de la vie, ils préfèrent enjôler les croque-morts et s'en faire des amis en adoptant leur style funéraire.

Un perroquet disciple du grand ON anonyme et plat s'interdit tout humour: il est sérieux comme un pape/pipe de plâtre, un thanatologue ou un perroquet empaillé. Parce que l'humour est une licence que ne peuvent se permettre la pensée et le langage stéréotypés. Ainsi, les rois et reines d'Angleterre, quand ils parlent en public, sont toujours sérieux-creux, royalement sérieux, mal sérieux. Parce que, la plupart du temps, ils n'ont rien à dire, sinon des fadaises courtoises ou des généralités sans conséquence, ni pour les autres ni pour eux-mêmes.

Dans l'Angleterre d'aujourd'hui, le rois et les reines parlent pour sauver la face. Parce qu'ils sont une façade. Cette royauté parle creux parce qu'elle n'a plus rien à dire. Et elle n'a plus rien à dire, parce

qu'ON lui interdit, très poliment, mais non moins efficacement, de penser autre chose que ce qu'ON l'invite, poliment-efficacement, à ne pas penser. Les Anglais sont prêts à dépenser gros pour que leurs reines et leurs rois soient dispensés de penser.

Cette royauté est une façade, respectable tant qu'on voudra, mais tout de même façade de carton mâché et peint. La vie de la nation se joue ailleurs; la pensée et la parole vivantes sont ailleurs, chez ceux des Anglais qui ont quelque chose à dire parce qu'ils ont quelque chose à faire et qu'ils sont libres de penser autre chose que ce qu'ON leur dit de penser. Quand Madame Thatcher parle aux Anglais, sa parole a plus de saveur et de punch que l'insipide limonade royale.

Chez nous, un ancien Premier ministre, façade des Simard, du patronat étranger, des colonels de McGill et des magnats du West Island, avait un langage sérieux, trop sérieux, mal sérieux. Et son verbe sonnait creux, parce que le personnage était de tôle et pensait en automate studieux, téléguidé, économique, fardé et bien huilé. S'il s'était permis de penser de façon personnelle, naturelle, spontanée, de rire de Trudeau et du Canada anglais à la Rabelais, à la Chaplin ou à la Molière, il aurait volé en éclats, son

maquillage de starlette économique lui aurait fondu sur la cravate standard, et ses cheveux pomponnés au Brylcream lui seraient tombés dans les souliers.

*

Bien parler, bien écrire, nous l'avons vu, c'est tout autre chose qu'éviter les fautes de français. Ici, je souligne qu'en plus des trois qualités mentionnées au début du livre, la langue parlée et écrite devrait être tout naturellement à l'image de celui qui parle ou écrit.

Pourtant, vous aurez un mal infini à faire comprendre ce truisme à une foule de gens, et à une majorité de professeurs. Et ça passe très haut au-dessus de la tête des « instances décisionnelles ». Ils en restent aux apparences, au superficiel, à la tenue vestimentaire du langage. Comme ceux qui confondent le style avec la belle main d'écriture.

Que la langue soit faite pour transmettre la vie palpitante de l'esprit, ça ne leur vient pas à l'esprit. S'ils écrivent, ils donnent à leurs phrases cette banalité de bon ton, protocolaire, suprême vertu des médiocres. Leur prose délavée, aseptisée, ressemble aux copies des bons élèves sans personnalité qui

utilisent par atavismes les moules du langage les plus éculés et stéréotypés. (« Vous avez bien dit atavisme, éculés et stéréotypés? Vous pourriez pas me dire ce que c'est? »)

Le style, c'est-à-dire cette façon personnelle de dire les choses comme tu les penses, comme tu les sens, voilà ce qu'on devrait trouver tout naturellement chez tout être humain lucide. S'il vit, s'il pense, ce ne peut pas être à la façon de tout le mONde. S'il parle, s'il écrit comme tout le monde, c'est en réalité parce qu'il se laisse vivre et penser par tout le monde. Il est une espèce de haut-parleur, propagandiste de la banale vulgarité uniforme. Celle des Pantalons Moores (« bon prix, bonne coupe, bonne réputation: Moores ») et du Poulet frit à la Kentucky souriant comme son géniteur, le Colonel Sanders.

Être soi-même, voilà un idéal apparemment tout simple, tout normal, que chacun devrait défendre comme il défend son nez, ses yeux et tout le reste. Être comme tout le monde, écrire et parler comme tout le monde, c'est cela qui devrait apparaître contre nature, monstrueux.

Pourtant, comme il faut toute une vie pour commencer à rajeunir, il faut toute une vie, et même plus, pour essayer d'être soi-même, sans compromis et mixages vicieux.

Ce qui ne veut pas dire que, pour être personnel, il faille démolir le langage, chercher l'originalité sauvage dans le bizarre, le biscornu et l'informe. Nos trois étudiants pris à témoins ne manquaient certainement pas d'originalité dans la pensée et le langage. Prononcé sur une scène internationale, avec traduction simultanée, leur discours aurait eu un énorme succès.

Un virtuose du ski ou du piano ne s'ingénie pas à démolir ses skis ou son piano. Comme disait Pascal, « quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. »

Voilà un idéal de clarté: mieux placer la balle, ou les mots. C'est autre chose que chercher à paraître profond, en donnant à sa pensée et à son langage les zigzags brumeux d'un labyrinthe vide. « c'est sûrement un grand penseur: on n'arrive pas à le suivre. » Erreur, mon cher Watson! Si Luc Jouret et le gourou du Heaven's Gate, avaient été profonds, s'ils avaient eu un fond, ils auraient senti le besoin d'être

clairs; ils n'auraient pas cherché à donner le change en se barbouillant d'obscurité pour éblouir les badauds.

Ceci, à l'intention de ceux qui essaient d'atteindre à l'originalité, à la personnalité et à la profondeur, par les voies emboucanées de l'incohérence et du langage tarabiscoté. Celui-là même de nos quatre distingués universitaires, de Monsieur Hautecoeur, de Monsieur Auben et du Colonel Bélanger de la Royal Canadian Army.

Et d'autres, innombrables; surtout depuis que les médias-massues et les autres moyens de communication très sophistiqués donnent à une foule de gens la possibilité de ne pas se faire comprendre. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi, à mesure que se multiplient les canaux de télévision disponibles, vous avez de moins en moins de chances d'échapper à la pollution par la médiocrité?

En réalité, tout le monde naît très vieux, avec une pensée banale, stéréotypée, bourrée de clichés, uniforme, formée et déformée aux moules millénaires du conformisme militant: un style de notaire! C'est pratique, mais tout de même plat comme un madrier, même s'il est parfois pratique, le madrier.

Tout le monde commence par suivre les vieux instincts de la tribu qui mènent aux lieux communs aseptisés de la pensée. C'est par un effort presque désespéré que quelques-uns réussiront à remonter aux sources vives de la pensée, à s'échapper de la pensée à la chaîne, en quittant les sentiers battus, bornés de proverbes proverbialement creux: « Quand ON veut, ON peut. - Le temps, c'est de l'argent.- Deux têtes valent mieux qu'une.- Vite et bien ne vont pas bien ensemble. » Par exemple, un pianiste qui joue vite ne peut pas jouer bien. De même, le joueur de tennis. Au piano, au tennis et partout ailleurs, pour jouer bien, il faut jouer lentement, le plus lentement possible; autrement, tu joues mal. Tu suis? Vite et bien, ou lentement, c'est-à-dire pas du tout?

La multitude préfère se laisser emporter par le courant, vers les basses terres, pour rejoindre l'océan de la majorité non pensante, silencieuse ou bavarde. Idéal de la goutte d'eau prisonnière de la masse, d'une masse de plus en plus lourde que seuls les courants, les marées, les ouragans de l'opiniON de masse arrivent à faire bouger. Mais quand la masse se met en marche, ça fonce et ça déboule comme une avalanche

de margarine fondue. Ça donne l'impression de la vie; en réalité, c'est la force de l'inertie qui l'entraîne.

Ainsi, les étudiants et les autres, en majorité effrayante, ont ne langue écrite banale, tristement sage et plate, morte. Parce que leur pensée est encore solidement emmaillottée, compressée dans les langes de la tradition morte. Ce sera donc l'ouvrage de toute une vie de retrouver la spontanéité, la jeunesse, la vie.

Nous sommes tous venus au monde ankylosés d'habitudes héréditaires et de schémas de pensée venus des fins fonds de la Préhistoire. Se défaire des bandelettes, réanimer la momie, voilà une entreprise qui dépasse de loin la lucidité et le courage de Monsieur tout le mONde: la plupart resteront ankylosés, momifiés, courroies d'engrenage dociles pour la transmission des idées reçues toutes faites, sans même besoin de les mâcher et digérer: tout cela a déjà été mâché et digéré... par d'autres.

Idéal des fourmis reprenant inlassablement les sentiers de l'espèce spécialisée dans l'uniforme. Ce qui explique pourquoi les dictateurs et les paresseux ont une telle admiration pour les fourmis et pour tout ce

qui vit, écrit et pense à la chaîne comme dans une fourmilière.

Ces jeunes à la pensée et à la langue homogénéisées, voyez-les devenus adultes. Députés, journalistes, enseignants, chansonniers, syndicalistes, fonctionnaires, ils auront parfois à parler, à écrire. Quelle sera alors la langue, quel sera le style qu'ils jugeront les plus aptes à transmettre leur pensée encore momifiée? Fatalement, la langue et le style thanatologiques.

C'est comme ça que, depuis peu, les entrepreneurs de pompes funèbres s'appellent des thanatologues. Ça fait bien: thanatologue, thanatologique, services et dividendes thanatologiques, conseils et réussites thanatologiques! Qui soupçonnerait que ce sont là des mots à saveur mortuaire? Un croque-thanatos éveillerait déjà bien davantage de soupçons.

(En passant, as-tu déjà essayé de savoir en quoi un orthodonte se distingue d'un mastodonte et d'une thermopompe?)

Si un fonctionnaire s'adresse à ses malheureux administrés ou à ses collègues, si un administré soumet humblement un projet à ses collègues ou à un

honorabile administrateur, il coulera sa pensée banale dans le moule le plus neutre possible, le plus insignifiant possible. Son instinct lui dit que c'est là la formule la plus rentable, l'accommodement culturel le plus raisonnable.

Il éliminera scrupuleusement toute trace de vie, pour avoir l'air objectif, impartial, sérieux. Il fera le mort, pour avoir droit au respect dû aux morts. Surtout, surtout, il s'interdira sévèrement toute forme d'humour: il écrira comme un notaire ou un rédacteur attiré de bottins téléphoniques. Par contre, il multipliera les Attendu que, les Considérant que, tout un bric-à-brac pseudo-scientifique et impartial, pour épater et séduire.

La pensée et la langue transformées en boîtes de conserve et en flamants de plastique rose! L'élégance et la spontanéité des canards mécaniques! Le style d'une liste d'épicerie!

Un mort peut faire un beau mort: bien habillé (de préférence par Moores: « Bon prix, bonne coupe, bonne réputation: Moores. » Rasé de frais, cravaté à la mode du jour, peigné, parfumé; il est même possible aujourd'hui, avec les progrès effrayants de la science,

qu'on l'arrange pour qu'il te sourie gentiment. Et les Japonais, champions en gadgets électroniques, devraient bientôt pouvoir le faire parler, pour qu'il puisse converser avec les sympathisants qui viennent le visiter au salon mortuaire ou à l'antichambre thanatologique.

Oui, mais on ne peut pas jouer bien longtemps à ce jeu mortuaire: quelqu'un dans l'assistance finira bien par comprendre que, sous ces apparences trompeuses et publicitaires, se cache un mort, beau tant qu'on voudra. Et alors, le beau sourire du mort, ses bons mots de sympathie finiront bien par ne plus donner le change. À ceux-là du moins qui auront appris, avant de mourir pour de bon, à faire la distinction entre les vivants et les morts. Amen!

« Think deep enough, and you think musically »: pense avec suffisamment de profondeur, et tu penseras musicalement. Ce n'est pas moi qui te le dis: c'est Shakespeare.

Un esprit supersuperficiel pense, parle et écrit non pas en musique, mais en cacophonie, en tintamarre confus. Et il se contente de ce bric-à-brac musical. Aucune musique, aucune couleur, sauf le gris rat ou

souris, aucune saveur, aucun humour, bref, aucun signe d'un esprit sensible, frémissant, capable de rire et de pleurer. Quand c'est le temps. Le sinistre sérieux d'un président de trust, d'un directeur de pompes funèbres déguisé en thanatologue. La platitude de bonne coupe et de bonne réputation: Moores!

Tu as les goûts et les dégoûts que tu mérites. Comme tu lis les auteurs que tu mérites. Les goûts, ça ne se discute pas, dit un autre proverbe proverbialement con, qui fait toute la consolation de ceux qui n'ont pas de goût. Les goûts, ça se discute. Quand on a du goût. Le goût des nazis qui faisaient rôtir le Juifs dans leurs fours à la fine pointe de la technologie, c'était discutable. Oui ou non? De même, si on fait soi-même l'effort de penser et d'écrire comme un vivant, on finit par se donner le goût de voir chez les autres la différence entre le langage vivant et un langage beau comme un beau mort.

Il fallait avoir rodé et perfectionné son goût mortuaire pour admirer pendant quarante ans la prose thanatologique de feu Ryan.

*

L'intelligence appelle au secours

**Toute la dignité de l'homme est en la pensée.
Mais qu'est-ce donc que cette pensée? Qu'elle
est sotte!**

(Pascal, Les pensées.)

La dignité de l'homme ne lui vient donc pas de sa naissance, de sa fortune, de ses titres, de son rang social, de sa profession: elle lui vient de sa pensée.

Cette échelle de valeurs remet les choses et les personnes à leur vraie place, ou en perspective, comme on dit en langage universitaire. C'est une échelle qui est en même temps un idéal: pour l'étudiant comme pour l'enseignant, par exemple, le plus important, c'est l'épanouissement de leur intelligence. C'est tout autre chose que la hantise du minimum, l'admiration du 60% qui est la note de passage, celle qui permet de passer. Mais par où et pour aller où?

Il faut ajouter que la valeur d'un être humain, ce n'est pas uniquement son intelligence. En effet, tu peux être très intelligent, et te servir de ton

intelligence pour être scélérat, nuisible, pourri. Un criminel très intelligent qui se sert de son intelligence pour détruire, ne mérite pas plus d'éloges qu'un honnête homme idiot. Et il est aussi dangereux pour l'humanité d'avoir dans ses rangs des intelligents pervers que d'avoir des imbéciles très honnêtes.

Son intelligence, il faut donc la mettre au service de deux choses: la conquête de l'intelligence et la conquête de l'honnêteté. Les deux doivent être recherchées avec une égale ardeur. Ce qui veut dire aussi que leurs contraires, la malhonnêteté et la sottise, doivent être combattues avec une égale ferveur.

Généralement, on admet la nécessité de combattre la malhonnêteté, l'injustice, la méchanceté sous quelque forme qu'elles se présentent: vol, violence, viol, pédophilie, mensonge, fainéantise, procédés parasitaires et crapuleux, etc.

On voit moins bien la nécessité de combattre la sottise sous toutes ses formes. Pourtant, la sottise est aussi dangereuse, aussi nuisible que la malhonnêteté. La malhonnêteté est à l'oeuvre partout, pourrit tout, si on la laisse proliférer en paix; et même si on la pourchasse, elle sait comment revenir au galop par la

bande. La sottise aussi s'infiltré partout, pourrit tout, si on la laisse en paix. Elle aussi fait tache d'huile, de graisse et de crasse. Et quand vous pensez l'avoir maîtrisée ici ou là, elle refleurit ici ou là.

À première vue, la sottise semble moins nocive que la méchanceté, et surtout elle semble moins agressive. Il n'en est rien. Nocive, profondément pernicieuse, elle l'est, en décomposant l'intelligence, en détruisant chez l'homme ce qui fait sa dignité, en le rendant bête.

Agressive, oh combien! Baudelaire a parlé de la bêtise au front de taureau. Oui, la bêtise a le front dur d'un boeu; elle a aussi les cornes d'un boeu. Et son ennemi numéro un, c'est l'intelligence, contre laquelle elle est constamment en guerre.

Vous avez tous vu, à l'école primaire, secondaire et au cégep, dans les réunions publiques, sur la rue, au salon étudiant et dans les autres salons, à la télévision - surtout dans ses messages publicitaires aussi débiles et fourbes que polluants pour le bon sens, l'intelligence - , vous avez tous vu, souvenez-vous, la BÊTISE à l'oeuvre. Et ce n'est pas joli à voir. Si tu es lucide.

Et tu as vu jusqu'à quel point la BÊTISE devenait agressive, militante, exaltée, frénétique et sauvage. Par exemple, quand la BÊTISE pèse de tout son front et des deux cornes de taureau pour installer la pagaille et faire régner la loi de la médiocrité et souvent de la cruauté.

Rappelle-toi, rappelle-toi: ils étaient deux, trois gros taureaux précoces dans le groupe, et si tu le as laissés faire, en peu de temps ils ont occupé toute la place, terrorisant quiconque ne voulait pas penser et agir bêtement. Ils mobilisaient ce que chacun porte en soi de bêtise et de bassesse, et en faisaient un monstre énorme, arrogant, stupide, acharné à démolir toute forme de beauté, de dignité, de respect, d'humanité. la BÊTISE a les moeurs et les appétits d'un ogre.

C'est pourquoi il est tellement urgent d'être intelligent; parce que la bêtise, elle, est très vigilante, très active, omniprésente, prête à tout pour faire régner son ordre et sa loi.

Le temps presse: demain, la BÊTISE t'aura bouffé, si aujourd'hui tu ne développes pas les seules armes efficaces contre elle: ton intelligence et une haine féroce de la bêtise.

Mais si ton idéal, c'est d'être intelligent à 60%, avec la note passable ou de passage, je t'annonce solennellement que tu fais déjà partie des rangs épais de la BÊTISE militante.

Il m'est arrivé de demander à mes élèves si le médecin qui se contente de tuer seulement quatre patients sur dix, est un bon médecin? Il a la note de passage: ça suffit? Aimerais-tu tomber sous le bistouri de ce criminel?

Et supposons un électricien. Il est sûrement passable, puisqu'il a eu la note passable quand il a passé ses derniers examens en électricité. Ce monsieur, avec son diplôme universitaire d'électricien bien en poche (ou avec, bien en poche, son diplôme universitaire d'électricien), installe 10 ampoules électriques dans ta chambre à coucher. Toi, le soir venu, tu as hâte de voir si tes ampoules marchent, pour pouvoir dormir l'âme au beau fixe, en toute clarté.

Tu allumes donc tes nouveaux beaux globes tout neufs. Et que vois-tu? Tu en vois six sur dix qui marchent... Bingo! Mais pourras-tu te coucher l'âme en paix, si elle est éclairée par seulement six ampoules sur dix? Ne te diras-tu pas, avant de t'endormir: «

Mon électricien est sûrement un gars qui connaît son affaire; il est diplômé; ON lui a sûrement donné sa note de passage: 60%. Dormons donc en paix? Pourquoi m'en ferais-je? Lui, mon électricien, ne s'en fait pas pour si peu. Quand ça marche à 60%, il dort l'âme en paix et se dit que la vie a du bon. »

Et aincit de suite, comme me l'écrivait un de nos Béotiens en hautes herbes, diplômé de notre Secondaire V.

Regardons un instant l'autre face de ce huard faussement monnayé. Un professeur donne un beau 85% de moyenne à ses chers élèves en fin d'année. Parmi eux, il se trouve nombre de Béotiens comme ceux que tu as appris à connaître un peu mieux. Eux, ils planent moins haut, mais ils décrochent tout de même un 65% bien mérité.

Ce professeur a donc sa note de passage; il passe même bien au-delà. La direction de son école, de son cégep ou de son université, le proposera comme modèle d'« adaptation aux besoins des s'éduquants. Lui, il ne fait pas exprès pour caler ses élèves, pour les brimer dans leur épanouissement, pour les freiner dans leur cheminement!» Etc.

Et toi, qu'en penses-tu, de ce professeur passable et même modèle?

Toi et moi, essayons d'être intelligents à 100%. Ce ne sera pas de trop, pour tenir tête à la monstrueuse Bêtise sans cesse à l'oeuvre autour de nous et en nous, partout.

ON me dira: « Il faut tout de même être indulgent pour la faiblesse humaine » Ce qui appelle beaucoup de réserve. D'abord, tu as le droit d'être indulgent, seulement après avoir identifié le mal, et l'avoir reconnu comme mauvais; ce qui suppose beaucoup de lucidité, d'intelligence.

Ensuite, ton indulgence devra ressembler non pas à la dégoûtante mollesse, mais à cette attitude du médecin qui, ayant identifié la maladie, met tout en oeuvre, et souvent les grands moyens, à première vue très cruels, pour sauver le malade. Le médecin indulgent pour la maladie devient l'ennemi mortel du malade. Ce qui est tout le contraire de l'indulgence et de la charité.

La charité des mous est molle; plus précisément, elle est pourrie. Il ne faut pas croire à la douceur de ceux qui ne connaissent pas la colère. Seuls les ardents et les forts (je ne pense pas ici aux surhommes ou surfemmes) peuvent être véritablement doux; les autres sont tout simplement mous, bonasses, flasques et onctueux comme des limaces.

Mais comment être sûr d'avoir suffisamment raison pour partir en guerre contre la Bêtise? N'y a-t-il pas danger d'être soi-même bête, et alors de partir en guerre non pas contre la Bêtise, mais tout bonnement contre l'intelligence? Faire l'imbécile en croyant faire l'intelligent, tu as dû voir ça souvent dans ta carrière, même si elle est assez courte, et pas plus tard qu'hier; plus probablement ce matin.

Certes, il n'est pas toujours facile d'y voir clair; à dire vrai, souvent, c'est très difficile. Mais cette difficulté même est une raison de plus pour nous stimuler à ne pas nous contenter de ce fameux idéal mou: être intelligent du 60%, avec la note de passage.

Et puis, l'intelligence, ça se cultive, comme le goût, si on en a. Le goût, si on le cultive, arrive à faire la différence entre le vrai champagne et la limonade que

les Ontariens mettent sur le marché en la baptisant du nom pompeux de Canadian Champagne.

De même, l'intelligence, si on la cultive, arrive, dans une multitude de cas - par exemple, dans le cas des trois étudiants cités plus haut et de « leurs amis d'en face », les quatre conférenciers en orbite, les Hauteceur, Auben, Mélanger, etc. - à savoir si elle doit s'indigner ou admirer.

Et il ne faut pas attendre l'âge qu'on dit d'or, ces fameux troisième ou quatrième âges, pour tourner le dos à la Bêtise et se mettre à la haïr de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute son âme et de toutes ses forces. Et pour la combattre. Ça presse, pour toi comme pour moi. Ne pas croire tous ceux qui te diront, d'une voix insinuante et molle: « Sois idiot aujourd'hui, tu seras plus intelligent demain. Achète la Bêtise aujourd'hui, et tu paieras demain. » Mais avec quoi?

La parole est vaine pour les imbéciles. C'est pourquoi il ne faut pas leur en laisser le monopole. Il faut que l'intelligence parle

mieux et plus haut que la stupidité, que le préjugé, que l'ignorance, que la bêtise.

(Pierre Bourgault)

Chapitre 6

LANGUE ET HUMANISATION

Toute activité humaine peut devenir humanisante, développer la qualité d'un être humain. Le sport, tout comme la musique, l'agriculture, les mathématiques, la cordonnerie ou la philosophie.

Tout métier, fait avec intelligence et passion, permet à l'homme de mettre en acte les ressources de son être: la hache ou la corde de violon font prendre conscience à l'homme de ses limites et de ses capacités.

En même temps, tout métier, toute activité qui engage temps, intelligence, imagination, volonté et énergies, amène normalement l'homme à se sentir solidaire des autres hommes (ce qui est un élément essentiel de l'humanisation), impliqué dans une aventure où chacun apporte sa contribution.

L'artiste a besoin du boulanger pour survivre; le boulanger a besoin de musique pour ne pas mourir congelé. Et le vigneron, s'il produit un bon vin, devient lui-même bon vin, plus humain; en plus de contribuer à ce que les autres (pas nécessairement

l'ivrogne) le deviennent davantage. Et un bon ingénieur contribue à l'humanisation de l'humanité, tout comme le poète, le philosophe ou le musicien. Si leurs productions ne sont pas kétaires.

La culture, l'humanisation, ce n'est donc pas le produit des seules activités dites libérales, celles de cols bleus, blancs ou roses.

On peut certainement dire que toutes les disciplines enseignées dans un cégep peuvent être humanisantes, si elles sont bien enseignées et aussi, surtout, si elles sont bien comprises.

Alors, pourquoi accorder une importance toute particulière à l'apprentissage de la langue maternelle et à l'étude des oeuvres littéraires? Dès que le minimum linguistique a été acquis, c'est-à-dire après le Secondaire II, ne vaut-il pas mieux passer à des choses plus utiles que le peaufinage de la langue maternelle et de la pensée? N'est-il pas préférable de mettre nos jeunes aux mathématiques, aux sciences, à l'apprentissage intensif et exclusif d'une spécialisation, d'un métier? Ne serait-ce pas beaucoup plus pratique-efficace-rentable? Le futur électricien ne perd-il pas un temps précieux à étudier, par exemple, des oeuvres

poétiques comme Le corbeau et le renard, et des romans comme Marie Calumet? En quoi un apprentissage plus poussé de sa langue maternelle rendra-t-il service au futur médecin ou au futur ministre des Finances? Si on n'avait pas fait perdre un temps précieux à notre électricien de tout à l'heure en le bourrant de cours de français, pensez-vous pas qu'il aurait réussi à faire marcher 9 ampoules au lieu de 6?

»

Ça demande réflexion. Chose certaine, voilà ce que pensent beaucoup d'étudiants et d'autres, éducateurs ou pas.

S'ils y pensaient, ils diraient: « La langue, certes, est utile, tout comme les jambes; ce n'est pas une raison pour mettre tout le monde au développement systématique et intensif de ses jambes. Un homme normal, après qu'il a appris à se servir convenablement de ses jambes, ne pense plus à ses jambes: il s'en sert tout bonnement, instinctivement, pour aller où, quand, avec qui, pourquoi, et comment ça lui plaît. Il laisse aux coureurs olympiques le soin de se faire spécialistes de leurs jambes et aux vendeurs de produits de beauté le soin de te faire marcher en te proposant des crèmes miraculeuses (« Seulement trois

paiements faciles de 39,95\$ »). En vue de quoi? Pour que tu aies de « belles jambes pour passer un bel été ». C'est ce qu'ON dit.

Et il est vrai qu'il suffit de maîtriser instinctivement ses jambes pour faire son chemin dans la vie, entre les arbres, les maisons et les poteaux. En est-il de même pour la langue maternelle?

S'il est vrai que toutes les disciplines, toutes les activités, intelligemment faites, peuvent développer l'intelligence, l'humaniser, civiliser l'homme, parmi ces activités, l'étude et la maîtrise de la langue maternelle occupent une place de choix.

Entendons-nous bien: dans l'apprentissage de la langue, comme d'ailleurs dans tout autre apprentissage, tout n'a pas la même valeur humanisante. Ainsi, quand j'apprends qu'un cheval fait des chevaux au pluriel et que le verbe être, fait être au mode infinitif, je me donne une perfection ni plus ni moins culturelle que si j'apprends ce que donne 3×9 , quelle est la capitale du Brésil, en quelle année mourut Mackenzie King, ou à quelle profondeur il faut semer des patates pour récolter des patates: dix pouces, ou dix pieds? Et ainsi de

beaucoup d'autres activités dont il ne faut pas célébrer outre mesure la profondeur et la productivité culturelles.

Mais si j'arrive à comprendre exactement le mécanisme du subjonctif ou de l'attribut, je fais tout autre chose que meubler ma mémoire: je m'élève au stade de la pensée réfléchie. Ces phénomènes linguistiques m'obligent à comprendre mon mécanisme mental, le fonctionnement de mon intelligence. Je réfléchis sur ma pensée, je l'analyse; je ne me contente plus d'utiliser en automate mon cerveau. Je le maîtrise comme un bon mécanicien maîtrise un moteur.

Moi, je ne suis pas mécanicien, je ne maîtrise pas le moteur de ma voiture. Quand le moteur cale, je ne suis pas assez calé pour le faire décaler ou décoller; je mets les cales et en bougonnant j'appelle au garage ou je compose le 911.

Mais comprendre un peu mieux comment fonctionne mon cerveau, c'est tout de même plus urgent et important que comprendre comment fonctionnent mon téléviseur et le moteur de ma lessiveuse. OUI ou NON?

Il serait peut-être souhaitable que tout homme civilisé arrive à se donner toutes les connaissances lui permettant d'être à la fois électricien, plombier, chirurgien, chasseur de lièvres au fusil, en raquettes par les beaux soirs d'hiver, chirurgien, pompiste, organiste, biologiste, chiropracteur, ministre des Finances ou de la Sûreté intérieure, mécanicien de bulldozer, physicien, virtuose de l'informatique, géologue, historien, physiothérapeute, oto-rhino-laryngologiste (pourquoi pas?], et je t'en passe. De omni re scibili et de quibusdam aliis: connaissant toute chose connaissable et quelques autres en plus, disait Pic de la Mirandole, qui se présentait compétent en tout cela comme les anciens sophistes déboulonnés et déboutonnés par Socrate. Cet archispécialiste, omnipraticien-omniscient-omnicompétent, serait alors membre de tous les syndicats de mangeurs de caviar, membre à vie des hôtels cinq étoiles. Il fréquenterait tous les clubs Med et toutes les officines de la maffia pour y rencontrer au soleil les plus hautes compétences dans toutes les disciplines, criminelles ou utiles. C'est dire qu'il mènerait une belle vie de pacha comblé, répondrait en vitesse à ses besoins de tous genres, et rendrait une infinité de services à sa famille,

à ses amis, à son peuple, à l'humanité. Quelle vie féconde et exaltante!

En attendant ce beau jour, l'homme est forcément limité dans ses capacités de connaissances. Comme dit un personnage lucide de Broue; « Mon problème, c'est que j'ai trop de talent pour mes capacités. » Il doit donc laisser à d'autres une foule d'apprentissages, et accepter humblement d'avoir besoin du plombier, du dentiste, du garagiste et du chef d'orchestre (mais pas nécessairement des astrologues, des nécrologues, des psychologues, des propagandistes extasiés de voitures de sport, des spécialistes de la circoncision et de l'excision, et de la gomme à mâcher Dentyne « là, avec les dentifrices! »), des naturopathes et des névropathes délayés à la sauce Moon-Luc Jouret-David Coresh-Jim Jones-Jojo et Sheila Copps.]

Mais doit-il accepter si facilement de laisser à d'autres le soin de sa langue maternelle et de sa pensée? Sa langue et sa pensée sont-elles des spécialités au même titre que la physique nucléaire et l'électronique? Un homme peut être parfaitement civilisé et ignorer à peu près tout, ou tout bonnement tout, du fonctionnement de la fusée Apollo, de son

téléviseur et même de son rasoir électrique et des produits qui entrent dans sa brosse à dents; mais sera-t-il civilisé s'il parle sa langue maternelle comme un Malappris et s'il pense comme un rasoir électrique, voire même comme sa brosse à dents?

C'est peut-être une déficience de ne pouvoir apprêter un saumon comme le ferait un maître-queueux, un grand chef cuisinier décoré de la Légion d'honneur; c'est sûrement une lacune infamante de ne pouvoir apprêter sa pensée et, en conséquence, de l'exprimer comme un Ostrogoth mal léché.

L'usage de la parole est peut-être apparu chez l'homme alors qu'il était déjà un spécialiste du silex taillé; nous n'en savons moins que rien. Chose certaine, depuis qu'il parle, cette activité laisse loin dans l'ombre toutes ses autres spécialités, car elle prouve, mieux que toute autre, l'activité de sa pensée.

Qu'il utilise une pelle, un cure-dents, un bistouri, un bulldozer ou un pinceau en duvet de colibri, l'homme, par l'intermédiaire de l'outil, entre en contact avec le monde extérieur; il l'explore, pour le connaître et le transformer à son image.

Mais l'outil lui permet en même temps de se découvrir lui-même, de se construire lui-même. Il se sculpte lui-même en sculptant une statue. Et quand il a fini d'écrire son poème, il est vrai qu'il a transformé le matériau linguistique pour créer une oeuvre extérieure à lui; il est encore plus vrai qu'il s'est modelé lui-même.

À la fin de sa vie, l'homme est devenu le fruit de toutes ses activités. S'il a bousillé toutes ses oeuvres, il se retrouve avec un être, une personnalité infirme, bousillée. « Quelle différence, me direz-vous, cela peut-il faire chez un mort? Cela dépend. Examinons trois hypothèses.

1. Si le mort s'en va au Néant béant, il n'importe en rien qu'il se soit donné de son vivant une forme éloquente ou informe: Néant + Néant = Néant. C'est exaltant!?

2. S'il a travaillé avec l'objectif de transformer l'humanité, en se disant que toute amélioration de soi-même enrichit le Grand Tout qui seul compte, il lui sera quelque peu difficile d'évaluer son degré de réussite, mais au moins pourra-t-il se dire qu'il a essayé de laisser le Grand Tout un peu plus Tout qu'il ne l'avait reçu. Le Grand Tout lui en sera-t-il plus

reconnaissant ou tout à fait reconnaissant? Le Grand Tout n'est pas beaucoup plus excitant que le Néant, mais enfin c'est déjà quelque chose; certains appellent ça Les lendemains qui chantent.

3. S'il s'en va vers l'éternité non pas du Grand Néant in-signifiant, ni du Grand Tout fourre-tout, mais vers l'éternité d'une vie où lui-même restera bien vivant en tant que personne et non en tant que molécule interchangeable, incognito et gonflable au profit du Tout, c'est avec le secret espoir que la perfection qu'il a cherché à se donner par ses efforts de toutes sortes, jouera un certain rôle dans son bonheur éternel. Un saint paresseux - s'il en existe, et j'en doute fort -, ne doit pas jouir autant de l'Éternel et du royaume des cieux qu'un saint intelligent et diligent; ça existe.

Je l'affirme sous toute réserve, en comparant la béatitude céleste à la béatitude terrestre, la seule dont je puisse parler un peu sensément; en pensant aussi aux préceptes de toutes les religions sensées qui stimulent leurs fidèles à travailler ferme pour se mériter la céleste accolade. « Bienheureux, les paresseux, et encore plus heureux les cancre, car le royaume des cieux est à eux! » Je n'ai lu ça nulle part

dans les livres inspirés. Il est vrai que je suis très loin de les avoir tous lui. Et si la paresse intégrale exclut du royaume, une demi-paresse, même si elle permet l'entrée au royaume, ne devrait pas rapporter les mêmes dividendes éternels que l'activité d'un Mozart, d'un Einstein, d'un Shakespeare ou d'une Marie de l'Incarnation. Je le crois, sans en faire un dogme.

Cette réflexion n'est pas une digression farfelue: il n'est pas insensé de prétendre que toute activité humaine vise d'abord à transformer l'homme agissant, plus que la matière extérieure sur laquelle porte son effort. Et plus l'activité portera sur l'homme lui-même, plus le résultat a des chances d'être humanisant.

Avec son bistouri, le chirurgien transforme le malade et se transforme lui-même; mais si le médecin, au lieu de se pencher sur le malade avec ses instruments, se penche sur lui-même avec le stéthoscope de son intelligence et essaie de mettre plus d'ordre dans le fonctionnement de son esprit, on peut en conclure, il me semble, que son diagnostic, accompagné des remèdes appropriés, aura plus d'efficacité pour son propre fonctionnement en tant

qu'animal raisonnable que celui, indirect, obtenu par l'exercice de son art sur ses patients.

C'est tout l'enseignement de Socrate au jeune, beau et fringant Alcibiade playboy dans l'vent: avant de penser à t'occuper des affaires publiques, apprends donc à voir clair dans tes propres affaires! (On l'a vu: Bourassa le grand, lui, invitait ses jeunes à s'occuper de la grammaire pour mettre de l'ordre dans leur esprit, avant de vouloir en mettre dans la société.)

Et tes propres affaires, ce n'est pas tes biens matériels, tout extérieurs à toi; ce n'est pas ton corps, image très équivoque et fort imparfaite de toi-même; tes propres affaires, c'est avant et après tout, celles de ton esprit, de ton âme. Et t'occuper de ton intelligence, c'est t'efforcer de la rendre plus intelligente; t'occuper de ton âme, c'est essayer de la rendre plus vertueuse, plus conforme à un idéal de beauté.

Donc, encore une fois, quiconque soigne son corps, soigne ce qui est à lui, et non lui-même. Celui qui prend soin de sa fortune ne prend soin ni de lui-même, ni de ce qui est à lui, mais de choses encore plus étrangères à celles qui sont à lui. Donc le

banquier ne fait pas encore ses propres affaires.
(Platon, Premier Alcibiade)

Bon nombre d'hommes qu'on appelle pompeusement « des hommes d'affaires, qui brassent de grosses affaires », seraient fort surpris et indignés d'apprendre que plus ils s'occupent des affaires, moins ils s'occupent de leurs propres affaires.

C'est pourtant une évidence pour celui qui a un sens humain plus subtil que celui du sens des affaires. « J'ai perdu le sens de l'humour depuis que j'ai le sens des affaires », fait dire Claude Dubois à son millionnaire. Claude Dubois n'a peut-être pas lu Platon, mais il a, comme Platon, le sens de l'humour qui permet de démystifier les apparences et de voir l'homme infirme sous le millionnaire plein à craquer d'affaires qui lui sont étrangères.

Le même Platon dira que faire une faute contre la langue, c'est blesser son âme. Voilà un genre d'accident pour lequel il n'y a pas de compagnies d'assurances. Et en créer une, dont les indemnités seraient payées par l'État, précipiterait le Québec dans la banqueroute à une vitesse bien prévisible mais difficilement quantifiable.

Pourtant, pour peu qu'on réfléchisse, on voit facilement que mépriser sa langue, c'est-à-dire la négliger, c'est négliger et mépriser son esprit. Qu'on appelle esprit ou âme, cette partie de nous-mêmes ainsi méprisée, peu importe; l'essentiel, c'est de voir que ce mépris nous affecte et nous détruit dans notre être le plus intime.

Mal parler dégrade plus que se promener sans raison en société, avec des vêtements sales, en guenilles, une odeur de marcassin et des cheveux crottés; puis roter (peace) et péter (and love) avec aisance en tout temps et en tous lieux. Quand tu parles mal, tu te méprises toi-même, tu méprises les autres, et tu mérites le mépris. Tu fais de même si tu écris mal, si par ailleurs tu as eu toutes les chances d'apprendre à bien écrire ta langue maternelle. Et si tu ne les as pas prises, ces chances, c'est parce que ton intelligence, tu t'en moques comme de ton avant-dernière paire de bottines.

Bien parler et bien écrire, rappelons-le, ça rien à voir avec le langage pédant, artificiel, guindé, poli comme une peau de fesse protocolaire. Mal parler, c'est avant tout

- * parler pour ne rien dire ou pour dire des choses insensées;
- * parler sans faire l'effort d'être suffisamment clair pour être bien compris;
- * ou parler sans tenir compte de son interlocuteur.

*

Le reste, ce sont fautes mineures, qu'il est souhaitable cependant d'éviter, car souvent une faute, apparemment insignifiante, peut entraîner un désastre. Un mauvais usage de la ponctuation, par exemple, peut rendre un texte abracadabrant ou absurde. Ainsi, quand on a présenté un projet de sigle pour le Cégep de Sept-Îles, un malencontreux texte nous disait à deux reprises que le sigle proposé symbolisait les floçons de neige. Ce qui ne contribua pas peu, je crois, à mobiliser l'opinion publique contre le dit sigle et ses floçons.

Pendant des millénaires, certes, on n'a pas utilisé dans les textes des signes de ponctuation; ceux que nous utilisons aujourd'hui datent du XV^e siècle. Il fut un temps, où, pour sauver de l'espace et de l'argent (car les matériaux sur lequel on écrivait coûtaient

presque aussi cher que le caviar servi aux Galas du G7-8), les manuscrits présentaient un texte sans aucun espace entre les mots. En ces temps héroïques, il fallait donc savoir lire pour comprendre. C'était un avantage.

Aujourd'hui, même avec les espaces entre les mots, et les nombreux garde-fous de la ponctuation, beaucoup de gens diplômés n'arrivent pas à déchiffrer un texte, ioulent, bafouillent, s'égarant et « se ramassent » dans un précipice ou coulent dans une faille sans fond.

Ne me croyez pas sur parole: relisez ce que mes trois élèves, en bonne santé et pourtant bien diplômés par nos polyvalentes et notre ministère de l'Éducation, avaient compris d'un texte facile de Saint-Exupéry. Est-ce à dire que dans ce texte il n'y avait pas d'espace entre les mots et que la ponctuation était déficiente comme au temps du grand Toutankhamon? Non. Tous les espaces entre les mots et tous les signes de ponctuation souhaitables étaient là, sous leurs yeux, blancs sur noir ou noirs sur blanc. Et alors, alors, lecture faite, peut-être admettez-vous que beaucoup de nos lointains ancêtres étaient plus avancés que bien des farauds qui roulent aujourd'hui

à toute vitesse. Pour aller où? « Pas si bêtes, nos ancêtres! », direz-vous.

Voltaire, avec son esprit subtil plus ou moins mal tourné, nous a donné un exemple de ce que peut devenir un texte sans ponctuation. Il s'agit d'un manuscrit ancien de l'Évangile racontant la résurrection du Christ. Le texte est écrit en latin. Au matin de Pâques, les Saintes Femmes se rendent au tombeau pour donner au corps du Christ un supplément de sépulture. Elles trouvent le tombeau vide et un ange qui leur demande: « Femmes, que cherchez-vous? - Ils ont enlevé le Seigneur et nous ne savons pas où ils l'ont mis. » Et l'ange bien informé leur dit: « Surrexit non est hic. » Si on ménage un espace intelligent entre les mots, cela donne: « Surrexit, non est hic: il est ressuscité, il n'est pas ici. » C'est la traduction qu'on a toujours donnée à ce texte.

Voltaire, lui, utilise malicieusement les signes de ponctuation pour faire dire au texte quelque chose d'aussi inattendu que subversif. Il fait semblant de croire que le texte latin devrait s'écrire ainsi: « Surrexit? Non. Est hic: Il est ressuscité? Non. Il est ici. »

Si un éminent orateur se rend au micro avec la flaille ouverte et sans paravent protecteur, il aura beau faire un discours sublime, son auditoire ne le prendra pas au sérieux tant qu'il n'aura pas fermé sa flaille, Et même après qu'il aura fermé sa fameuse flaille, il n'est pas du tout sûr qu'il parvienne à reprendre la situation en main. Le mal est fait.

L'homme est ainsi fait, et ce n'est ni vous ni moi qui le referons. Ce n'est d'ailleurs pas souhaitable, car si on peut déplorer que parfois le sens du ridicule fasse perdre à l'homme le sens de la mesure, au point qu'une seule maudite flaille ouverte l'empêche de suivre un discours sublime, il serait plus déplorable encore de le guérir du sens du ridicule: il deviendrait alors sérieux et imperméable comme un hippopotame de glaise ou un président de trust. Au lieu donc de blâmer chez l'homme cette manie de se moquer un peu trop facilement de tout, mieux vaut s'exercer soi-même à parler et à écrire de manière à ne pas enrichir le vrai ridicule.

Quand j'étudie la physique, ma pensée se porte sur un sujet extérieur à elle; je réfléchis, mais ce n'est pas

sur moi; j'utilise ma pensée comme un projecteur pour éclairer mon objet d'étude. La réflexion se passe toute en moi, et portera fruit à proportion de mon intelligence, puisque c'est une opération intellectuelle. Si j'arrive à voir clair dans un problème de physique, j'aurai à la fois mis de l'ordre dans le monde extérieur et en moi-même. Deux résultats évidemment précieux. J'aurai alors humanisé la nature en lui donnant la marque de l'esprit humain; et je me serai humanisé moi-même en me donnant une perfection nouvelle: une mise en acte de mon aptitude à connaître et à comprendre.

Mais quand j'étudie ma langue, je réfléchis sur une création de l'esprit humain. Cette création, je peux donc l'appeler plus humaine que la navette spatiale, la grenouille ou l'arbre étudiés par la science. Ce langage humain, codifié dans les dictionnaires et les grammaires, est, certes, extérieur à moi et, d'une certaine façon, je peux l'étudier comme s'il elle était le produit d'un Martien ou d'un dauphin.

Mais quand je réfléchis sur ce langage, quand j'essaie de me l'expliquer, de savoir pourquoi, par exemple, la langue a besoin de modes et de temps, d'attributs et d'épithètes, alors je dois forcément

remonter à la source même du langage, qui est la pensée de l'homme. J'explore en quelque sorte mon propre esprit, sa nature, son fonctionnement. Mon laboratoire d'expérimentation devient mon propre esprit.

Quand je me parle à moi-même de moi-même, je fais une enquête plus directement humaine et humanisante que si je me parle à moi-même de l'électricité ou du système nerveux de la grenouille.

De même, si je lis un texte où un homme me parle de l'homme, donc de moi, ce texte est plus directement humanisant, *hominisant*, que s'il s'agissait d'un texte m'expliquant le fonctionnement d'un moteur.

Et si, dans l'homme, l'écrivain me parle de ce qu'il y a de plus humain: ses émotions, son cœur, ses passions, son âme, ce texte a plus de chance d'épanouir mon humanité que s'il me parlait de ma circulation sanguine ou de mon système nerveux. C'est ce qui donne à la littérature, apparemment inutile, non rentable, non pratique, une dignité et une efficacité toutes particulières.

Apprendre sa langue maternelle, c'est non seulement perfectionner de plus en plus l'outil de communication le plus efficace pour exprimer sa pensée, son être, son âme; c'est, en même temps, perfectionner cette pensée qui est à la source de la parole.

Je le redis: toute activité humaine, faite avec suffisamment de conscience, perfectionne cette pensée; mais l'activité de l'esprit qui porte sur la pensée elle-même est doublement humanisante. C'est ce que tu fais depuis le début de ce livre, si toutefois tu le fais avec suffisamment de conscience. L'inconscience ne perfectionne rien, sauf l'inconscience.

Chapitre 7

LANGUE MATERNELLE,
OUTIL D'APPRENTISSAGE
DES AUTRES DISCIPLINES

Nous aurions sûrement appris à marcher, même sans le support d'une langue maternelle; et apprendre avec exactitude ses tables de multiplication n'implique pas nécessairement que l'on parle bien, ni même que l'on parle.

Il en est de même pour une foule d'apprentissages, de celui du ski, en passant par celui de l'orgue, pour en arriver à celui de la méditation transcossmique de ceux qui ont perdu les pédales et surtout les guidons. Alors, en quoi la maîtrise de sa langue maternelle serait-elle indispensable pour acquérir des connaissances en chimie, en physique ou en philosophie?

Tout simplement parce que l'homme, par souci de clarté et d'efficacité, a choisi de transmettre ses connaissances surtout par le véhicule de la langue parlée ou écrite. À l'occasion, il utilise l'image, le geste, les symboles scientifiques ou routiers; mais le plus

souvent, il transmet ses connaissances par le médium de la langue. Oralement ou par écrit, l'homme communique ses connaissances acquises; l'apprenti écoute ou lit ce que l'humanité a accumulé d'expérience sur tel sujet au cours des siècles; ce qui évite à chacun de nous d'avoir à tout recommencer à zéro.

Pour comprendre ces écrits, il faut savoir lire. Et, au niveau collégial, savoir lire autrement qu'en épelant les mots avec ses doigts. Lire rapidement et, surtout, comprendre. Comprendre des textes nombreux et fort différents d'une discipline à l'autre. Textes qui, pour être compris, supposent non seulement la connaissance d'un vocabulaire souvent très spécialisé, mais une aptitude particulière à l'abstraction, à la logique, à la synthèse.

Sinon, l'étudiant vogue en plein charabia, dans les brumes et la bouillie de la confusion mentale, avec la douce conviction qu'il se cultive et développe son esprit. Mais pour compléter sa culture, il aura quand même besoin de quelques cours dits complémentaires, un par session, quatre au total. Si après tout ça, il n'est

pas intelligent, instruit et cultivé, quoi diable allons-nous faire?

De son côté, le professeur, même pour enseigner les mathématiques, parle, et parle beaucoup. Pour parler clairement, sensément, il doit bien posséder sa langue; sinon, il engendre la confusion, l'à-peu-près. Il trahira à la fois la langue et les mathématiques. Il déformera les esprits, systématiquement, mathématiquement, tout en prétendant les instruire.

Et si son professeur parle sensément, clairement, l'étudiant, pour comprendre ce qu'on lui dit, devra posséder un autre niveau de langue que celui du salon étudiant, de la taverne, des chars sports, de l'épicerie, des bandes dessinées et de la rue; sinon, il bousillera les mathématiques et le langage mathématique, parce qu'il se sera d'abord égaré dans les labyrinthes du langage.

Ce n'est donc pas un hasard si 80% des étudiants du Cégep de Sept-Îles et d'ailleurs qui, à une même session, échouent à la moitié de leurs cours, ont un échec en langue maternelle. Cette carence de base les handicape dans toutes les autres disciplines, où ils ont beaucoup de mal à comprendre ce qu'on leur enseigne

et ce qu'on leur fait lire. En conséquence, ils exprimeront plutôt gauchement ce qu'ils ont compris tout de travers: « Ce sourire est mal parce que ce sourire est ce que l'homme fait pour s'éloigner de l'amour en se sens que ce rire est mal placé », disait-il. Vous vous en souvenez?

Il y aurait d'autres explications possibles à cette concordance entre faiblesse en langue maternelle et multiplication des échecs dans les autres disciplines. On pourrait dire, par exemple, qu'un grand nombre d'étudiants deviennent de plus en plus malhabiles en français et dans les autres disciplines, à cause de leur environnement culturel qui les plonge dans le visuel, le sensoriel, le concret. Ils vivent sans cesse stimulés par le monde des sensations fortes, pour ne pas dire violentes, qui désarticulent la pensée logique, abstraite, et les amènent à se laisser vivre au rythme des sensations physiques et des instantanés audiovisuels.

Ils sont les enfants de l'électronique, bien plus que la raison cartésienne. Ils sont faibles, uniquement parce qu'on les juge selon les critères d'une civilisation révolue. Si les cégeps se mettaient à l'heure avancée

d'aujourd'hui, nos chers étudiants n'accuseraient plus de retard. Ces jeunes sont des mutants qu'on évalue encore selon des normes immuables.

L'explication n'est pas farfelue: elle contient sûrement une bonne part de vérité: elle souligne que l'école d'aujourd'hui, comme celle de tous les temps passés et à venir, est plus ou moins en retard sur la vie en marche. On doit donc constamment la critiquer, l'ajuster, mettre en doute ses dogmes et ses moules.

Par contre, il n'est pas prouvé que l'humanité marche allègrement, fatalement, vers l'incohérence dans l'vent, et que l'homme de demain sera le produit désintégré d'un monde éclaté et déboussolé où la logique, c'est-à-dire l'intelligence, sera à l'index. Ils diront, avec notre étudiant de tout à l'heure: « Cela ne veut pas dire de ne pas rire mais chaque chose à sa place comme le rire à un temp pour exister. Ce rire est placé lorsque tu verras le lien si tu sais qui il est. »

Une autre explication serait que chez les étudiants qui ont moins d'aptitudes pour les études plutôt abstraites du niveau collégial ou chez ceux qui ont une préparation insuffisante, il n'est pas étonnant de

trouver une déficience à la fois en langue maternelle et dans les autres disciplines.

Ils sont faibles dans les autres disciplines, non pas parce qu'ils sont faibles en langue maternelle, mais tout simplement parce qu'ils sont faibles en tout. En sorte que, pour diagnostiquer leurs faiblesses, on pourrait analyser n'importe quelle de leurs activités intellectuelles; et que, pour corriger leurs déficiences intellectuelles par trop criantes, on pourrait tout aussi bien les mettre à l'étude intensive de la logique, de l'électronique, de la pêche au hareng qu'à celle de leur langue maternelle.

Certes, il existe des différences de calibre intellectuel. Si c'est vrai, rien d'étonnant de trouver des étudiants faibles en philosophie, non pas parce qu'ils sont faibles en français, mais tout simplement parce qu'ils ont une faiblesse intellectuelle qui se manifeste et en philosophie, et en français, et partout ailleurs.

Mais là n'est pas la question. La seule question pertinente, ici, c'est de savoir, étant donné cette faiblesse qui se révèle dans la maîtrise de la langue maternelle et des autres activités intellectuelles, sur quoi mettre l'insistance pour corriger dans une

certaine mesure cette faiblesse. On ne peut pas réparer tous les dégâts de la nature capricieuse ou des conditions sociales qui les accentuent, mais on peut sans doute y apporter quelque correctif.

Servons-nous ici de deux comparaisons pour faire voir, au moins de façon indirecte, que si on améliore la langue maternelle, on améliore du même coup l'apprentissage des autres disciplines.

1. Au hockey, un instructeur, pour obtenir d'excellents résultats, peut décider, ou bien de mettre l'accent sur la condition physique de ses joueurs, ou bien de développer des habilités particulières comme le lancer, le patinage, la mise en échec, la passe, etc. Mais sans une excellente condition physique, comment exceller dans chacune des composantes du jeu de hockey? Pourtant, il a fallu l'exemple donné par les Européens pour que les instructeurs d'ici comprennent l'importance de la condition physique. Ils en étaient, certes, vaguement convaincus; mais une conviction vague donne des résultats vagues.

De même pour la langue. Tout le monde l'admet sans difficulté: on doit savoir le français pour étudier l'histoire écrite en français. Mais on voit beaucoup

moins clairement que, pour faire des progrès marqués en histoire, il faut d'abord faire des progrès marqués en langue maternelle. Ce qu'on admet en théorie, on l'oublie trop facilement dans la pratique. On fait porter tous les efforts sur la spécialisation, sur la pratique du lancer ou du coup de patin, et on néglige le développement global de l'être physique qui exécute ces actions. Pour obtenir des résultats marquants, il faut tenir compte à la fois de la source d'énergie et de la maîtrise des outils spécialisés branchés sur la source motrice.

On pourra dire que la source motrice, ici, c'est la pensée, et non la langue; que cette pensée se développe, non pas de façon abstraite, par une réflexion et une pratique faites gratuitement sur la langue, mais précisément par une application concrète de la langue à l'étude de l'histoire, de la physique ou de la philosophie.

Il est vrai que la pensée peut se développer à l'occasion de tout; il est vrai qu'il faut penser tout autant pour résoudre un problème de chimie ou de menuiserie que pour écrire un paragraphe sensé; il est vrai qu'il y a mille façons de penser et d'exprimer cette pensée, sans avoir recours à la langue.

Mais, encore une fois, la langue est, parmi les moyens d'expression de la pensée, celui qui est à la fois le plus souple et le plus polyvalent. (C'est pourtant ce que l'on a oublié le plus dans nos polyvalentes...) Et si on en a une bonne connaissance, les autres apprentissages s'en trouvent d'autant facilités. Personne n'irait dire qu'un joueur de hockey en bonne condition physique lance automatiquement le disque comme un as; mais tout le monde comprend que, pour lancer efficacement, en toute circonstance, il faut avoir développé autre chose que ses bras.

2. L'autre exemple est celui de la main et de l'outil. La main n'est pas le cerveau, pas plus que la langue n'est la pensée. Mais la main est très souvent l'exécutrice privilégiée de l'activité cérébrale. Parfois, elle exécute elle-même ce que l'intelligence lui inspire; parfois, elle se sert d'outils.

Dans ce dernier cas, l'intelligence utilise des moyens d'exécution: la main, outil principal, et un outil secondaire: fusil, hache, ciseau, tournevis, pinceau, stylo, hache... L'outil secondaire joue son rôle spécifique, très important; et il doit avoir ses qualités propres, sous peine que soit annulé ou réduit le

résultat escompté; mais la qualité du produit est en dépendance encore plus étroite des habilités manuelle et intellectuelle.

L'homme cherche à connaître le monde et à se connaître lui-même; c'est pourquoi il a créé les différentes sciences; et grâce aux différentes techniques inventées par les sciences, ces connaissances théoriques donnent tous ces beaux fruits qui caractérisent la civilisation humaine: cathédrale, fusée spatiale, symphonie, etc. L'intelligence, le savoir théorique, la technique, trois réalités distinctes mais étroitement reliées, indissociables, quand on veut produire une oeuvre humaine: empire, poème, vêtement ou meuble.

On peut donc considérer la langue comme un outil, mais un outil comparable à la main, plutôt qu'à un tournevis. Autrement dit, c'est un outil permettant d'utiliser un très grand nombre d'autres outils. Si je suis un grand philosophe qui ne sait ni parler ni écrire, ma philosophie devient incommunicable; de même pour le sociologue, le politicien, l'historien et combien d'autres.

Par contre, si je suis menuisier, mathématicien, électrotechnicien, je pourrai produire à l'infini des choses utiles, sans avoir nécessairement recours à la langue. Mais, normalement, je ne travaillerai pas seul; et alors, quand j'aurai à donner ou à recevoir des instructions, il sera bien utile que je sache m'exprimer autrement que par des symboles mathématiques ou par le tournevis.

De plus, un homme, c'est tout autre chose qu'un métier, si passionnant et utile par ailleurs que soit un métier. Un homme, c'est un être ouvert à tous les aspects de la vie, impliqué dans le réseau des innombrables relations humaines, ayant le droit et souvent le devoir de s'exprimer sur tous les problèmes que soulève la vie en société.

Pour jouer ce rôle polyvalent, il a besoin de tout autre chose que du tournevis de son métier: il devra avoir la main souple, c'est-à-dire avoir une langue souple, capable de dire efficacement ce que son intelligence pense de la pluie et du beau temps, mais aussi de la pollution, du gouvernement, de l'amour, de la vedette en vogue sur la vague du jour, et de tout le reste.

La fourmi, elle, est un spécialiste surspécialisé et, en conséquence, extrêmement borné et déficient. Comme beaucoup de spécialistes qui, disciplinés et étroitement bornés, s'affairent à la queue leu leu comme des fourmis diligentes, dans leur ornière bien spécialisée ou sur un monorail à sens unique. Leur champ de concentration devient un camp de concentration à sécurité maximale. Stérilisation qui peut être celle de tous ceux qui se veulent trop concentrés, bornés comme une fourmi concentrée. Les étudiants comme tous les autres.

En conclusion, on peut donc affirmer ceci:

**UN CÉGEP OÙ LA LANGUE
MATERNELLE EST FAIBLE, SERA UN
CÉGEP OÙ TOUT LE RESTE EST
PAUVRE.**

**ET UN CÉGEP, POUR TENDRE À
L'EXCELLENCE EN TOUT, DOIT
D'ABORD TENDRE À L'EXCELLENCE
EN LANGUE MATERNELLE.**

Si on n'a pas compris cela, ou si on ne lui accorde qu'une attention distraite, on bâtit sereinement dans l'illusion, alors que les fondations sont de bois pourri, installées sur le sable mouvant.

Vous souvenez-vous?

« Il parle du ballet, Parlant de cette danse qui amène les personnes a connaitre du péché s'en qu'il s'en apercoive, personne ne pourra leur dire parce que il sont tous de la même manière. Ce ballet est une sorte de mauvaise partie de la vie, un moment ou l'erreur sera là et ne pourra pas pardonné. »

Qu'est-ce que ça prouve?

- Ça prouve ÇA.

Chapitre 8

DE L'HORRIBLE DANGER DE LA
LECTURE

(Ce texte ne faisait pas partie de la première édition. J'ai cru de mon devoir de l'insérer ici. Car il dit certaines choses qui, bien loin de contredire ce que moi-même j'essaie de faire comprendre depuis le début, me semblent y ajouter un savoureux grain d'épice importé de l'Orient.

Ce chapitre permettra aux lecteurs de se reposer de ma prose. Et puis, nous avons du temps. Nous ne sommes pas à la télévision où il faut faire vite! vite! ça presse! parce que « C'est malheureusement tout le temps dont nous disposons. - Mais pourquoi diable manquons-nous de temps? - Parce qu'il ne faut pas empiéter sur le temps réservé à la publicité: le temps, c'est de l'argent! »)

Nous Joussouf-Chéribi, par la grâce de Dieu mouphti du Saint-Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces présentes verront, sottise et bénédiction.

Comme ainsi soit que Saïd Effendi, ci-devant ambassadeur de la Sublime-Porte vers un petit État nommé Frankrom, situé entre l'Espagne et l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux usage de l'imprimerie, ayant consulté sur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis et iman de la ville impériale de Stamboul, et surtout les fakirs connus pour leur zèle contre l'esprit, il a semblé bon à Mahomet et à nous de condamner, proscrire, anathématiser ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les causes ci-dessous énoncées.

1. Cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance, qui est la gardienne et la sauvegarde des États bien policés.
2. Il est à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve

quelques-uns sur l'agriculture et sur les moyens de perfectionner les arts mécaniques, lesquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à Dieu ne plaise, réveiller le génie de nos cultivateurs et de nos manufacturiers, exciter leur industrie, augmenter leur richesses et leur inspirer un jour quelque élévation d'âme, quelque amour du bien public, sentiments absolument opposés à la saine doctrine.

3. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'histoire dégagés du merveilleux qui entretient la nation dans une heureuse stupidité. On aurait dans ces livres l'imprudence de rendre justice aux bonnes et aux mauvaises actions, et de recommander l'équité et l'amour de la patrie, ce qui est visiblement contraire aux droits de notre place.

4. Il se pourrait, dans la suite des temps, que de misérables philosophes, sous le prétexte spécieux, mais punissable, d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, viendraient nous enseigner des vertus dangereuses dont le peuple ne doit jamais avoir la connaissance.

5. Ils pourraient, en augmentant le respect qu'ils ont pour Dieu, et en imprimant scandaleusement qu'il remplit tout de sa présence, diminuer le nombre des pèlerins à la Mecque, au grand détriment du salut des âmes.

6. À ces causes et autres, pour l'édification des fidèles et pour le bien de leurs âmes, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, sous peine de damnation éternelle. Et, de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'instruire, nous défendons aux pères et aux mères d'enseigner à lire à leurs enfants. Et, pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expressément de penser, sous les mêmes peines; enjoignons à tous les vrais croyants de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble, desquelles on pourrait inférer un sens clair et net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir des termes qui ne signifient rien, selon l'ancien usage de la Sublime-Porte.

(Voltaire ne pouvait prévoir que les sages directives de ce dernier paragraphe seraient appliquées presque à la lettre, dans « La belle province » et que nous en récolterions les heureux fruits dans nos cégeps de réputation internationale. Pendant toute une génération, dans nos belles et incontournables polyvalentes, nos étudiants pouvaient passer à travers leurs études secondaires sans voir l'odieuse obligation de lire un seul livre. Lire les aurait brimés dans l'épanouissement de leur spontanéité et de leur personnalité. Fallait l'faire! Et on l'a fait. Et revenons à Joussof.)

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée ville impériale, commettons spécialement le premier médecin de Sa hauteesse, né dans un marais de l'Occident septentrional; lequel médecin, ayant déjà tué quatre personnes augustes de la famille ottomane, est intéressé plus que personne à prévenir toute introduction de connaissances dans le pays; lui donnons pouvoir, par ces présentes, de faire saisir

toute idée qui se présenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, et nous amener ladite idée pieds et poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 de l'hégire.

(Voltaire, Mélanges, Éditions Gallimard)

« Il se pourrait, dans la suite des temps », qu'une sage mère de l'un de nos étudiants vienne se plaindre auprès des autorités compétentes de mon cégep ou du vôtre. Ne fait-on pas subir, dira-t-elle, un grave préjudice à l'esprit de nos jeunes innocents, encore vierges de tout soupçon, en leur faisant lire de pareils textes où l'on encourage la Bêtise et de l'Ignorance? Elle croira, cette sage femme, qu'on n'a pas besoin de redire ces choses à l'ère de la navette Challenger.

Ma supposition n'a rien de farfelu. Imaginez qu'un bon père de famille, très honoré et respecté dans son milieu, est venu protester auprès du Directeur général de mon cégep. Pourquoi donc? Parce que Beupré fait lire à ses étudiants des textes grossiers et même obscènes: « Lais'-toé pas empissetter, tabarnak! Tiens-toé d'boutte! Un gars d'la construction, ça s'tient d'boutte! » Si au moins c'était écrit en bon français, disait ce bon père de famille soucieux de protéger la vertu et la candeur d'esprit de son fils, unique en plus...

Chapitre 9

LANGUE FAITE DE RIGUEUR ET DE SOUPLESSE

Il y a des millions de manières de parler et d'écrire pour ne pas dire ce qu'on pense [ou plutôt pour essayer de dire ce qui n'a pas d'abord été pensé]. Au chapitre 5, nous avons vu trois étudiants nous démontrer avec brio qu'il est bien facile d'écrire pour n'être pas compris: il suffit de laisser la main écrire toute seule, sans l'intervention de l'intelligence.

Ceux qui ont fait de ce vice une habitude et, dans certains cas, une vertu, s'embrouillent l'intelligence à un point tel qu'il devient très difficile même de leur faire voir qu'ils ne voient rien. Il serait donc presque impertinent de leur demander de la rigueur, de la précision de pensée et d'expression.

Mais puisque nous ne sommes pas ici en psychiatrie, limitons-nous à la rigueur qu'on peut exiger d'un esprit avant qu'il ne tombe sous la gouverne des psychiatres.

Il y a bien des manières de traduire en français l'idée suivante: parce qu'il pleut, je n'irai pas en excursion, toutes valables, selon les nuances à mettre en relief. Par exemple: Il pleut: je n'irai pas en excursion. - La pluie! Je n'irai pas en excursion. - Parce qu'il pleut, je n'irai pas en excursion. - Je n'irai pas en excursion, parce qu'il pleut. - À cause de la pluie, je n'irai pas en excursion. - Etc.) Et toutes les langues se sont donné une grande variété de structures aptes à traduire toutes (ou presque!) les nuances de la pensée. L'important, c'est de choisir, parmi les formules disponibles à l'intérieur d'un système linguistique donné, celle qui exprime le mieux la nuance à traduire.

Pour faire ce choix judicieux, il faut de la rigueur de pensée: savoir exactement ce qu'on veut dire et ne pas avoir l'esprit assez flou, brumeux et bitumineux pour croire que l'une ou l'autre formule, indistinctement, fera l'affaire. Ça fait l'affaire, si on veut s'exprimer à peu près; mais ça ne fait pas du tout l'affaire, si on est sensible aux nuances de la pensée et de la langue. Et on peut affirmer en toute assurance que pour faire un choix judicieux entre ceci et cela, il

faut connaître non seulement ceci mais aussi cela. Et vice versa.

Un musicien, après avoir pratiqué le piano ou la bombarde pendant un certain temps, variable selon les talents, fait toute une différence entre un si naturel et un si bémol. Un jour Toscanini, après avoir dirigé la V^e Symphonie de Beethoven, fit une colère blanche. Et pourquoi? Parce qu'un maudit trompettiste avait joué un si naturel au lieu d'un si bémol. Une seule note fausse, et, pour Toscanini, toute la cathédrale sonore, faite de centaines de milliers de notes, croule. Ce qui suppose que Toscanini n'était pas un analphabète musical par ailleurs diplômé.

Moi, je ne suis pas tout à fait analphabète musical, mais, en disant la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, je jure que je ne pourrais pas sensément injurier un trompettiste criminel qui, dans la V^e Symphonie, aurait joué, par pure méchanceté, environ dix si bémols au lieu de dix si naturels ou vice versa. De même, qu'on ne me demande pas si un des premiers violons, dans la même célèbre symphonie, s'est amusé à transformer 12 fa dièses en fa naturels.

Ce serait malhonnête, voire criminel, de demander à tout un chacun d'être un virtuose en musique. Mais sans pousser trop loin les exigences, on peut, en toute justice et honnêteté, demander à tout être humain, surtout s'il est bien diplômé dans sa langue maternelle, par le ministre de l'Éducation en personne, de manier sa langue maternelle autrement qu'un singe muni de quatre mains ou de quatre pattes.

La langue maternelle est un instrument beaucoup plus merveilleux, précieux et utile, qu'un orchestre symphonique. Et elle est faite pour exécuter une musique qui dépasse de loin celle du génial Beethoven. Alors, il ne faut pas mettre la hache dans les instruments de l'orchestre pour en arriver à parler et à écrire comme un singe diplômé de notre cours secondaire pourrait le faire tout spontanément, en souriant:

« Un sourire dont lui aussi ne connaît pas la solution un sourire qui ne conte plus et ne voit pas la différence entre sourire et pleurer. »

Ce qui explique le paradoxe suivant: mieux tu possèdes ta langue, plus tu sens le besoin de recourir souvent, et même très souvent, à la grammaire et au

dictionnaire. Deux outils de travail bien inutiles pour celui qui se contente de dire n'importe quoi n'importe comment. En tout domaine, la thérapeutique de l'anesthésie-ignorance procure une belle sérénité: la béatitude du coma.

La maîtrise des moyens d'expression fournis par sa langue maternelle suppose donc tout autre chose que l'ignorance, et elle est apte à développer la rigueur de la pensée tout aussi bien que les sciences dites exactes. La langue maternelle aussi est exacte... quand on la connaît.

Cette rigueur et cette souplesse s'appliquent au vocabulaire et à la phrase isolée; elles s'appliquent aussi, surtout, au paragraphe, à une suite de paragraphes, à la signification globale d'un texte. Qu'il s'agisse d'un texte poétique, d'un texte philosophique, scientifique ou de quelque autre genre que ce soit. Pourvu que ces textes soient sensés.

Non pas par malice, mais pour le plaisir d'exercer l'esprit, le mien et celui de mes élèves, je leur ai souvent demandé de retrouver l'ordre des mots dans une phrase que j'avais désarticulée, ou l'ordre des phrases dans un paragraphe, ou le bon ordre dans une

suite de paragraphes que j'avais chamboulés. Soit ce petit texte de Jules Renard que j'ai chambardé:

Il ne peut lever son arme. Il aperçoit le perdreau piétant et picotant à travers le chaume. Le bras retombe inerte et le perdreau n'attend pas qu'il se dégourdisse. Il se reposait sur le flanc, à l'ombre d'un arbre. Mais il a des fourmis, il veut tirer et dans le bras droit il se dresse.

. Je vous le revaudrai, dit la fourmi.

Une fourmi tombe dans une ornière où il a plu et elle va se noyer, quand un perdreau, qui buvait, la pince du bec et la sauve.

Or le chasseur n'est pas loin.

La fourmi ne perd pas sa peine à discuter et elle se hâte de rejoindre ses soeurs qui suivent toutes le même chemin, semblables à des perles noires qu'on enfile.

Nous ne sommes plus, répond le perdreau sceptique, au temps de La Fontaine. Non que je doute de votre gratitude, mais comment piqueriez-vous au talon le chasseur prêt à me tuer! Les pieds ne marchent plus les chasseurs nus aujourd'hui.

Répétés, de tels exercices exercent le bon sens. Ça servira, quand on aura soi-même à écrire des phrases, des paragraphes et une suite de paragraphes qui tiennent la route, au lieu de se noyer dans les ornières où, très souvent, il a plu. Dans les textes des étudiants que je vous ai généreusement cités, si vous pensez pouvoir mettre de l'ordre dans les phrases et tout le reste, c'est que vous surestimez vos capacités.

Poursuivons, avec la fourmi.

L'enseignant qui ne porte pas attention à cette rigueur et à cette souplesse, inculque le culte de l'à peu près et bousille la discipline même qu'il prétend enseigner. Il cultive et fait fructifier l'incohérence, la boullie mentale, le charabia *cool*, lyrique ou *Hot Heavy Metal*.

J'ai signalé plus haut que l'étudiant non attentif à cette rigueur intellectuelle se déforme systématiquement l'esprit: plus il fréquente l'école, plus il s'enfonce dans l'absurde, alors que s'il cultivait des carottes, il serait presque forcé, par les carottes elles-mêmes, de cultiver en même temps son bon sens.

De cette rigueur et de cette souplesse dans la pensée et dans la langue, véhicule de la pensée, je donnerai ici trois exemples tirés de Terre des hommes de Saint-Exupéry. Je pourrais tout aussi bien les tirer d'un livre de philosophie, d'histoire, de géographie ou des sciences dites pures. Sans oublier les Fables de La Fontaine.

a) La fontaine miraculeuse

En conclusion d'un de ses paragraphes, Saint-Exupéry emploie l'expression fontaine miraculeuse. Deux mots simples, mais qui, réunis, deviennent totalement obscurs pour certains esprits loin d'être miraculeux. Bon nombre d'étudiants et un très grand nombre d'autres crieront volontiers, ici, à l'obscurité et ils accuseront l'écrivain de ne pas dire ce qu'il veut dire; tandis qu'en science, hein! les choses sont dites clairement...

- Eh oui! c'est clair, la psychologie scientifique de Freud; c'est clair, la pensée de Marx; c'est clair, le Big Bang, le calcul intégral, l'astrophysique ou la théorie de la relativité! C'est clair, le diagnostic et surtout les

remèdes que la science médicale applique à tous les cancers qui pullulent sous le nez presque impuissant de ces savants!

Et dis-moi pourquoi, dans certaines formules chimiques, par exemple, $H_2O^{37}S_5$, il faut 37 molécules d'oxygène et non 17 ou 245. Demande à ton prof de chimie de t'expliquer ça, mais clairement. « Il faut 37 molécules d'oxygène, et non 245, parce que s'il y en avait 245, on aurait un autre produit chimique », te dira-t-il. As-tu compris ce parce que?

Ça ressemble comme deux gouttes d'eau au parce que des enfants quand ils veulent se débarrasser d'une question embêtante. « Pourquoi t'as pas mangé ta soupe? - Parce que... Pourquoi t'as essayé d'arracher les deux oreilles de ta petite soeur? - Parce que... - Parce que quoi? » Et ici, le petit hooligan se met à brailler comme un veau. Et pourquoi donc braille-t-il comme un veau, au lieu de pleurer tout bonnement comme un phoque en Alaska? Parce que...

Aux plus savants des savants réunis en congrès international, pose une question très simple, comme: « Mesdames les très savantes et vous aussi les messieurs hypersavants, dites-moi pourquoi il y a des souris, des hirondelles et des rhinocéros. »

Dans un premier temps, ils te donneront une avalanche de parce que... Mais après un ou deux jours de délibération, les plus sages d'entre eux te diront: « Franchement, monsieur ou mademoiselle, nous ne le savons pas plus que vous. » Le rhinocéros et même la souris auront conduit ces savants au royaume insondable de l'IN-connu. Et pour décrire l'IN-connu, tu parles à peu près, en langue maternelle, mais aussi bien ou mal en langage dit scientifique.

Autrement dit, quand c'est clair, la langue et les sciences parlent clairement: « Deux pommes + deux pommes, ça fait quatre pommes. » « Dans une phrase française, le sujet n'est pas le complément d'objet. » Mais notre IN-connu inonde, submerge le très petit cercle de nos connaissances. Alors, modestie! Et ne va pas dire en étourdi: « En science, c'est clair! »

Avant donc de crier à l'obscurité de cette fontaine miraculeuse de Saint-Exupéry, lisez donc le contexte, c'est-à-dire ne lisez pas le texte comme une fourmi lit son chemin, pas à pas, mot à mot, phrase à phrase, sans lien avec les autres phrases environnantes. Lisez avec l'esprit, sortez de moules, des formules toutes

faites, et alors cette fontaine miraculeuse vous éblouira de sa clarté, parce que c'est le soleil levant.

Prise dans son contexte, cette image a une rigueur de signification qui ne laisse aucun doute possible. L'écrivain a très bien dit ce qu'il voulait dire, et d'une façon beaucoup plus expressive que s'il avait dit: « Regarde bien: le soleil se lève. »

Et celui qui veut faire dire autre chose à cette fontaine miraculeuse, c'est qu'il manque tout à fait de rigueur, de logique, bref, d'intelligence. Son esprit est une fontaine ténébreuse.

Dans ce paragraphe, la langue et la pensée de Saint-Exupéry sont d'une clarté aveuglante, aussi indiscutables que les formules mathématiques ou algébriques les plus limpides et les mieux huilées, par exemple: $3 + 3 = 6$; $[a + b]^2 = a^2 + 2ab + b^2$. Pour le voir, il suffit d'ouvrir son esprit, d'en nettoyer l'oeil et ne pas se contenter bêtement de dire bêtement: « La littérature, ça dit n'importe quoi; le français, c'est pas clair; tandis que les sciences... »

b) Le rire de Bury

Ce rire nous pose un autre problème, d'une importance capitale. Il est des choses que la langue, si déliée soit-elle, est impuissante à exprimer de façon claire, par exemple, le mystère de la vie et de l'homme.

Cela va de soi, et on ne devrait pas s'en étonner. L'écrivain, le peintre et le musicien quelque peu lucides l'admettent volontiers. Pourquoi les hommes de sciences, s'ils sont petits, ont-ils tellement de répugnance à l'admettre? - Parce qu'ils sont petits? - Pourquoi essaient-ils de donner le change avec leur clarté truquée, leur bougie enfumée? Les grands esprits scientifiques, eux, se gardent bien de prendre les vessies scientifiques pour des lanternes magiques.

Écoutons maintenant le rire de Bury. Ce rire énigmatique produit chaque année une prise de conscience salutaire chez ceux des étudiants qui le méritent.

Saint-Exupéry, apprenti pilote de ligne, pose au pilote Bury rentrant d'un vol harassant et périlleux, une question naïve qui déclenche le rire bruyant de Bury. Saint-Exupéry n'explique pas clairement, dans le contexte, pourquoi Bury éclate de rire, alors qu'il croule de fatigue. Je demande aux étudiants: «

Pourquoi ce rire de Bury? » Et commence alors une opération douloureuse et féconde comme un accouchement.

À cette question, il y a plusieurs réponses sensées possibles; ce qui n'était pas du tout le cas pour la fontaine miraculeuse. Voir cet éventail possible de réponses sensées, toutes défendables par le contexte, c'est déjà un bon exercice d'ouverture d'esprit, autrement dit de déconstipation mentale.

Mais quelle hypothèse d'interprétation retenir? Les étudiants, avec qui je me montre, ailleurs, impitoyable sur le point de la rigueur, sont tout scandalisés, ou du moins éberlués, quand je leur dis que je suis tout à fait incapable de leur dire, ici, laquelle de ces réponses sensées possibles doit être retenue en exclusivité.

« Alors, Saint-Exupéry est un auteur confus? Alors, il n'arrive pas à dire ce qu'il veut dire? Alors, il ne réussirait pas votre cours de français? » Et d'autres réflexions qui montent en foule de leur naïveté, teintée par ailleurs d'une malice certaine: celle de me poser un lapin, de me passer un sapin et même un rhinocéros.

Moment privilégié pour une salutaire prise de conscience. Et je leur dis à peu près ceci:

« Bon, sous prétexte que l'algèbre, le bistouri, le microscope sont très utiles et précis, vous voudriez, comme des p'tits Jos Connaissants, vous servir de ces outils pour analyser le rire, les larmes, l'amour humain, et en tirer des solutions d'une clarté impeccable, des formules carrées, comme celle-ci: Paul et Micheline² + (V-T) = amour parfait, ou rire assuré, ou larmes fatales, selon les valeurs données à V et à T? L'amour par ordinateur! Les larmes expliquées par la biologie! Le rire expliqué par les lois incontournables de la physique! Tout comme la voiture sport multiplie par 10 le rayonnement de votre personnalité déjà hors du commun des mortels passés, présents et à venir?

« Certes, je suppose que, assez souvent, vous pouvez expliquer, de façon plus ou moins crédible, pourquoi vous riez ou pleurez. Mais souvent aussi, très souvent, je l'espère pour vous, vous seriez bien en peine d'expliquer, noir sur blanc, avec un crayon de couleur, pourquoi vous riez ou pleurez, pourquoi vous aimez telle personne plutôt qu'une autre.

« Plus vous êtes intelligents, plus vous sentez votre impuissance à trouver, dans ces cas, des

explications claires. Vous êtes là dans les profondeurs océaniques, les espaces infinis de l'être humain, et tous vos outils d'analyse et de sondage se révèlent très déficients. Par exemple, très simple, dès que vous regardez votre nombril, vous êtes pris de vertige. Un chat qui miaule vous pose des questions insolubles. Vous êtes emportés dans un ouragan de questions sans réponses, si vous regardez intelligemment un pissenlit. Un chat, un pissenlit, ce sont des univers de galaxies d'inconnus.

« Tiens, toi, Gilles, dis-nous pourquoi tu as souri tout à l'heure quand j'ai parlé de ton nombril; serait-ce parce que tu trouves enfantin de m'expliquer pourquoi il y a des nombrils dans le monde? Et toi, Gillette, pourquoi as-tu prudemment souri quand j'ai parlé de ton chat? Parce que tu peux m'expliquer pourquoi les chats ont quatre pattes au lieu de six ou huit? Et toi, Yvette, pourquoi as-tu souri plus ou moins méchamment quand j'ai appelé Gillette par son nom propre?

« Répondez de façon claire à ces questions; après quoi, tous les trois, vous me direz pourquoi l'homme a une seule tête et un seul nombril, alors que beaucoup souhaiteraient en avoir deux (« Deux têtes valent

mieux qu'une. » - « Un tiens deux nombrils vaut mieux que d'en avoir en jour peut-être un seul. »), pourquoi il lui arrive, et à toi aussi, d'avoir le coeur à l'envers sans cause détectable, des nuits à l'endroit ou à faire la pitourne, le rire aux joues et des chats d'émotion dans la gorge. »

Alors, ceux qui ont reçu des oreilles pour entendre, des yeux pour voir et une intelligence pour comprendre, sauront, pour le reste de leur vie, que le microscope et la poésie sont deux inventions qui font honneur à l'intelligence de l'homme; mais qu'il ne faut pas utiliser ces outils indistinctement l'un pour l'autre. Ils sauront aussi que le royaume spirituel de l'âme humaine exploré par la littérature et les arts en général a autant de réalité, de consistance, de vérité, que les royaumes physiques explorés par le microscope, le télescope, le stéthoscope ou le bistouri.

Donc, redisons-le: le français est aussi apte que les sciences à dire des choses claires, quand les choses sont claires. Et quand il s'agit de choses obscures (et ces choses sont en nombre infini, surtout quand on veut explorer le royaume intérieur de l'homme), le

français procède par approximations, sondages, analogies, métaphores, tout comme les sciences quand elles ne se laissent pas hypnotiser par de fausses évidences, des vessies colorées à la prétendue objectivité, et par de lumineuses solutions toutes creuses.

c) Le vaisseau fantôme

Voyons un dernier exemple:

La dissidence ajoutait au désert. Les nuits de Cap Juby, de quart d'heure en quart d'heure, étaient coupées comme par le gong d'une horloge: les sentinelles, de proche en proche, s'alertaient l'une l'autre par un grand cri réglementaire. Le fort espagnol de Cap Juby, perdu en dissidence, se gardait ainsi contre des menaces qui ne montraient point leur visage. Et nous, les passagers de ce vaisseau aveugle, nous écoutions l'appel s'enfler de proche en proche, et décrire sur nous des orbes d'oiseaux de mer.

Et je pose aux étudiants trois questions simples sur ce texte: 1. Quel est ce vaisseau? 2. Pourquoi est-il aveugle? 3. Quels sont ces oiseaux?

Et j'écris au tableau leurs réponses. Beau gâchis! Presque autant de réponses différentes qu'il y a d'étudiants. Saint-Exupéry a-t-il voulu dire tout cela?

On relit le texte, une fois, cinq fois, dix fois. Et on essaie de voir si, pour ce texte et dans ce contexte, telle hypothèse proposée est défendable, ou fantaisiste, ou proprement insensée.

À force d'émonder les interprétations indéfendables, on se retrouvera avec des réponses très simples, très claires:

1. Le vaisseau, c'est le fort.

2. Ce vaisseau est aveugle, parce qu'un fort a habituellement très peu de fenêtres (on dit d'un mur, par exemple, qu'il est aveugle quand il n'a pas de fenêtre), ou s'il a quelques ouvertures pratiquées dans ses murs, ces ouvertures, ici, ne laissent filtrer aucune lumière, à cause du couvre-feu.

3. Ces oiseaux, ce sont les cris des sentinelles, et ce sont des oiseaux de mer, parce que le fort est un bateau flottant sur les vagues de sable des dunes du désert, tout comme un bateau flotte sur les vagues

d'eau de la mer. Et les oiseaux qui volent au-dessus d'un bateau en mer décrivent habituellement des cercles, comme ici les cris relayés des sentinelles décrivent des cercles autour du fort, puisqu'ils font le tour du fort à la façon d'une ronde.

Pour arriver à d'autres conclusions que celles-là, il faut avoir, ou bien peu d'imagination et de jugement, ou bien en faire un mauvais usage, ou bien s'efforcer systématiquement de ne rien comprendre.

Alors, Saint-Exupéry a-t-il dit ce qu'il voulait dire? Certainement. Mais pourquoi ne l'a-t-il pas dit de façon plus directe, sans avoir recours à ces multiples images qui embrouillent la vue et l'intelligence de multiples lecteurs? À cette dernière question, plusieurs réponses intelligentes, non seulement possibles, mais réelles; entre autres, celles-ci:

1. Pour donner au lecteur le plaisir de mettre en jeu son intelligence et son imagination, collaborant ainsi de façon active au phénomène de la création. Tout en lisant, tu crées tout un univers à partir des suggestions de l'écrivain.

2. Pour relier ainsi l'océan du désert à l'océan de l'eau; vision cosmique probablement interdite au chameau.

Par moi

Aucune chose ne reste plus seule mais je l'associe à une autre dans mon coeur.

(C Claudel)

3. Parce que l'homme a inventé le langage non seulement pour dire d'évidentes banalités (Y fait ben beau aujourd'hui. - Passe-moi le sel.) ou des pensées claires comme un tournevis, mais aussi ses rêves, ses fantaisies, son goût du jeu, bref, son âme, moins précise qu'un tournevis, mais, somme toute, aussi indispensable, si on veut bien s'en servir.

Intermède rafraîchissant: faut-il? ou faut-elle?

Les féministes à poil raide qui veulent féminiser toute la langue, y compris les modes et les temps, sont en train de noyer définitivement bien des esprits déjà flottants entre deux eaux.

Je trouve cette perle antisexiste présentée dans un emballage cool sur la copie d'un de mes élèves:

Je peut - ce n'est pas moi qui parle ! - **vous donner un exemple: une personne qui entreprend un métier, il faut ou elle faut qu'il ou qu'elle sache à avoir quelques problèmes de temps en temps et Saint-Exupéry espère que la personne pourra passer à travers.**

Youppi! Voilà un étudiant qui aura un long chemin à faire pour passer à travers les eaux de l'incohérence et remonter en surface pour y respirer au moins quelques instants. *Ce il faut ou elle faut*, à lui seul, plonge jusqu'aux bas-fonds de l'inconscience, en particulier parce que la conscience de ce barbu est embarbouillée, traumatisée par la possibilité de tomber dans l'antiféminisme. Il prend alors le maximum de précautions oratoires, et comme tout scrupuleux désaxé, s'enfarge dans sa barbe antisexiste et donne tête première dans les gouffres de l'absurde.

Quand ce timide sera bien diplômé du cégep et de l'université, et qu'il aura à entreprendre un métier, il rencontrera sûrement quelques problèmes, et pas seulement de temps en temps. Ça dépendra. De quoi?

Ça dépendra si son patron ou sa patronne est un peu plus exigeant ou exigeante sur le bon sens que ceux ou celles qui l'auront diplômé.

Bientôt, cet animal craintif n'osera plus dire: il y a, il pleut, il neige, il vente fort, il fait beau. Il se sentira obligé de dire: il ou elle y a, il ou elle pleut, il ou elle neige, il ou elle fait beau (belle), il ou elle vente fort (forte). Et quand il ou elle parlera de plusieurs personnes, il ou elle dira: ils ou elles y ont, ils ou elles pleuvent, ils ou elles font beaux (belles), ils ou elles neigent, ils ou elles ventent forts (fortes).

Alors, alors, on aura peut-être extirpé le sexisme jusqu'à la racine; mais on aura du même coup extirpé la raison. Il ou elle faudrait y penser sérieusement avant de se rendre jusque là.

Déjà, à lire certains textes des syndicats ou des « instances décisionnelles » de tous les niveaux, je constate que, sous prétexte d'enterrer la sexisme, on plante la raison les racines en l'air. Un bon horticulteur comme moi en a de frissons d'horreur, jusque dans ses racines.

Il ou elle ne faudrait pas que ça (ou ce) continue trop longtemps comme ça (ou ce); sinon, vous verrez des racines sortir par les oreilles de bien du monde.

Car lorsqu'on trouve de ces racines dans des textes, c'est parce que les racines sont déjà bien enracinées dans le cerveau, en train de le digérer, patiemment, continuellement, à la façon des chenilles de l'épinette noire. Et ce n'est pas trois cours de français par semaine au cégep qui suffiront à enrayer la prolifération des racines herbivores dans ces esprits en compote et en compost. Il ou elle faudrait y penser!! Il ou elle en est grandement temps!

Du moins, je le pense.

Chapitre 10

LANGUE ET LIBERTÉ

Avant d'entrer dans le vif de ce chapitre, il conviendrait, il me semble, de vous présenter deux idées.

La première, concerne justement les idées. Disons d'abord que si quelqu'un a l'esprit ouvert ou du moins entrouvert, il est presque certain qu'un jour ou l'autre une ou plusieurs idées se présenteront à son esprit et chercheront à y pénétrer. Comme tu dis parfois: « La semaine passée, il m'est venue à l'esprit une drôle d'idée. »

Drôles ou pas drôles, d'où viennent les idées qui se présentent parfois à ton esprit? Mystère opaque: Parce que... Jusqu'ici, tous ceux qui sont partis de chez eux avec l'idée bien arrêtée de découvrir d'où viennent les idées, sont rentrés bredouilles, la tête vide et la binette basse. Désormais, peut-être, ils se feront à l'idée que ni eux ni personne ne saura jamais d'où elles peuvent bien venir, ces sacrées idées. Ils sont deux à le savoir sans aucun doute: Nostradamus et notre Jojo La Berlue. Ne me dis pas que toi, tu le sais. Car alors,

alors, je ne pourrais jamais me faire à l'idée qu'il te passe par la tête l'idée de vouloir me rendre service, ni ici ni ailleurs, ni dans le temps ni dans l'éternité.

Mais là n'est pas la question, puisqu'elle est insoluble. La question, c'est de savoir comment se comportent les idées quand elles viennent à l'esprit de quelqu'un. Pour les besoins de la cause et par souci de clarté, classons-les en trois grandes espèces. Il en existe, bien sûr, une foule de sous-espèces.

Celles de la première espèce, comme d'ailleurs celles des deux autres, entrent habituellement par l'oreille gauche si le récipiendaire ou le bénéficiaire est droitier de formation. S'il est gaucher, les idées entrent par où elles peuvent.

Une fois entrées, que font ces idées? Elles traversent l'esprit. C'est pourquoi, plusieurs disent parfois: « Tiens, une idée vient de me traverser l'esprit. » Celles-ci traversent l'esprit au pas, c'est-à-dire lentement, très lentement, et parfois même sans jamais trouver la porte de sortie. Parce que l'esprit qu'elles essaient de traverser est encombré, littéralement obstrué, bouché par les idées mortes.

Ici encore, tu as dû entendre dire que certains ont l'esprit bouché. Et ce n'est pas de gomme à mâcher, de glaise ou de ouate. Donc, une idée vivante qui essaie de se frayer un passage à travers un entassement compact d'idées toutes faites-mortes, mais épaisses, poisseuses et tenaces, peut fort bien se décourager et refuser d'aller plus loin. On dira alors qu'elle est morte de sa belle mort. Ce qui est faux, en plus d'être une idée pas très brillante.

Je profite de l'occasion pour vous rappeler que Baudelaire a dit à peu près la même chose, mais en vers:

**Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses
ennuis**

**Elle veut de ses chants peupler l'air froid des
nuits,**

Il arrive souvent que sa voix affaiblie

**Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas
de morts,**

**Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses
efforts.**

(Baudelaire, La cloche fêlée)

Instruites par l'échec des idées de la première catégorie, celles de la deuxième espèce traverseront ces esprits au trot. Elles savent qu'elles mourraient asphyxiées si elles s'attardaient dans ce mauvais lieu. Celles-là trouvent assez rapidement le bout du tunnel. Et on ne les y prendra plus! Les idées de la dernière espèce traversent l'esprit au grand galop, plus précisément à la vitesse de l'éclair, sans se faire voir. Le temps de l'dire, et elles sont disparues. Pour aller où? Ici encore, nul ne le sait. Sais-tu, toi, où sont rendues les idées qui un jour ont eu l'idée de te traverser l'esprit pour aller voir. Quoi? Demande-leur. Chose certaine, les idées qui un jour sont passées en éclair dans les cervelles des trois étudiants plus haut cités, nul ne saura jamais où elles sont rendues car elles n'ont laissé aucune trace, ni dans ces cervelles, ni ailleurs.

Je crois en avoir suffisamment dit sur cette première idée hors-d'oeuvre.

L'autre idée m'est venue en maniant mon sciote, et elle n'en finissait plus de me traverser l'esprit, plus

précisément de l'occuper à plein temps. Voici comment cela s'est passé, mes chers élèves.

Ce matin-là, j'émondais mon pommettier. Je ne sais pourquoi le bon roi Dagobert avec ses culottes à l'envers et le bon saint Éloi tenant à l'endroit les culottes de son roi tenaient tant à me tenir compagnie. Leur dialogue me hantait l'esprit et m'empêchait de me concentrer pour penser à quelque chose qu'on aurait pu croire plus sérieux et utile. Les culottes à l'envers de Dagobert, il n'y avait que ça sous mes yeux et à l'horizon de mon esprit.

Pour échapper à l'hypnotisme de ces foutues culottes qui n'étaient pas les miennes, je décidai d'entrer dans le jeu d'Éloi et Dagobert et de m'amuser en déconnant aussi bien qu'eux. Et tout en maniant mon sciote de façon consciencieuse, j'improvisai quelques couplets qui me semblaient, à tort ou à raison, aussi valables que ceux de l'antique chanson. L'un de ces couplets se chantait comme ceci, sur l'air De mon sciote:

**Le bon roi Dagobert aimait bien s'exprimer
en vers.**

Le bon saint Éloi lui dit: « Ô mon roi, vos beaux vers s'en vont la tête à l'envers.
- Fort bien! lui dit le roi: J'm'en va les r'penser à l'endroit. »

Voilà les deux idées que j'ai voulu t'offrir en introduction. J'aurais pu, tout aussi bien, te servir comme apéritif le Testament de Brassens ou un monologue de Raymond Devos.

« Apprendre sa langue, c'est apprendre la liberté.
» (Jean Marcel, Le joual de Troie) Tout comme apprendre la dactylographie, le canotage, la menuiserie, ou n'importe quoi. Car tout ce qui diminue l'impuissance de l'homme augmente sa liberté.

Pourtant, si tu dis à un étudiant (et à bien d'autres) qu'il augmentera sa liberté en maîtrisant sa langue maternelle, il te regardera probablement, ou bien comme un herbivore, ou bien avec un petit sourire sceptique, plutôt agressif, et il attendra tes explications, si tu en as.

Il s'agit pourtant d'une évidence. Si la langue est paralysée, la pensée s'en trouve fortement affectée, parce qu'elle n'a pas d'outil d'expression approprié.

Un sourd-muet, par signes, arrivera difficilement à parler de chimie, de physique nucléaire ou de philosophie; et avec deux cuillers de bois, il est bien difficile de traduire la musique contenue dans une symphonie ou même dans le chant d'un moineau.

Avec un vocabulaire très réduit, on n'exprimera qu'une partie de ce qu'on veut dire, et de façon moins claire et directe. Et si de la langue maternelle on ne connaît que les mécanismes les plus banals, eh bien! on n'arrivera pas à exprimer sa pensée autrement que de façon banale, homogénéisée, stéréotypée, pour ne pas dire constipée.

On travaillera toujours à la pelle et à la hache, alors que très souvent on serait bien heureux d'avoir à sa disposition une aiguille, un cure-dents, un pinceau ou un plumeau. Avec des outils plus souples, plus raffinés, on serait plus libre d'exprimer la totalité de la pensée humaine qu'avec sa pelle et ta hache.

Es-tu d'accord? Si oui, tu peux continuer à lire les pages suivantes; sinon, arrête icitte et va caler une

bonne bière. Puis ne reviens pas lire ce qui suit: ce serait pure perte.

De même, quand on écoute ou lit quelqu'un d'autre. Si j'en suis toujours à mon bagage linguistique de la maternelle ou de primaire 2, je comprendrai probablement tout, si c'est l'épicier qui me parle ou si je lis des bandes dessinées.

Mais l'homme et la femme ne vivent pas uniquement d'épicerie et de bandes dessinées: s'ils veulent s'enrichir l'esprit par la pensée des autres qui parlent et écrivent, qui ont écrit et parlé, il leur faudra avoir développé un poste récepteur capable d'enregistrer et de décoder autre chose que des messages d'épicier, de disco ou de texto embourbés dans les réseaux dits sociaux. Et s'ils ne le peuvent pas, ils resteront plus ou moins ligotés d'ignorance et d'infantilisme sénile, quel que soit leur âge.

Enrichir, assouplir sa langue, cela veut dire, pour un étudiant et un enseignant, avoir suffisamment de maîtrise sur sa monture pour la faire évoluer différemment selon les circonstances changeantes, souvent imprévisibles. L'apprenti skieur, happé par la pente, fonce en ligne droite, comme une locomotive;

l'apprenti linguiste aussi. Ils n'ont pas le choix: leurs jambes et leur langue sont souples comme des béquilles, des madriers, des rails de locomotive.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, la vie n'est pas une voie ferrée; et si tu fonces toujours comme un bolide que tu contrôles mal, tu ne pourras pas tenir compte des accidents de terrain. Je ne te le souhaite pas, mais tu te prépares alors de jolis incidents de parcours.

Ta maîtrise linguistique devrait te permettre de te sentir à l'aise à la taverne, au salon étudiant ou à l'ONU. Ce qui suppose que tu puisses adapter ton vêtement linguistique aux circonstances changeantes.

Il y a un vêtement adapté au fumier, quand il s'agit de bien mélanger le bon fumier à la bonne terre de ton jardin. Ce même vêtement ne sera plus tout à fait adapté si tu fais une promenade au clair de lune avec ta blonde ou ton chum. Ces choses-là se sentent, si l'odorat et le tact sont normalement développés, civilisés.

Il en est de même pour le langage. Ce n'est pas par hypocrisie ou snobisme qu'on en change, mais par civilité, par souci d'adaptation, d'efficacité.

Celui qui a eu la chance de développer suffisamment sa langue pour pouvoir l'ajuster à toutes les circonstances, celui-là possède l'outil de communication le plus précieux.

Ce devrait être le cas, ou du moins l'objectif, de quelqu'un qui fréquente les écoles et pratique sa langue maternelle depuis douze, quinze ans. Après douze ans de pratique du ski, un skieur aurait une excellente occasion d'avoir honte, si toute son habileté de skieur se limitait à éviter les maisons et les plus gros arbres.

« Car il n'y a que le langage qui rende égal. Un égal c'est celui qui sait s'exprimer et comprendre l'expression des autres. » (Lettre à une maîtresse d'école). Je signale au passage que cette lettre a été écrite par des jeunes Italiens de quinze ans qui réclamaient, entre autres choses qu'on leur enseigne leur langue maternelle, et au maximum. Et qu'on cesse d'enseigner la langue maternelle, et tout le reste, au minimum.)

Si tu sais parler, donc penser, tu te sens à l'aise avec quiconque, son égal sur l'essentiel, qui est la dignité de l'homme. Tu pourrais parler demain à

l'ONU, dans les assemblées réunissant ce que l'humanité compte de plus civilisé. « Car toute tête doit oser porter une couronne. » (Eluard) Par orgueil sot? Non. Par conscience de ta dignité. Mais à quoi servirait-il de porter une couronne d'or, si ta pensée et ton langage sont creux, sans queue ni tête?

On voit par là ce qu'il faut penser de ces apôtres du minimum, qui invitent les Québécois à se contenter du seul langage parlé ou écrit par les agriculteurs ou bûcherons québécois du XIX^e siècle. Ils disent que pour être authentique, un Québécois, un vrai! ça doit ne boire que de la Molson, et, tout en buvant sa Molson, rester assis sur le plus bas barreau de l'échelle linguistique. Surtout ne pas s'enfler la tête en regardant par en haut! Selon eux, toute autre forme de langage est nécessairement artificielle, importée, empruntée, constipée, prétentieuse et creuse. Tout le monde à l'harmonica, à la bombarde, aux cuillers de bois! Défense d'apprendre la guitare, le piano ou le saxophone, instruments bourgeois, pédants, hypocrites!

S'il est stupide de vouloir que tout le monde soit tout le temps habillé de dentelles empesées et propres

propres, il est non moins stupide de prétendre que les jeans déguenillés, longuement mâchouillés et blanchis par les vaches, avec bas de jambes rognés par les pitbulls et, si possible, rapiécés par-ci par-là, juste pour la beauté du décor, sont les seuls véhicules authentiques d'une riche personnalité, d'une pensée et d'une culture enfin libérées.

La pauvreté est souvent beaucoup plus digne de respect que la richesse masquant un vide d'âme et d'humanité; ce qui ne veut pas dire qu'on doive faire de la pauvreté l'objectif principal d'une collectivité, et qu'on cesse d'être authentique le jour où l'on ne reçoit plus son chèque d'assistance sociale. Les assistés linguistiques volontaires ne sont pas plus dignes d'admiration et de respect que les assistés sociaux volontaires.

Le plus comique - si on peut parler ici de comique - , c'est que ce sont le plus souvent des intellectuels, des universitaires qui se font les propagandistes du langage réduit au plus bas niveau; et cela, après avoir lu de gros bouquins difficiles d'accès comme Le capital ou les théories électriques de McLuhan. Ces messieurs se paient le luxe de lectures transcendantes

et transcendantales; ils tirent leurs théories minimisantes de gros bouquins prestigieux; mais ils conseillent au bon peuple de se libérer en ne lisant rien d'autre que du joual, en ne parlant rien d'autre que le joual, en ne s'exprimant que par des signes, par l'audio-visuel ou par cette écriture au couteau qu'on peut lire dans les salles de toilettes publiques.

Cette contradiction, pourtant, n'a rien de mystérieux. Tous ceux qui ont intérêt à te dominer te stimuleront à rester pauvre en lecture, pauvre en parlure, et pauvre en écriture. Ainsi, tu deviendras malléable à souhait, tripotable à souhait, tout disposé à te laisser emplir et empissetter, comme disait le bon gars. Tu deviendras coagulé dans une masse anONnyme et docile, impuissante, que le Parti unique ou le Conseil pour l'unité canadienne, le B'nai Brith, ou les parrains des commandites pourront manipuler à loisir. Ils t'auront convaincu de rester au niveau du bon peuple; après quoi, ils te mépriseront comme ils méprisent le bon peuple docilement manipulé par leur propagande.

Lis 1984 de Orwell. Tu y verras, entre autres choses, comment le Big Brother, avec son Parti unique

et sa propagande omniprésente, inculque le culte de la haine des livres et s'ingénie à démolir le langage, à l'appauvrir systématiquement, pour que le bon peuple devienne le plus idiot et abruti possible, tout mêlé, incapable de penser et de s'exprimer autrement que d'une manière infantile.

Ils nous dirent Jetez vos livres

Un chien n'a que son maître à suivre

(Aragon, Marche française)

Ce n'est pas un hasard si, dans toutes les dictatures, les premières victimes sont les poètes, maîtres de la parole. Les Castro, Pinochet, Hitler et Staline s'en prennent d'abord à ceux qui peuvent le mieux penser et écrire: un instinct aussi sûr que criminel leur enseigne qui sont leurs plus dangereux ennemis. Et quand, en octobre 1970, au Québec, dans leur Belle province, les maîtres canadien et leurs serveurs francofuns veulent casser toute tentative de libération des Québécois, parmi les premiers Québécois que rafle leur police, on trouve le poète Gaston Miron et la chansonnière Pauline Julien.

Si tu restes pauvre de pensée et de langage, tu enrichiras toutes les formes de dictature. Si le premier flatteur venu réussit, comme le renard de la fable, à te convaincre que tu penses bien, que tu parles bien et que tu écris bien, et que tu es beau comme ça, tout fier de toi, tu ouvriras un large bec comme l'a fait le corbeau idiot qui laissa ainsi tomber son fromage, pour le plus grand plaisir et profit du renard. (Voir, au chapitre 15, ce qu'un de ces renards, Giuseppe Turi, peut te dire comme basses et stupides flatteries pour te convaincre d'avoir le bec grand ouvert comme une porte de grange béant sur le vide.)

Si tu crois les flatteries des Giuseppe Turi et des Léandre Bergeron que nous rencontrerons bientôt, tu marcheras tout le temps la bouche grande ouverte, satisfait d'être creux; et ta tête deviendra une grande chaudière vide. Alors, je te le promets, quelqu'un se chargera de remplir ta chaudière ou ton baril vide, non pas au compte-gouttes mais au boyau de pompier. Tu t'es fait seau, valise, chaudière, cruche, tonneau; on t'emplira comme on emplit un seau, une valise, une chaudière, une cruche, un réservoir Shell ou Texaco.

La liberté, c'est d'abord une attitude de l'esprit. La liberté, ce n'est jamais les autres qui te la donnent: tu te la donnes à toi-même. Toute liberté commence par une prise de conscience, par une crise de conscience, un rejet de l'inconscience.

Si tu veux libérer ta langue, libère d'abord ton esprit, ton âme. Libère-toi de ce fantoche anONyme qu'ON veut faire de toi. Libère-toi de ce chiffre incognito que tu es devenu en prenant pour règle de pensée et de conduite ce que la mode et les sondages te disent de penser. Quand ON te donne le résultat des sondages d'opinion, ON ne te donne jamais les prénoms ni même les noms de sondés. Que tu sois Paul, Jean, Micheline, Alouette, que tu sois toi-même ou un autre, ou n'importe qui, quelle importance? L'important, c'est la somme, le total, le motton, le magma des cobayes sondés qui ont dit ceci ou cela.

Dans la mesure où un esprit se libère, il voit le besoin de libérer sa langue, pour en faire un outil efficace de libération.

Et il y a toujours des libérations qui s'imposent.

Ce qui ne veut pas dire que tu doives te faire disciple de ceux qui veulent se libérer et te libérer du bon sens, pour s'épanouir et t'épanouir dans l'absurde.

L'homme qui prend une vive conscience de son esclavage est forcé de prendre la parole: la liberté qui lui brûle l'esprit et le coeur embrasera ses lèvres.

Au contraire, le langage d'un esclave inconscient a toutes les marques de la servitude, de la soumission, du conformisme, de la banalité. La langue d'un esclave commence à devenir éloquente, le jour où il décide de n'être plus un esclave, mais un homme. Il redécouvre ou recouvre la parole, en recouvrant sa dignité. Et alors, tout spontanément, sa parole commencera à sonner plein. Ce qui souligne, une fois de plus, le lien étroit, vital, qui existe entre la qualité de la langue et la qualité de la pensée, de l'être global.

L'être humain libéré ne pensera pas seulement à libérer son langage: il verra clairement, par exemple, qu'il est intolérable de se laisser administrer, exploiter, penser et parler par les autres; il ne souffrira plus d'être libre dans les choses mineures (comme le choix de sa lessiveuse et de sa brosse à dents) et muet dans les décisions majeures le concernant (l'économie, la

langue, la culture, les relations avec les autres peuples, etc.).

C'est ainsi qu'un peuple libre n'accepte pas de laisser à d'autres les grandes décisions qui affectent toute sa vie de peuple. Il n'accepte pas que, dans les forums internationaux, un autre prenne la parole à sa place, et en son nom. S'il est Québécois, il n'accepte pas qu'à l'ONU ce soit toujours un Canadian qui parle en anglais au nom du peuple québécois, comme jadis tous les peuples colonisés d'Afrique et d'ailleurs parlaient au monde par la bouche de leurs colonisateurs et exploiters. C'était éloquent, comme langage! Actuellement, un Québécois, pour donner la main à un Éthiopien ou à un Monomotapais, doit utiliser le bras mécanique canadien.

Quand tu n'as pas droit à la parole, à ta parole, tu n'as pas droit à ta dignité d'homme: on te considère et on te traite comme un mineur irresponsable, un minus, un minable, un incapable, un inférieur, un insignifiant. Mais si tu prends la parole et parles comme un ouistiti, on n'hésitera pas à te renvoyer en cage, au zoo.

Il se peut que tu sois l'égal d'un autre mais que, pour un temps, l'autre t'impose de force sa fausse supériorité (les Staline, les Bokassa, les Somoza, les Duvalier, les Elliott, la CIA, le KGB, les Amin Dada et autres grands dadas n'ont jamais fait défaut à l'humanité.)

Ta dignité alors, c'est de combattre farouchement le gendarme (royal ou pas) à cheval qui veut t'enfourcher comme un quadrupède, pour te mener où ça lui plaît, et qui te commande dans sa langue à lui. La seule parole efficace d'un homme monté par un cheval, c'est de prendre le mors aux dents, de revendiquer et de faire sa liberté, en se débarrassant au plus tôt du cowboy qui le monte.

C'est ce qu'ont fait les peuples d'Europe quand ils se sont libérés de l'Empire URSS: les statues magistrales de Staline et autres bandits décorant leurs places publiques, ils les ont déboulonnées, avec rage et avec joie.

Un enfourché soumis, lui, ne déboulonnera jamais son cavalier. Et il parlera toujours creux. Il dira, par exemple, avec Sir George-Étienne Cartier, un des géniteurs de la Canadian Confederation: « Un Canadien français, c'est un Anglais qui parle français.

» Ou, avec Bona Arsenault et notre ministre Canadian-qubécois Couillard: « Ma patrie, c'est le Québec; mais mon pays, c'est le Canada. »

De telles formules en décomposition n'ont pu germer que dans des cerveaux soumis, schizophrènes, constipés de compote de citrouille. Soumis, bicéphales, domptés comme des broncos, colonisés, serviles. Telle langue, tel homme!

Chapitre 11

LANGAGE POÉTIQUE ET LIBERTÉ

L'AMIRAL**L'amiral Larima****Larima quoi****la rime à rien****l'amiral Larima****l'amiral rien**(Jacques Prévert, Paroles.)

Le langage poétique est celui qui est le plus libre, parce que c'est le plus vivant. Et vice versa.

Plus tu vis intensément, plus tu sens le besoin de briser les chaînes de l'artificiel, du conventionnel, de l'anonymat docile, insipide et plat. Et tu brises aussi les chaînes du langage artificiel, conventionnel, anON-yne, docile, insipide, de bon goût plat.

Le poète peut jouer avec le langage, parce qu'il n'en est plus l'esclave. Il peut jouer avec la vie, parce que la vie n'est plus pour lui une borne de pierre, un mur de brique, un piédestal, un couloir avec tapis rouge menant aux honneurs, un tunnel, un logiciel

inventé par un expert, un organigramme programmé et surveillé par des formules scientifiques, rigides et qui n'entendent pas plus à rire que des culasses de canons ou de moteurs à deux temps.

Le poète chante, parce que la parole ordinaire, prosaïque, quotidienne, ne suffit plus à dire son extase amoureuse face à la vie. Le poète danse tout nu devant l'arche, comme David; au grand scandale de sa femme Michol, guindée dans ses bonnes manières conventionnelles et maquillée de ses Ça n'se fait pas!

Le poète, parfois, souvent, fait le fou, pour rester normal. S'il marche parfois la tête en bas, c'est pour retrouver un autre équilibre que celui des vaches sages toujours à quatre pattes sur le plancher des vaches. Quand sa tête flotte dans les nuages, ce n'est pas nécessairement parce qu'il n'a pas les pieds sur terre, mais parce que l'être humain a une autre dimension, d'autres horizons et d'autres élévations que celles des quadrupèdes.

Pour avoir la tête dans les nuages, il faut avoir de solides racines. « Ça prend des racines pour avoir les pieds moins flottants dans ses bottines », dit Claude Gauthier. Ça prend aussi des racines profondes pour s'élever haut sans flotter dans l'abstrait creux. Le

poète est le plus enraciné des hommes, le plus terrien, le plus terreux, le plus sensible à la sève, au sang, à la chair, au vent, à la rosée et aux arabesques de la première hirondelle qui fait le printemps.

Pour marcher sur un fil de fer, à cinquante pieds au-dessus du sol, il faut avoir développé un sens exceptionnel de l'équilibre. Le poète peut s'élever haut, bien au-dessus des têtes prosaïques, et sans perdre le nord, parce qu'il est équilibré, parce qu'il ne s'est pas coupé artificiellement de ses racines humaines pour ne plus vivre que de logique, ou de finances, ou d'abstractions.

Pour bâtir ses créations, il fait sans doute appel à la raison (Shakespeare, Michel-Ange et Mozart ne sont tout de même pas des hommes de faible intelligence, autrement dit des débiles incapables de faire autre chose que des oeuvres inutiles), mais aussi à l'imagination, à la sensibilité, à tous ses sens internes et externes. C'est son être humain tout entier qui est nourri de réalité.

Dans la moindre de ses oeuvres, on trouve le plus souvent des liens avec tout l'univers, l'univers matériel et l'univers intérieur de l'homme. « À l'aigle

souverain est réservé le privilège de rythmer le sublime dialogue de la terre et du ciel. » Ce que F.-A. Savard dit de l'aigle, on peut le dire surtout du poète, pour qui le monde est un cercle parfait, « une close concordance », comme le dit Aimé Césaire. Cercle parfait et close concordance, parce que le poète vit au rythme du cosmos, connaît et goûte « l'exaltation réconciliée de l'antilope et de l'étoile ». (Césaire)

Et voici, au passage, une histoire de quadrupèdes et d'un fou sage. C'est celle d'un Noir qui, au lendemain de l'élection de Jimmy Carter comme Président des États-Unis, voulut vérifier si les belles paroles de Jimmy sur les droits de l'homme pendant sa campagne électorale étaient autre chose que des nuages blancs sans consistance.

Ce Noir, poète, intelligent, équilibré, se rendit à l'église où Carter et sa tribu prosaïque assistaient à l'office dominical. Évidemment, on lui interdit l'accès à ce temple d'hypocrites racés, « parce qu'il était noir ». Un Noir ne pouvait prier en ce lieu où Dieu ne voulait voir et entendre que des Blancs!

Et le Noir s'en va par les rues en méditant sur les droits de l'homme de Jimmy Carter et Cie. Il se plaint

à Dieu d'avoir été mis à la porte de son église. Et Dieu, très sage, équilibré, poète, lui répond: « T'en fais pas. Moi, ça fait plus de deux siècles que j'essaie d'entrer dans leur église... »

Cette blague noire, folle à souhait, est beaucoup plus sensée que le discours scientifique, sérieux, prosaïque de Jimmy Carter. Elle nous montre un Jimmy Carter tout nu et tout ridicule de faux sérieux et d'hypocrisie. La blague noire fait avec Jimmy Carter ce que Prévert a fait avec son amiral solennellement et amiralement creux.

C'est la folie de Prévert qui est saine; c'est son langage fou qui est signe d'équilibre, de santé mentale. L'amiral et ses admirateurs parlent en prose, une prose qui se veut claire, efficace, rentable comme la compagnie de pinottes de Jimmy Carter. La poésie de Prévert, elle, sous ses apparences de folie, met à nue la folie de l'amiral Rien, comme les fous de Shakespeare sont les gardiens de la raison à la cour des rois.

Encore faut-il savoir reconnaître les vrais fous parmi tous ceux qui font les fous. « Un fou, ce n'est pas un homme qui a perdu la raison; un fou, c'est un

homme qui a tout perdu, sauf la raison », dit Chesterton.

Ce qui en étonnera plus d'un. Pourtant, qu'on y songe un peu: un homme qui se laisse guider par la seule raison est une espèce de monstre mécanisé, un robot, insensible à la joie, à la tristesse, à l'amour, à la vie. Car joie, tristesse, amour, vie, bref, tout ce qui est important dans la vie, échappe à la logique pure. On n'aime pas parce que la raison nous aurait dicté dix bonnes raisons d'aimer; et il serait trop facile et bête s'il suffisait que le logiciel Bonheur III, programmé par un superbolé impeccablement logique, me donne mille raisons d'être heureux, pour que je sois heureux.

»

D'où l'urgente nécessité d'apprendre la folie aux étudiants et aux autres, plus âgés; mais est-il encore temps, dans le cas de ces derniers? Et pourquoi donc un tel apprentissage exigeant? Pour les déprogrammer, les libérer mentalement; pour qu'ils ne soient pas des organigrammopahtes sérieux, dociles, bêtes.

Pour les tirer des profondes ornières creusées par les eaux torrentielles de la banalité et de la bêtise triomphantes en tous temps et en tous lieux, par

exemple, dans les sondages d'opinion rerépétés et le flot ininterrompu des publicités débiles et mensongères de tous genres. Pour qu'ils ne voient pas l'homme et la vie comme une locomotive bien calée sur les rails infaillibles conçues et coulées par les parents Science et Productivité.

Il en est des sciences comme des langues. Tu peux apprendre autant de langues étrangères qu'il te plaira et que tu pourras; à la condition que ta langue maternelle ne soit pas pour toi une langue étrangère que tu baragouines comme un babouin lorsqu'il pense et parle en espagnol. Imagine-toi quand il écrit! Il s'élève alors au niveau de nos trois étudiants ouistitis-vandales entendus plus haut. Sourirait-il, le babouin, s'il entendait le ouistiti lui répéter pour la troisième fois:

Ce sourire illogique, est un sourire qu'une seule personne peut faire voit les autres tanné d'être la même personne fait toujours la même chose faire un ouvrage qui ne donne rien mais laisse des traces négatif, Un sourire dont lui aussi ne connaît pas la solution un sourire qui ne conte plus et ne voit pas la différence entre sourire et pleurer.

Les sciences sont fort utiles, indispensables. Tu peux donc t'enrichir de connaissances scientifiques, autant qu'il te plaira et que tu pourras. Mais en voir aussi les fausses certitudes, les limites. S'initier, se rendre attentif au domaine infini du possible, du mystère, de l'imprévu, de l'inquantifiable, du non-mesurable, du non-rentable.

D'où l'extrême nécessité des disciplines inutiles, comme la philosophie, la littérature, la musique, les arts en général. Ces disciplines où l'homme se crée lui-même dans la liberté. Car si l'homme ne se libère pas par le haut, il se libérera, tout naturellement, nécessairement, par le bas: par les caisses de 24 ou par les voyages aux stupéfiants. D'où il reviendra stupéfié comme un veau et un peu plus enchaîné qu'il n'était avant son trip.

Le langage poétique, entre tous, est le plus propre à libérer l'esprit par le haut, à le déprogrammer du banal, du stéréotype, de l'anonymat majoritaire et plat. Il n'y a pas de poème en série: chaque poème, comme tout amour, est unique, jamais vu, jamais entendu.

Unique comme le sapin est unique, farouchement distinct de l'érable ou de l'orignal - sans pour autant être en rébellion ou en guerre contre l'érable et l'orignal.

La poésie, c'est le chant, c'est la danse, c'est le jeu, c'est l'extase. Toutes choses parfaitement inutiles, mais irremplaçables comme l'air. Prive un peuple de chant, de danse, de poésie, de jeu et de musique pendant vingt ans, et quand tu reviendras le voir, tu verras un troupeau de veaux. Tu l'as atteint au plus profond de son âme, tu l'as asphyxié, tu as tari la source de sa vie intérieure, tu l'as installé dans un hiver perpétuel, sans printemps, sans reprise de la sève, sans fleurs. Plus d'oiseaux inutiles! Plus de cerfs-volants colorés! Ça pourrait distraire les veaux dans leurs ruminations rentables!

Certes, ce peuple abruti, à l'âme vasectomiée, connaîtra encore l'enthousiasme: celui des ascenseurs, le vertige des gratte-ciel de l'Efficacité et de la Rentabilité. Il pourra fonctionner vite, comme une turbine de centrale électrique. Ses racines de métal, au lieu de perdre un temps précieux en s'abreuvant à la sève, charrieront des flots d'informations

électroniques; il aura une prodigieuse mémoire mécanisée, intarissable comme celle de l'ordinateur.

La parole humaine n'est jamais plus haute, plus pure, plus humaine que lorsqu'elle s'enflamme suffisamment pour chanter en poésie. Un peuple qui ne produirait pas de poètes serait un peuple tiède, fade, incolore, insipide.

« Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées », dit Aimé Césaire pour décrire la douleur de sa race, les Noirs. Quel langage apparemment absurde! Quelle façon compliquée, alambiquée, de dire les choses! Il serait tellement plus simple de dire, avec un économiste ou un sociologue: « Pendant des générations, les Noirs ont été très malheureux! » Oui, ce serait tellement plus simple; mais parfaitement plat. Plat comme un bas de porte.

Le poète, lui, réinvente le langage, recrée la réalité, décape les mots, joue avec la syntaxe et surtout avec son esprit. Contrairement à ce qu'ON pense, c'est lui le plus réaliste. Réaliste, parce qu'il redonne au langage sa vertu signifiante. Réaliste, parce qu'il te fait redécouvrir la vie chaude et palpitante sous la poussière (et la crasse) de l'habitude.

Ainsi, l'étudiant, pour comprendre et goûter ce vers d'Aimé Césaire, doit se débarrasser du langage mort, de l'imagination stérilisée et d'une vision monorail de la réalité. Il doit ouvrir son esprit à celui du poète qui, pour parler de sa bien-aimée Lou, parle en même temps de la rose, du printemps, de la peinture, de la musique, de l'architecture, du sang versé et de la noire et terrible volupté.

Autrement dit, le poète, au lieu de prendre une goutte d'eau et de l'étudier au microscope, en laboratoire, sous une plaque de verre, se laisse prendre par l'océan, plonge dans l'océan de la vie, non pas à la façon d'une pierre, mais d'un dauphin ou d'un nageur sensible à tout l'Océan qu'il goûte par tout son être, et pas seulement par la mécanique abstraite de sa logique.

Pour expliquer la méthode du poète, je l'ai comparée, dans mon livre Poésie, à celle d'un homme de science. Je les montrais tous deux dans leur relations intimes avec une grenouille. Ou je me trompe, ou tu ne liras probablement jamais ce livre. Permets donc que je mette un instant sous tes yeux ce

scientifique, une grenouille et un poète. Juste pour voir comment ça va se passer.

L'homme de science, biologiste, chimiste, astrophysicien diététicien, économiste, peu importe, attrape une grenouille. Plus probablement, c'est un autre qui l'a attrapée pour lui, car lui, il est soucieux d'écologie et ne ferait pas de mal à une mouche. Mais puisqu'on lui a attrapé une grenouille, autant s'en servir à des fins pacifiques et utiles, c'est-à-dire scientifiques.

Par quoi commencent les relations de ce scientifique avec la grenouille? Par un meurtre! Oui, par un meurtre. Cet assassin de savant commence par trucidier la grenouille. Pour ce faire, la science lui offre une panoplie de moyens, aussi efficaces les uns que les autres pour venir à bout d'une grenouille. Il en choisit donc un, neutralise la grenouille et la tue. Premier succès scientifique.

Le deuxième, ce sera d'éventrer sa victime pour lui arracher ses secrets. C'est-à-dire ses appareils vitaux qu'il vient de tuer: système respiratoire, système digestif, circulation sanguine, appareils de reproduction, et je t'en passe, par respect pour ton estomac. À cette enquête au criminel notre homme

peut consacrer des heures, des nuits blanches, et on a même vu un biologiste de réputation internationale qui a consacré toute sa vie à scruter la grenouille dans tous ses états.

Et « ce n'est qu'un début, poursuivons le combat. » Il s'agit, à l'étape suivante, de découper au bistouri, par tranches plus ou moins épaisses, la gentille petite grenouille au ventre gris rosé, que tu vois là, gisant sur la table d'opération, les yeux exorbités et la bedaine ouverte de haut en bas.

Ces lamelles de grenouille, le scientifique pourra en faire cuire quelques-unes, si ses talents de cuisinier n'interfèrent pas avec son travail scientifique. Mais le plus souvent, ce qui l'intéresse, ce n'est pas de déguster la grenouille accompagnée de vin blanc: c'est de scruter ces lamelles à la loupe et même au microscope. Elles y passeront toutes, environ 225, et le scientifique n'en finit plus de les contempler. Il y fait d'étonnantes découvertes qui, bien évidemment, échappent aux regards superficiels et distraits du commun des mortels quand il leur arrive de regarder une grenouille.

Ici encore, ces stages de la grenouille en lamelles sous le microscope peuvent durer des heures, des semaines, des années, etc.

Mais c'est loin d'être fini. Car si les lamelles de grenouille vues sous microscope disent beaucoup de choses utiles, ces lamelles contiennent une infinité de cellules, et chacune de ces cellules est un cosmos à elle toute seule. Le savant décide donc d'entrer dans ces molécules pour y voir clair et, qui sait? pour y découvrir les secrets de la Vie cosmique, en même temps qu'il découvrira ce qu'a pensé la grenouille quand elle s'est rendue compte qu'elle était tombée aux mains d'un meurtrier et qu'il allait la tuer.

Mais arrêtons là, et laissons au savant le soin de découvrir la vie cachée de la grenouille et du cosmos. En voyant les différentes étapes de son travail, vous avez pu comprendre un peu mieux comment se conduit le savant avec une grenouille et avec tout le reste. Car il existe ce qu'on appelle la méthode scientifique, et elle est valable pour toute étude digne de ce nom. Si notre savant quitte le microscope pour utiliser plutôt le stéthoscope, le périscope ou le télescope, il ne changera pas pour autant de méthode.

Et sa méthode restera valable pour l'étude de la culture des oursins, des réflexes du subconscient, des fluctuations de la Bourse, des relations familiales et internationales, etc. Il est prêt à tout faire pour se rendre jusqu'au bout, en divisant, subdivisant, concentrant, rapetissant, creusant, pour se rendre jusqu'au fond de son entonnoir, jusqu'au bout du boutte. Et c'est loin, le boutte du boutte.

On est parti d'un lac où vivait une innocente grenouille, mais grâce au savant, on se retrouve maintenant hanté, hypnotisé par une cellule et une infinité de sous-cellules d'une grenouille assassinée. Le savant nous a savamment fait descendre au fond de son entonnoir pour nous initier aux secrets de sa victime. Telle est la méthode scientifique, en résumé, certes, puisque nous ne pouvons tout de même pas passer des années à contempler une cellule de grenouille. Mais mon résumé a beau être cavalier, il ne trahit pas la méthode scientifique.

Laissons maintenant le savant au fond de son laboratoire en entonnoir et remontons à la surface, à l'air libre, là où il fait bon respirer. Puis, avec le poète,

rendons-nous au lac où les savants n'ont pas réussi à tuer toutes les grenouilles pour mieux comprendre la vie.

Voici précisément une grenouille. Sur ses gardes, car elle a entendu parler des savants. Par bonheur, elle n'a pas devant elle un savant, mais un poète, un contemplatif, un réaliste, un amoureux de la vie et un grand ami de la grenouille et du reste.

Le poète utilisera une méthode tout à l'opposé de la méthode dite scientifique. Lui, il n'entrera pas au fin fond d'un entonnoir pour y contempler une sous-sous-cellule de grenouille préalablement assassinée. Il part de la grenouille conservée vivante et entière, et à cette grenouille, il ouvre les espaces infinis de la vie et du cosmos.

Lui aussi, le poète, s'intéressera aux détails, mais il ne subdivise pas un détail en des millions de sous-détails. Il se contente de laisser les détails se multiplier, jusqu'aux confins de l'univers, et bien au-delà.

Le détail, ce peut être, ici, l'oeil liquide et lumineux de la grenouille, oeil cerclé de noir. Il a l'air immobile, passif, mais il n'en est rien. En regardant attentivement l'oeil de cette grenouille dont le poète

s'est rapproché en ami et non en « maudit malfaiteur », que voient le poète et la grenouille?

Le grenouille voit la fleur jaune du nénuphar au centre de la feuille où elle s'est assise pour contempler la vie. Le poète lui aussi voit cette fleur jaune se mirant dans les eaux limpides de l'oeil de la grenouille. Mais poète et grenouille voient une infinité d'autres choses, toutes reliées entre elles, et s'épanouissant en cercles concentriques de plus en plus grands, en ondes cosmiques.

Résumons. L'oeil de la grenouille, la fleur du nénuphar se mirant dans cet oeil, la fleur sur la feuille, la feuille sur le lac, et, à la surface de ce lac, les arbres qui s'y mirent, les vagues caressées par les vents venus fond de l'horizon, le soleil y brille de tous ses feux, et le soleil dans sa galaxie avec ses nébuleuses, et sa galaxie tournant enivrée dans des milliards de galaxies.

Voilà. On est sorti de l'entonnoir scientifique. Aux yeux de beaucoup de gens, captifs ou non de l'entonnoir du savant et de bien d'autres entonnoirs disponibles - par exemple, l'entonnoir du milliard à creuser, l'entonnoir de la gloire qui, bizarrement,

descend son homme), aux yeux, dis-je, de tous ces gens sérieux, mal sérieux, rétrécis, amputés de haut en bas, l'activité du poète semble bien naïve, au sens d'inutile, voire d'imbécile.

Contempler la vie, au lieu de l'asphyxier, de la vasectomier et de l'assassiner, ça ne fait pas sérieux?

C'est une question d'entonnoir. Ton entonnoir, tu le tiendras tête à l'envers, ouvert vers le bas, ou tête à l'endroit, ouvert par en haut.

C'est connu: « les grandes personnes aiment beaucoup les chiffres. » Ça fait très sérieux et ça donne l'illusion de savoir exactement de qui on parle, au millimètre près, de saisir exactement la réalité. Mais les chiffres, ce sont de petites fioles bien étiquetées, bien classées, dans lesquelles on a versé un peu de réalité, c'est-à-dire cette part de la réalité la plus superficielle, pour ne pas dire artificielle. Les chiffres rassurent, parce qu'ils sont plutôt bêtes; ils donnent l'impression qu'à force de quantifier, on obtient fatalement la qualité, comme ON a cru qu'en augmentant la grosseur de nos polyvalentes, ON augmenterait fatalement la qualité des études.

Le poète Apollinaire, lui, nous parle de sa Lou sans utiliser un seul chiffre: c'est grave! Un homme sérieux, un scientifique, nous aurait dit l'âge exact de Lou, son poids en milligrammes, sa hauteur en millimètres, la mesure précise de ses hanches et de sa poitrine, combien d'enfants ou d'amants elle avait, la valeur de son compte en banque, le prix de son boa, le prix et l'année de sa Mustang. Il nous aurait informé à loisir sur Lou, et toutes ces données chiffrées auraient pu être confiées à l'informatique qui nous aurait préparé sur Lou un examen très objectif, avec une multitude de questions et de réponses très scientifiques.

Oui, mais quand vous aurez accumulé, par milliers, par millions, toutes ces fiches très précises et très scientifiques, vous ne saurez strictement rien sur Lou. Vous aurez eu l'impression très flatteuse et rassurante de saisir la réalité; en réalité, vous n'aurez saisi de Lou que son fantôme matériel; la vraie Lou, heureusement, aura échappé à votre savante investigation. Drôles de sciences dites exactes, qui ne vous apprennent exactement rien, ou presque rien, sur l'essentiel!

Ce culte des seules données scientifiques a des conséquences graves, entre autres celle de bloquer, calcifier, ossifier, stériliser l'intelligence, l'imagination et le coeur. « Si vous dites aux grandes personnes: « J'ai vu une belle maison en briques roses, avec des géraniums aux fenêtres et des colombes sur le toit...» elles ne parviennent pas à s'imaginer cette maison. Il faut leur dire: « J'ai vu une maison de cent mille francs. » Alors elles s'écrient: « Comme c'est joli! » (Saint-Exupéry, Le petit prince).

Oui, c'est du joli: avoir tué son imagination à grands coups de chiffres, pour n'être plus sensible qu'à ce qui peut se mettre en chiffres! Ces chiffrés, que verront-ils quand Rimbaud leur dira: « J'ai vu l'aube exaltée ainsi qu'un vol de colombes »? Ils demanderont: « À quelle heure précise as-tu vu ça? Combien étaient-elles? De quelle couleur? À quelle hauteur volaient-elles: 50 mètres? 110 mètres? 223 mètres? Dis, pour que je me fasse une idée précise de ce que tu as vu ou cru voir. »

Et si Apollinaire dit de sa Lou: « ... tu es la poésie, chacun de tes gestes est pour moi toute la plastique, les couleurs de ta carnation sont toute la peinture, ta

voix est toute la musique, ton esprit, ton amour toute la poésie, tes formes, ta force gracieuse sont toute l'architecture... », les gens sans imagination, sans coeur, ne voient rien. Mais Lou, vue et louée par le poète, si elle devient de plus en plus mystérieuse, devient de plus en plus vraie, colorée, vivante et savoureuse.

Le poète, apparemment, ne m'a rien appris sur elle; en réalité, il m'a rendu plus sensible au mystère de Lou, à cet infini de signification qu'est tout être humain, ou même toute parcelle de vie qui, fatalement, est en relation avec tout le réseau inépuisable, insondable de la Vie globale, cosmique.

Le poète m'ouvre au vertige du cosmos, il me fait voir que le brin d'herbe est enraciné dans les nébuleuses; il allume un phare dont les rayons balayent les profondeurs de cet océan qu'est ma vie intérieure. Je n'y vois pas grand-chose, mais au moins je soupçonne que je suis infini, ou presque. Et cette certitude m'est fort utile; elle vaut beaucoup plus cher que toutes les sommes additionnées par le mathématicien ou le milliardaire.

« Berçant notre infini sur le fini des mers », a dit Baudelaire. Car c'est l'homme qui est infini, du moins infiniment plus que toutes les mers et toutes les galaxies. Le poète, conscient de tous ces infinis, et surtout de l'infini humain, a la sagesse de ne pas vouloir enfermer l'océan dans ses coquilles, ses chiffres, ses fioles, ses équations, ses tableaux synoptiques et dans les deux colonnes débit-crédit du comptable agréé. Il sait que toute les sciences conjuguées ne peuvent faire une Lou, ni même un pissenlit.

Alors, il préfère de beaucoup goûter sa Lou, plutôt que de la soumettre à l'analyse scientifique du microscope, du télescope, du stéthoscope, du périscope, du stéréoscope, du baromètre, du pluviomètre, du podomètre, de l'endoscope, de l'encéphalogramme et de l'organigramme, de l'anémomètre, du galvanomètre, de l'ampèremètre et autres instruments très loués, mais fort déficients dès qu'il s'agit de chercher et voir un peu plus loin que son nombril scientifique.

« L'homme est un animal raisonnable. » Voilà une définition célèbre, en apparence scientifique,

objective, très raisonnable. Mais quand on y regarde d'un peu plus près, on se rend vite compte que si cette définition est d'une certaine utilité - par exemple, pour distinguer la plupart des hommes du babouin, de la pie ou de la baleine -, elle est vite courte et creuse. C'est un peu comme si je disais: « la femme est un bipède logique. » Si tu t'en tiens à cette définition très raisonnable mais très prosaïque, tu ne connaîtras pas grand-chose de Lou, de Marie-Louise ou même d'une Yvette.

Il en est ainsi des évidences et des certitudes de toutes les sciences dites objectives: elles apparaissent d'abord comme des vérités indiscutables, des cercles parfaits comme une pièce de trente sous. Oui, mais si tu poses une pièce de trente sous sur la vie, tu vois que ce petit trente sous, parfait comme un axiome ou un dogme mathématique, n'en couvre pas large et n'explique même pas une sauterelle ou un maringouin.

Le poète sait cela, d'instinct. C'est pourquoi, au lieu de poser des trente sous sur la vie, de la réduire en équations et en formules ou de l'enfermer dans des éprouvettes bien étiquetées et alignées sur des tablettes, il plonge dans la vie et nage vers le large.

Darwin trouve un fossile marin incrusté dans un rocher, à 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; ça lui suffit pour remettre en question une foule de réponses considérées inconsidérément comme sacrées par la religion et la science du temps. Le poète, lui, remet tout en question, devant une grenouille, un brin d'herbe, un sourire, une larme. N'est-il pas alors le plus sage des hommes, le moins borné par les murs de carton ou d'acier des fausses certitudes.

Cela, pour redire que l'étudiant a besoin de tout autre chose que de sciences dites exactes et que, pour l'ouvrir à l'univers et surtout à l'univers humain, la poésie, la littérature, l'art, toutes choses apparemment inutiles, sont encore ce qu'il y a de plus efficace.

Ces bains de vie, ce bouche à bouche avec la vie globale, nous en avons tous besoin pour rester vivants, sensibles, incarnés, « poreux à tous les souffles du monde, enracinés dans la chair rouge du sol, dans la chair ardente du ciel. » (Aimé Césaire)

Malheureusement, c'est ce qui manque le plus à ce système qui se veut un système d'éducation. Nous éduquons la raison froide, la logique; nous mettons l'accent sur le quantifiable, le mesurable, sur les

formules rigides, sur les tableaux synoptiques qui prétendent cerner le réel. Mais peu de place pour la vie mouvante, pour la vie mystérieuse, pour cet univers de l'âme, pour tout ce qui échappera toujours aux instruments d'analyse les plus sophistiqués. Nous sommes des animaux fort raisonnables, très diplômés, mais peu humanisés. Nous roulons très vite sur les rails de l'abstraction; mais à cette vitesse, tous les arbres se transforment en poteaux, tous les humains deviennent robots et numéros.

L'anti-robot, c'est le poète, c'est le créateur, pour qui l'univers et lui-même sont toujours neufs, insondables et imprévisibles.

« Je suis sans nom ni visage certain », dit Anne Hébert. Le prosaïque, lui, superficiel et plus ou moins aveugle, s'imagine que son nom et son visage sont clairs et certains comme le soleil étale en plein midi sur la mer calme. Qui a raison? Voyons un peu.

Je suis sûr de mon nom et de mon visage: quand on m'appelle par mon nom, je réponds, du moins assez souvent; et quand je vois mon visage dans le miroir, je peux, il est vrai, avoir des doutes et parfois même de la stupeur et de l'inquiétude, mais enfin je me reconnais.

Mais quelles pâles certitudes! Mon nom, c'est une étiquette absolument fantaisiste, fruit du hasard aux possibilités infinies. Non nom ne peut rien pour moi; c'est moi qui au contraire lui donne un contenu, un sens. Mais moi, qui suis-je? Et qui me le dira?

Quand je vois mon visage dans un miroir, ce visage ne me renseigne en rien sur moi. Je ne suis pas plus mon visage que la girafe n'est son cou. Et si, par-delà cette mince pellicule de mon visage captive sur le miroir, j'essaie de saisir la réalité de mon être intérieur, je perds le contact, je suis pris de vertige comme celui qui, à travers la mince couche éclairée à la surface de l'océan, essaierait d'entrevoir le fond des abîmes. Une mince couche de conscience, une buée vaguement éclairée, et, au-delà, les gouffres insondables de l'inconscience où fermentent le meilleur et le pire.

Le prosaïque, lui, n'y voit pas plus clair que moi, mais il veut donner le change: « Tu presses le chiffre pur à même tes mains ouvertes » dit Anne Hébert à celui qui se donne l'illusion de la connaître. Toi, aussi, le savant, tu as l'impression de te tenir en main, de pouvoir résoudre l'énigme et l'équation que tu es, en chiffres bien intelligibles; tu t'imagines avoir déchiffré

le monde et toi-même, d'avoir saisi la réalité par les oreilles et l'avoir réduite en formules limpides. Tu as tout chiffré; mais tu n'as rien déchiffré.

Tu as appelé cheval le cheval, tu l'as identifié, étiqueté; mais l'identité du cheval, la substance, l'être, le mystère du cheval n'est pas contenu, circonscrit, clôturé dans le mot cheval: tu aurais aussi bien pu l'appeler Pompadour, Elliott ou Elvis, sans le déranger d'un poil. Du moins, je le pense.

En réalité, dans tes mains ouvertes, pleines d'une belle assurance naïve, il te reste un peu de pollen des êtres, un souffle, une ombre, vite dissoute aux remous du cosmos.

Quand je dis: « Je vis, j'aime », je le dis avec une grande assurance, aussi longtemps que je n'arrête pas le flot des paroles pour entendre ce qu'elles disent. Quand je cherche à entendre ce qu'elles veulent dire, je n'entends plus qu'un faible écho. Qu'est-ce que le je? Qu'est-ce que vivre, aimer? Est-ce vous qui me le direz? Est-ce toutes les sciences conjuguées?

Alors, accuser les poètes de parler de façon obscure, c'est de la haute impudence: comme si les sciences, elles, parlaient de façon claire et savaient

bien, comme Luc Jouret et autres gourous, de quoi elles parlent!

Si les sciences savent de quoi elles parlent, pourquoi n'arrivent-elles pas à résoudre des problèmes simples et quantifiables comme l'inflation, le chômage, la distribution des richesses dans le monde? Et quand elles auront réglé ces problèmes enfantins, qu'elles nous disent, de façon claire, par quelle formule scientifique on peut assurer le bonheur de l'homme qui n'est plus au chômage.

Le poète, lui, sait d'instinct et affirme sereinement que la vie déborde infiniment les petits moules des sciences. Il remet tout en question et, pour libérer la vie, bouscule tous les vendeurs de petits moules stéréotypés. Son apparente imprécision - celle même de la vie - est plus précieuse que tous les dogmatismes scientifiques, avec leurs axiomes infaillibles, imperméables, élevés au carré et même au cube.

Ce chapitre sur la langue et la liberté peut sembler trop long. Mais j'ai voulu prendre le temps nécessaire pour faire voir que l'apprentissage de sa langue maternelle est un précieux outil de libération.

Être capable de s'exprimer, et avec bon sens, clairement, en toutes circonstances, devant n'importe qui, c'est un objectif très exigeant, mais combien libérateur! Si tu ne te donnes pas cet outil d'expression, d'autres parleront pour toi et te feront dire ce qu'ils veulent, eux; et toi, tu seras un handicapé volontaire, baragouinant des choses confuses, quand on attendait de toi une parole lumineuse.

Quant au développement sur la poésie et les arts en général, il est d'autant plus nécessaire que l'école d'aujourd'hui accorde de l'importance presque exclusivement à la mentalité et au langage scientifique, langage de l'avenir, comme ON aime à le chanter. ON oublie que les certitudes des sciences sont très incertaines. ON oublie surtout que l'âme humaine ne se nourrit pas surtout de mathématique, de chimie, de physique ou d'informatique. La poésie, les arts en général, sont là pour rappeler à l'homme que l'homme normal n'est ni robot, ni rabout, ni cabot cabotin.

Pour rappeler aussi que développer uniquement les bosses mathématiques et scientifiques, ça fait des bossus de la tête, inquiétants, très dangereux parce

que déformés, incapables de voir l'homme, la société et la vie dans leur ensemble et leur mystère.

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que la science, quand elle nous parle de l'homme du passé et qu'elle imagine l'homme de l'avenir, nous présente presque automatiquement des êtres horribles. Nos ancêtres, les fameux hommes des cavernes inventés de toute pièce avec leur massues et leurs sentiments de brutes, auraient été des affreux; et nos descendants seraient appelés à devenir de monstrueuses perfections techniques, agressives et froides. De même, quand elle nous invente des extra-terrestres, ces êtres ont presque toujours comme caractéristiques essentielles d'être horribles de corps et d'esprit.

Laissée à elle-même, non équilibrée par une autre vision du monde et de l'homme, la vision scientifique dessèche le coeur et déboussole l'esprit. Ses bosses prennent volontiers la proportion des champignons atomiques: c'est très efficace pour stériliser la vie.

On n'a jamais tant parlé du dialogue et jamais l'on ne s'est moins soucié de la langue. Le livre le plus révolutionnaire que nous puissions lire, c'est la grammaire. Si nous la mettions tous en pratique,

**l'atmosphère de la province en serait plus changée
que par l'explosion de bâtons de dynamite!**

(Pierre Baillargeon, Le choix)

Il dit cela, Monsieur Baillargeon, sans avoir jamais enseigné dans nos cégeps ou nos universités. S'il était venu me voir, et que je lui avais fait lire un certain nombre de copies de nos étudiants - pas nécessairement choisies (ou choisis) parmi les pires -, je crois qu'il aurait été tenté d'utiliser, en plus de la grammaire, des bâtons de dynamite. Et pas seulement à la douzaine.

Chapitre 12

SCIENCES DU DOUTE ET DU RISQUE

Puisque nous sommes en bordure des sciences...

L'enseignant peut-il transmettre à ses élèves une science qui leur soit plus utile que la science du doute? J'en doute.

Si, par exemple, à la fin d'une session, vous posez à vos élèves une question manifestement stupide, et qu'ils répondent de façon stupide mais avec sérieux, sous prétexte qu'un examen, c'est sérieux, qu'un professeur, ce n'est pas nécessairement ni toujours stupide, et que tout imprimé mérite le respect, eh bien! vous aurez perdu votre temps à enseigner, et vos chers élèves auront perdu le leur à vous suivre. Bien plus, eux et vous sortirez de la session un peu plus sots que vous n'y étiez entrés. « Ce qui n'est pas bien rare », me direz-vous. Bien sûr; mais c'est tout de même une bien drôle (?) de consolation.

Si tu aimes ton métier, de façon intelligente, tu essaies de démystifier le métier de professeur, la foi aveugle au professeur. Parce que tu aimes la raison, tu

attaches beaucoup d'importance au fait de savoir où et quand il faut dépasser la raison ou la mettre en doute. Et tu essaies de le faire comprendre à tes chers élèves.

Toute leur vie, ces étudiants seront harcelés par la publicité et la propagande dont la bêtise est le plus souvent insondable. L'opinion commune, qui est habituellement un condensé de non-sens, de sagesse gélatineuse, pèsera sur eux comme une montagne de glaise. Alors, s'ils n'ont pas développé leur esprit critique, ils seront troupeau docile, numéros interchangeables, citoyens conglomérés ou cONs-fédérés, bouillie idéale pour les *meltings pots*, pour les embrigadements dans les rangs de ceux qui tiennent à marcher les deux pieds dans la même bottine, de gauche, du centre ou de la droite, bref, ils seront des bénévoles *cool* pour tout ce qui dispense de penser et récompense de ne pas penser.

« Comment se faire des amis pour réussir dans la vie? » Le moyen le plus sûr, c'est penser comme tout le monde, de sourire à tout venant comme un con, de multiplier les poignées de main électorales et les bises, d'être gentil-gentil, par manque d'intelligence et de caractère.

Mais faire systématiquement tout le contraire, par manque d'intelligence et de coeur, ce n'est pas une recette plus équilibrée. S'il est bête et servile de multiplier sans raisons sourires, accolades et poignées de main moites, il est non moins débile de multiplier les coups de poing et de toujours mordre en coin. Autrement dit, il faut savoir juger et distribuer à bon escient ses caresses et ses bises, ses savates et ses fins de non-recevoir.

Certitude et doute: deux attitudes complémentaires

Rendre les esprits autonomes, sans leur imposer la voie de ta propre autonomie, voilà un défi majeur en éducation. Il n'y a pas d'éducation possible sans une grande passion chez l'éducateur, puisque l'enthousiasme seul fonde et féconde: engendrer à froid, c'est une triste entreprise, vouée à l'avortement ou à la parturition de morts-nés.

Mais si tu enseignes dans l'enthousiasme, si tu aimes passionnément, tu es nécessairement partial. - Il n'y a rien de plus impartial qu'un mort. - Tu ne peux

présenter avec lucidité et passion que les choses qui t'émerveillent et t'émeuvent.

Mais alors, on pourra t'accuser de transformer en idoles tes propres amours, qui ne sont pas nécessairement les amours qui conviennent aux autres. Souvent, tu t'accuseras toi-même d'avoir la main trop ferme sur la bride ou l'éperon trop vif et impatient au talon, d'utiliser l'épée avec un peu trop d'enthousiasme et de fougue pour frayer à la raison son chemin dans la jungle de l'inconscience satisfaite ou dans les rangs épais, touffus et profonds de l'ignorance militante.

Les esprits ne se cultivent pas comme les choux. Tout le monde en convient; mais cette concession faite pour se donner bonne conscience et pour paraître large d'esprit, tout le monde, en fait, se met à l'ouvrage et cultive les esprits comme il cultive ses choux.

Tout professeur modèle ses élèves comme tout artiste modèle ses mots, ses notes de musique, ses couleurs ou son argile: avec des mains à la fois fermes et caressantes. N'en déplaise aux psychologues *sub vitro* scandalisés, qui interdisent toute forme d'intervention directe sur l'argile humaine à modeler:

selon eux, l'argile humaine trouvera toute seule la forme à se donner (comme elle a trouvé toute seule le moment, le pourquoi et le comment de sa naissance?)

Si tu laisses ce qu'on appelle pompeusement la créativité, la spontanéité, s'épanouir librement dans tous les sens, tu obtiens un beau fouillis qui n'a plus d'original et de spontané que l'incohérence. Par contre, si tu coules l'originalité individuelle dans des moules communs, tu obtiens des boulons ou des navets en série. Vieux dilemme: Jean-Jacques Rousseau ou Taylor? Les disciple de la Pentecôte ou le gang du Ku-Klux-Klan?

La neutralité, l'impartialité sont voies royales pour déboucher au royaume de l'in-signifiante. Pour signifier, il faut prendre farouchement parti, comme les choux, les genoux, les hiboux et les Sioux. La neutralité n'est pas une échappatoire: c'est un cul-de-sac.

Plus tu es neutre, plus ton enseignement se dégrade en compromis mous et en démissions gluantes; à force de mettre de l'eau dans ton vin, tu finis par avoir un goût de limonade insipide.

La nature, sage, protège ton cerveau d'une cuirasse osseuse; ce qui vaut mieux que le laisser s'épanouir en toute liberté d'une mer à l'autre comme une coulée de margarine. De même, elle garde ton coeur en cage, dans des limites très strictes, pour que tu ne sois pas tenté de l'avoir toujours sur la main, comme un politicien crétin en mal de popularité visqueuse.

Défendre passionnément ce qui te semble valable et n'avoir aucune molle pitié pour ce qui te semble bête, voilà, jusqu'à ce jour, la seule formule qui donne des fruits, quel que soit le champ d'action où tu décides d'agir. Et jusqu'à preuve du contraire, les étudiants préféreront toujours un enseignant qui défend passionnément ses idées, parce qu'il en a, à un enseignant qui défend impartialement, en couillon neutre, les idées de tout le monde et qui essaie de transformer la chèvre en chou, le non en oui, comme une nouille.

Dis ce que tu as à dire, dis-le fortement (ça ne veut pas dire en criant); c'est encore la meilleure façon d'éveiller les esprits. Si tu contredis fermement les opinions des autres, avec bon sens, ils seront obligés

de réagir fermement, de consolider leurs propres opinions, bref, de penser. C'est la vieille méthode pédagogique de Socrate, doctrine toute jeune comme le vieux soleil.

Si, par exemple, je présente aux étudiants deux poètes qui ont une vision tout à fait différente de l'homme et de l'univers, si chacune de ces visions est présentée avec lucidité et passion, je leur rends un meilleur service que si je ne leur présentais qu'un compromis mou entre ces deux visions. Je mets à la question leur passivité, leur fausse sécurité.

Il se peut, évidemment, qu'ils restent neutres, passifs comme une borne en ciment, enracinés stérilement dans l'indifférence; du moins, j'aurai fait ma part pour leur offrir un terrain où s'enraciner et produire autre chose que l'uniforme banalité des chantres de la gomme Dentyne, du savon Irish Spring, des homélies du Jour de l'An du substitut de la Reine d'Angleterre au Canada, et du papier White Swan.

Toutes les disciplines enseignées au cégep sont-elles autre chose que des approximations, des hypothèses, des synthèses provisoires qui seront,

demain, remises en question, remplacées par d'autres, aussi fragiles et provisoires? En même temps qu'il faut les connaître pour savoir le chemin parcouru par l'humanité et pour fonder son travail dans le présent, il faut surtout pouvoir les évaluer, c'est-à-dire les critiquer, pour éviter que des solutions transitoires n'apparaissent comme éternelles et bloquent ainsi les routes de l'avenir.

Il ne devrait pas être si difficile d'en convaincre les étudiants, si les enseignants en étaient eux-mêmes convaincus. Mais il faut bien constater que les enseignants, par tradition, ne sont pas des révolutionnaires de la pensée. Ils sont plutôt tout le contraire: des courroies pour la transmission des théories en place, en vogue sur les vagues du jour. L'école transmet l'héritage du passé, s'occupe un peu du présent, et néglige presque totalement l'avenir.

Il faudrait au moins en être conscient pour démystifier cette fausse sécurité et donner de temps à autre le vertige, en menant le jeune au bout du quai. Pour lui faire voir que les quais solidement bâtis par l'homme ne mènent pas loin sur l'océan, et qu'avec une fusée interplanétaire on ne s'enfonce guère profond dans le cosmos matériel. Et cette fusée est

absolument inopérante quand il s'agit d'explorer le cosmos humain ou même les nébuleuses du premier bipède raisonnable rencontré au bain ou dans la rue.

Poser souvent des questions essentielles, mais dont la réponse est obscure: Qui suis-je? Qu'est-ce que l'amour? En quoi consiste la dignité de l'homme? Et d'autres, apparemment farfelues, mais tout aussi intelligentes: Pourquoi le pissenlit? Pourquoi le rouge? Et les bonnes vieilles questions absurdes, pour apprendre à se méfier de l'Absurde, pour développer le sens de l'équilibre, du bon sens élémentaire, assez bête mais indispensable.

Avec mes élèves, nous avons travaillé pendant deux mois le plaidoyer de Cicéron contre le bandit Verrès, honorable ancêtre des Nixon, Al Capone, Duvalier, Somoza, Pol Pot, Porter, Charest, Milosevic, Bokassa 1^{er}, Staline, Marcos, et de tant d'autres, innombrables, dont les noms à jamais malpropres figurent aux dictionnaires des noms propres. Nous avons fait au passage quelques comparaisons entre l'éloquence de Cicéron et celle de Démosthène, précisé l'époque et les lieux où Verrès avait exercé ses talents d'honorable crapule, et rappelé

les principaux personnages politiques qui avaient intérêt à voir Verrès acquitté ou condamné.

Arrive l'examen final sur cette oeuvre magistrale, aussi passionnante que l'enquête sur le Watergate et nos scandales dits des commandites. Je pose cinq questions solides pour vérifier si mes élèves ne font pas dire n'importe quoi à la langue de Cicéron et à Cicéron lui-même. Puis, entre ces questions substantielles et sensées, je glisse des questions plus stupides les unes que les autres, par exemple: Pourquoi Verrès fit-il incendier l'Adriatique? Que fit Sylla, la femme de Verrès, au cours du procès? De quel côté se rangea Démosthène pendant ce procès devant le Sénat romain? L'étudiant avait en main son livre, où il pouvait voir assez facilement que ces questions hautement fantaisistes et même bouffonnes n'avaient aucun sens. Mais il s'agissait d'un examen, les questions étaient imprimées: un examen, c'est sérieux, et tout imprimé mérite le respect. Alors? Alors, à peu près tous mes élèves se crurent obligés de répondre sérieusement à des questions idiotes.

La correction d'un tel examen marque une étape majeure dans le développement intellectuel d'un jeune.

Quand il regarde la carte de l'Italie, à la page 3 du livre, et voit que l'Adriatique est une mer de 500 milles de long sur 130 de large, il se dit qu'il a été un long et large con pour avoir cherché dans la ténébreuse psychologie criminelle de Verrès un motif expliquant l'incendie d'une pareille étendue d'eau. De même, quand il se rappelle que Démosthène avait vécu en Grèce, quatre siècles avant Verrès, et que Sylla était un dictateur du type Bokassa 1^{er}, mort quinze ans avant le procès de Verrès.

Et alors, vous leur posez oralement deux questions pour prolonger les effets salutaires de cette cure par l'absurde:

1. Quand tu ne sais pas, qu'est-ce que tu réponds? - Je réponds que je ne sais pas. Et c'est la seule réponse intelligente. Je n'essaie pas de faire le finfin en écrivant dix lignes ou cinq lignes de texte insensé, avec l'espoir que le professeur, idiot mais sympathique et indulgent, m'accordera quelques points, et peut-être même la note de passage, parce que je n'ai pas fait trop de fautes de français!

2. Quand la question posée est idiote, qu'est-ce que tu réponds? - Je réponds que la question est idiote; et je prouve rapidement en quoi elle est idiote.

Et je ne prends pas de gants blancs pour le dire, sous prétexte de courtoisie et d'entregent! La première des politesses, c'est de respecter ton intelligence et celle des autres.

Très bien. Vous voilà avertis pour le reste de votre vie. Il vous restera maintenant à savoir faire la distinction entre une question insensée et une question intelligente. Autrement, vous verrez des questions idiotes partout, ce qui ne vaut guère mieux que de ne pas les voir quand elles se présentent. Et ce qui est vrai des questions, est également vrai des personnes et des réponses, les vôtres, les miennes, et celles de tous les autres.

Les esprits mesquins - il s'en trouve à tous les âges de la vie - vous en voudront à mort, et pour toute leur vie, de les avoir fait monter jusqu'au sommet de l'absurde où ils ont complaisamment étalé leurs fesses nues sous les pleins feux de la rampe. Les esprits honnêtes, sont également piqués au vif, mais ils tournent leur agressivité, non pas contre vous, mais contre eux-mêmes. Ces derniers seuls apporteront une contribution utile à l'espèce humaine; les autres

s'appliqueront toute leur vie à sauver la face, c'est-à-dire leurs fesses.

Avec les étudiants d'aujourd'hui, je n'ai plus l'occasion d'utiliser le bandit Verrès pour leur enseigner la science du doute et l'honnêteté intellectuelle. Mais les autres sujets disponibles sont là, à profusion. Il n'est pas si difficile qu'on pourrait le penser à première vue, de faire admettre à la moitié des étudiants, à la troisième ou quatrième session de leur passage au cégep, que le Maine est un pays borné au Nord par l'Afghanistan et au Sud par le Nigéria; ou que Trudeau a signé un traité d'alliance avec Wolfe au lendemain de la bataille où Abraham a perdu son fils unique; ou que le subjonctif du verbe être, au féminin, donne: je soie, tu soies, elle soite, nous soyons, vous soyées, ils (ou elles) soient. Essayez!

Une autre méthode hautement réprouvée par les psychologues mollement philanthropes, c'est, à propos d'une question intelligente et quelque peu difficile, de fournir à l'étudiant des éléments de réponse apparemment inoffensifs, mais qui, s'additionnant les

uns autres, finissent par conduire, eux aussi, au royaume fulgurant de l'Absurde.

Le réveil sera aussi brutal que salutaire: « Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. » Reste donc lucide, et pas seulement passablement, à 60%. Pour n'être pas le jouet docile de ceux qui te guident en douceur, d'une voix suave, vers le précipice de l'Absurde. Et ils sont prolifiques comme les moustiques.

On n'a pas toujours vingt ans! Heureusement!

« Je mourrai un peu moins sot que je ne suis né », dit un personnage de Marguerite Yourcenar dans L'oeuvre au noir. C'est encourageant; mais ce n'est pas automatique, loin de là. J'entendais, un jour, une dame de 94 ans, proclamer fièrement qu'elle avait toujours voté libéral. Pourquoi? À cause de Sir Wilfrid Laurier et de son père, triple con, qui, sur son lit de mort, lui avait fait jurer de rester toujours fidèle à son Laurier siré.

Par fidélité conne, elle mourra donc un peu plus sottie qu'elle ne l'était à la naissance: chacun de ses votes programmés ajoute une couche de sottise à celle qui était déjà bien en place. Et quand on a 94 ans, ça

fait épais. Elle n'aura vécu si longtemps que pour ajouter un centenaire à la bêtise humaine. Pas très futé à quinze et vingt ans, c'est en quelque sorte normal et presque inévitable: tout le monde, ou presque, y passe! Mais un vieillard bête, c'est le plus désolant des paysages.

Le risque créateur

Mieux vaut être gauche et vivant, qu'élégant et mort!

Un caneton, tout frais sorti de l'oeuf, est gauche à souhait, couetté, titubant, avec des ailerons dérisoires et des palmes qu'il soulève avec la grâce d'un citadin chaussant pour la première fois des raquettes sur l'asphalte.

Mais il est vivant et, grâce à cette vie fragile, beaucoup plus émouvant et intéressant que tous les beaux canards et flamants de plastique rose exhibés sur le gazon bien peigné d'un riche parvenu au comble du mauvais goût.

Et un poulain, tout dégingandé et tout poisseux de placenta, sera toujours plus digne d'intérêt qu'un

beau grand cheval de bois comme le Prince consort Philippe. Vive la reine! Et honni soit qui mal y pense!

Le goût du risque, c'est peut-être une vertu de la jeunesse, mais sûrement pas de la jeunesse quand elle fréquente les institutions d'enseignement; alors elle devient presque automatiquement d'une prudence sénile, attentive à obtenir de bonnes notes par les voies les plus sûres, c'est-à-dire les plus plates. Ce qui est une voie sûre pour cultiver la médiocrité et la faire prospérer très rapidement.

Et sur ce point, les étudiants les plus studieux et tendus sont aussi menacés que les cancre très détendus. L'idéal d'avoir de bonnes notes est aussi déformant que la sainte loi du minimum.

Quand un étudiant fort choisit presque fatalement les voies les plus sûres pour augmenter ses chances d'avoir une bonne note, c'est un devoir civique pour le professeur de lui bloquer ces voies faciles et de le convaincre de s'engager hors des sentiers battus et sécurisants. « Ta note diminuera peut-être de 10%,15%; peut-être même auras-tu un échec partiel cuisant; mais au total tu y gagneras en initiative, en personnalité, en créativité. »

Impossible de créer autrement que dans le risque, l'inconnu, le doute et l'insécurité.

Si tu ne prends pas de risques, tu ne créeras rien, tu deviendras un esprit modèle, bien aligné, neutralisé, bien conforme aux normes éculées. Singe bien savant, perroquet bien programmé, femme modèle selon Woolco, White Swan, digne de parader au catalogue Sears; ou homme idéal selon Molson (Molson salut (sic) les vrais! » Playboy, Chrysler et digne, toi aussi, d'être exhibé avec les beaux gars en caleçons et souriant en couleur dans les catalogues Sears.

Vérités un peu moins douces que Cottonelle et moins exaltantes que le poulet aux hormones (frit ou frites) de feu le colonel Sanders, mais qui déroutent, décrassent, désankylosent, sortent le poisson de l'aquarium pour le jeter à la mer: Homme libre, toujours tu chériras la mer! (Baudelaire). Plutôt que l'aquarium aux poissons domestiqués.

L'étudiant, plus ou moins consciemment, souhaite, exige même, qu'on le nourrisse à la cuiller. Il veut qu'on lui explique tout; il n'aura plus alors qu'à mémoriser ce qu'on lui aura expliqué. « Mâche-moi la matière; je te la restituerai telle quelle au moment de

l'examen. Programme-moi; après, je pourrai répondre à toutes tes questions, comme un ordinateur. »

Le scénario est le suivant: a) l'enseignant mâche la matière; b) l'élève ouvre la bouche; c) avec une petite cuiller, l'enseignant y dépose la matière mâchée; d) l'élève referme la bouche et avale; e) au moment de l'examen, l'élève docile ouvre la bouche et restitue la matière qu'on lui a mâchée.

Scénario plutôt infantile et scène plutôt dégoûtante. Mais ce scénario, ce n'est pas moi qui l'ai inventé; et surtout ce n'est pas moi qui en fais usage. C'est ainsi qu'on nourrit les poupons; et c'est tout à fait normal. Ce qui l'est moins, c'est de considérer des élèves de 15, 20 ans comme de gentils petits poupons roses. Et si eux mêmes se considèrent comme des poupons et réclament d'être nourris comme des poupons, ce n'est guère plus admirable.

Certes, il faut expliquer; mais la tentation et le danger, c'est de trop expliquer, rendant ainsi l'étudiant passif. Pour comprendre ce qu'on m'explique, je dois faire un effort; mais comprendre par moi-même, c'est beaucoup plus efficace pour le développement de mon esprit.

Le plus souvent, l'étudiant, par ses propres efforts, peut comprendre l'essentiel des problèmes proposés à sa réflexion; car je suppose qu'ils ont été choisis parce qu'ils sont à sa portée. Alors, pourquoi ne pas exiger de l'étudiant qu'il fasse d'abord l'effort personnel d'explorer ce terrain de recherche? Qu'il lise d'abord ce roman, ce chapitre de physique ou d'histoire; le professeur interviendra après, pour rectifier, élargir, approfondir les réponses trouvées.

Faire confiance à l'intelligence de l'étudiant, lui donner le goût de se passer de la cuiller du professeur. Au début, l'étudiant réclame à grands cris braillards cette damnée cuiller, pleine de purée bien mâchée. Mais, s'il est normal, il devrait prendre assez vite le goût de manger par ses propres forces.

Ou, pour varier l'image, il est angoissé, cet apprenti, si on lui enlève les béquilles du professeur et qu'on l'oblige à utiliser ses propres jambes. Il préfère de beaucoup ne pas prendre de risque, s'avancer en toute sécurité, porté par les béquilles du professeur, sur un terrain bien déblayé, aplani, tapé par le professeur. Assez tôt, pourtant, il devrait découvrir le plaisir de marcher avec ses propres jambes, de nager

par lui-même, au lieu que le moniteur le prenne et le tienne toujours à sa remorque.

Il est vrai que l'étudiant est encore au stade de l'apprentissage; on ne lui demande donc pas d'inventer tout seul, le feu, la roue, le bouton à cinq trous, ou de réinventer à lui tout seul les sciences et les lettres, ou d'être à l'avant-garde de la recherche. Mais si on le nourrit passivement, il comprendra moins bien, et surtout on tuera chez lui l'initiative.

Pourtant, face aux problèmes que lui pose la vie, et qu'elle lui posera toujours, les connaissances acquises seront toujours insuffisantes. Il devra sans cesse improviser, remettre en question, trouver des solutions nouvelles aux problèmes sans cesse changeants. S'il n'a pas appris à partir du connu pour aller vers l'inconnu, il pensera et agira en ordinateur programmé, avec des réponses toutes faites, c'est-à-dire toutes mortes.

Évidemment, le professeur peut faire beaucoup pour donner cette habitude du travail actif, personnel; mais l'étudiant, s'il est lucide, et s'il n'est pas un

militant du minimum, peut lui aussi faire beaucoup pour se donner cette autonomie de pensée. Comment?

1. Ne pas se cramponner à la cuiller et aux béquilles du professeur, tout en restant assis sur le plus bas barreau de l'échelle. Le barreau du minimum passable.

2. Se convaincre qu'il est le premier responsable de sa formation. S'il compte surtout sur les autres pour lui donner une forme, il restera informe ou aura la forme qu'ON lui donnera. Il aura la forme Firestone, K-Tell, White Swan ou New Wave.

Si tu peux, sans trop de risque, confier ta chevelure au coiffeur, il n'est pas bon de lui confier le soin de te faire une tête, une belle tête dans l'vent. Il faut (ou elle faut?) avoir une tête de poule ou de coq pour attendre du coiffeur qu'il te mette du plomb dans la tête. Mieux vaut prendre ta tête en mains et lui donner toi-même la forme que tu auras choisie.

Chapitre 13

LE FRANÇAIS S'APPREND PARTOUT.
MÊME AU CÉGEP?

Nous avons tous appris à parler avant de nous rendre à l'école. Et nous continuons d'apprendre à parler, à lire et à écrire, en dehors des cadres scolaires; surtout en dehors des cadres scolaires. Mais à l'intérieur de ces cadres, toutes les disciplines enseignées peuvent contribuer à l'amélioration de la langue. À une condition: qu'on tienne compte de la langue. Est-ce le cas?

Dans les pays où la langue maternelle jouit d'un statut aussi évident et indiscutable que le ciel et les montagnes, où elle produit depuis des siècles des chefs-d'oeuvre connus et reconnus de la collectivité, où la qualité de la langue est considérée comme une valeur déterminante dans les relations sociales, il est tout naturel que les enseignants, dans toutes les disciplines, soient attentifs à la qualité de la langue. Même inconsciente, cette conviction exerce une forte influence. Elle fermente chez le politicien, le prof de

yoga, l'intellectuel, dans le boulanger et dans le chauffeur de taxi, partout. Inutile, dans ces conditions, de légiférer pour que tous les enseignants se préoccupent de la langue maternelle dans leur enseignement.

Au Québec c'est une tout autre situation. Nous sommes probablement le seul peuple au monde où le gouvernement a dû voter une loi solennelle pour affirmer solennellement que la langue de ce peuple était la sienne.

C'est assez dire à quelle profondeur de confusion ce peuple était descendu, sous la pression de deux siècles et demi de soumission plus ou moins servile, d'assimilation sournoise, de désintégration mentale. Parce que ce peuple n'avait plus à penser par lui-même et pour lui-même ses propres problèmes: d'autres les pensaient pour lui et les pensaient pour eux. Et ces dernières années ont été tout particulièrement fertiles en manoeuvres d'avachissement.

Il suffit de dire ça pour qu'on t'accuse de faire de la politique.

C'était hier, au début de novembre 2007. Le capitaine des Canadiens, Saku Koivu, joueur de

hockey finlandais, est au Québec depuis quinze ans. Pour la première fois de sa carrière, dans ses entrevues avec les journalistes sportifs ou non, Saku disait trois mots de suite en français (l'ancien capitaine de nos Expos américains, Philippe Alou, lui, n'a jamais dit deux mots de suite en français pendant quinze ans.)

Étonnement général! Saku aurait-il entendu parler que Madame Pauline Marois, chef du Parti Québécois, voulait faire voter une loi pour qu'au Québec on nous respecte? Peut-être. Consultons un expert. On demande donc au petit frère du son grand frère Maurice Richard ce qu'il pense de cet événement historique. Est-ce que, selon lui, le capitaine des Canadiens fait bien ou mal de dire quelques mots de suite en français? Et il répond à peu près ceci: « J'veux pas faire de politique! Que Saku parle en français ou en anglais, quelle importance? L'important, c'est que Saku tienne bien son bâton de hockey. »

C'est ça, l'infantilisme et le crétinisme supposément a-politiques. Ce Richard, ancien joueur étoile du Canadien, ne fait pas de politique, mais il est Canadian. Quand tu prends parti pour le Canada

anglais contre le Québec, tu ne fais pas de politique. Alors, qu'est-ce que tu fais?

Ce qui veut dire que si tu ne fais pas ta politique, d'autres la feront pour toi. Ce qui est encore notre cas. Ceux qui font notre politique, nous invitent à ne pas en faire: ils considèrent que c'est bien assez pour nous, les diminués, d'essayer d'appliquer leur politique.

S'il est vrai que la qualité de la pensée conditionne la qualité de la langue, quand un peuple est empêché ou dispensé - ce qui revient au même - de penser les problèmes majeurs qui le concernent, problèmes reliés à son existence comme peuple, à sa qualité comme peuple, qu'arrive-t-il fatalement? La pensée de ce peuple se débilité, se rétrécit, s'étiolé, et sa langue devient étiolée, ... débile. « T'sé zeux dire, stie? »

Sa pensée et sa langue perdent peu à peu leurs qualités propres et empruntent au conquérant sa pensée et sa langue qui désintègrent les siennes. Un cheval peut rester cheval même s'il est monté par un cavalier; mais un peuple chevauché par un autre peuple devient fatalement joual. Il pense joual et il parle joual.

C'est pourquoi Alexis de Tocqueville visitant la colonie anglaise du Québec en 1830, et constatant l'état misérable de notre langue devenue colonisée, pouvait dire: « Ce qui peut arriver de pire à un peuple, c'est d'être conquis. » Or, nous avons été conquis. Et nous le sommes encore.

Se peut-il que les francophones du Québec et du Canada anglais, colonisés et dispensés depuis deux siècles et demi de penser leur propre passé, leur propre présent et leur propre avenir, puissent penser et s'exprimer tout naturellement en français?

Le croire, c'est s'illusionner, penser de façon désossée, *cool*, comateuse, colonisée. C'est être un inconscient fier de l'être.

C'est le contraire qui est vrai: Au Québec, pour penser et s'exprimer correctement en français, il faut réagir fortement contre son naturel, car ce naturel est tout naturellement confus. Si nous suivons notre naturel, il nous mène presque fatalement à la confusion.

Au Québec c'est un travail de toute une vie d'apprendre à utiliser les mots avec quelque peu de précision; le niveau, par exemple, flotte dans toutes les

sauces; au niveau des avortements, au niveau du début de la saison de ski, au niveau de la sécurité routière, au niveau du vieillissement de la population... Quant aux genres de ces mots, ils subissent d'étranges chirurgies et transferts sexuels. Le Québec est le seul pays francophone, je crois, où presque tous les autobus, les avions et les hôtels sont du genre *féminine*. Chez nous, un autobus ne peut pas prendre la route sans avoir au préalable été féminisée. Allez donc savoir pourquoi les Québécois, d'instinct malsain, utilisent le mauvais genre!

D'instinct, donc, nous allons au mot vague, à l'à-peu-près. Et si les mots masculins deviennent féminines sans qu'on s'en aperçoive, imaginez ce que deviennent les constructions de phrase ou la construction des idées. Comme disait un autre de nos joueurs de hockey, célèbre par ses tours du chapeau plus que par son tour de tête: « La direction de Tampa Bay hi sont très positifs envers mon égard. »

Puis, relire lentement, à voix haute, les textes des étudiants incriminés plus haut.

Car le péril est dans nos poutres, la confusion

**une brunante dans nos profondeurs et nos surfaces
nos consciences sont éparpillées dans les débris
de nos miroirs, nos gestes des simulacres de
libertés.**

(Gaston Miron, L'homme rapaillé.)

La confusion, sport national, comme la grève en France.

« Mais on arrive à se comprendre; ça suffit! Moé, pis mes chums, on s'comprend, stie! »

Oui; mais précisément grâce à une molle complaisance et à des miroirs embrouillés qui permettent aux interlocuteurs de s'imaginer avoir compris ou s'être exprimés clairement, alors que si un francophone africain ou asiatique lucide suivait cette conversation, il se demanderait très souvent de quoi parlent ces deux interlocuteurs québécois épanouis comme chats miaulant au clair de lune et semblant se comprendre à merveille tout comme les chats. Son incompréhension ne viendrait pas de sa mauvaise volonté, mais de son instinct de clarté: il ne comprend pas ce qu'il entend, parce que ce n'est pas clair ou

parce que c'est tout bonnement incompréhensible par quelqu'un de conscient.

Ce qui explique, en partie, pourquoi pas mal de Québécois éprouvent une sourde rancune contre les maudits Français. Ils s'indignent de voir que ce maudit Français ne veut pas comprendre quand ce n'est pas compréhensible. Un Québécois dit: « Mon char consomme 30 milles au gallon. » Et un Français qui l'entend va lui demander peut-être: « Et ta soeur ? »

Notre Québécois, piqué au vif, s'imagine qu'on veut se moquer méchamment de sa soeur, et passe rapidement aux injures: « Toé, tabarnac! fais-tu exprès pour pas comprendre quand on t'parle en français? » Il ne lui (le Québécois) vient pas à l'idée qu'un char qui consomme 30 milles au gallon, ce n'est pas une merveille de char: c'est un non-sens.

Un Français, calibré moyen, pense que sa voiture, quel que soit son calibre, consomme de l'essence (surtout depuis que le prix de l'essence à la pompe monte en flèche), et non des kilomètres. Le Québécois calibré moyen, pense, lui, que si le Français pense comme ça, c'est parce qu'il est français. « Comme tous les maudits français, il fait son enflé, son prétentieux:

ça veut toujours péter plus haut que l'trou. Icite, au Québec un char, une autobus, et même une avion, ça consomme des kilomètres, stie! Hier, ça consommait des milles, mais c'est pas ça qui change qu'chose à l'histoire. Cé-tu assez clair pour toé, ça? Veux-tu que j'te fasse un dessin? »

Nos deux Québécois de calibre moyen ont compris ça depuis longtemps et tu suite à part ça. Les mots utilisés ne sont-ils pas tous français? Oui, les mots sont français, mais la pensée n'est ni française, ni anglaise, ni monomotapaise, ni wawabalou: elle est stupide.

J'ai déjà eu un beau-frère, Québécois pure laine, qui fut plus qu'étonné, indigné, quand, un jour, je lui dis qu'il travaillait en anglais. Il travaillait au garage Tremblay Champlain Service. Rien que des mots français. Et quoi de plus français que Champlain et les Tremblay? Et le service, c'est un mot souvent utilisé en français. « Alors, pourquoi tu dis que j'travailles en anglais? »

Ils se comprennent, tous ces deux inconscients, parce qu'ils ne sont pas très exigeants sur le sens des mots, sur les structures de la langue française, et

surtout sur le sens et le contenu des idées. Ils ont mémorisé ce que disait un jour notre grand orateur Réal Caouette: « Les idées peuvent me manquer; les mots, jamais! »

D'une certaine façon, cette complaisance huileuse simplifie la vie et la communication; mais elle les complique joliment à partir du jour où tu éprouves le désir, fort légitime lui aussi, de comprendre un peu mieux la pensée des autres, et surtout la tienne. Car que sert à l'homme de parler, s'il ne comprend pas celui qui parle, de quoi l'on parle, et surtout s'il s'entend lui-même, mais sans se comprendre?

« Oui, mais les enseignants québécois sont bien au-dessus de la moyenne québécoise: ils sont bien diplômés par nos institutions d'enseignement hors du commun. En conséquence, eux, ils connaissent bien leur langue maternelle. »

- Erreur! mon cher Watson. La plupart des enseignants québécois sont comme moi: pour parler et écrire convenablement, ils doivent faire de grands efforts, réagir contre des vices nationaux bicentennaires, profondément enracinés et grassement nourris par la sève du milieu. Et s'ils ne font pas cet

effort - et l'effort, tu le sais peut-être, c'est tannant pis ben fatigant -, tout spontanément ils parlent et écrivent comme ils pensent: confusément.

« Les Belges et les Français aussi », me direz-vous. Oui, le Belge et le Français qui veulent parler comme de Gaulle, écrire comme Montherlant ou Brel et Brassens, doivent se lever de bonne heure et se coucher très tard pendant très longtemps; et il n'est pas sûr qu'ils seront bien récompensés de leurs efforts. Parce qu'ils devront élever leur pensée et leur langue à la noblesse du style. Du moins n'auront-ils pas à se battre pour acquérir et conserver les rudiments de la langue: la civilisation où ils baignent fait ce travail pour eux; ils en sont les héritiers inconscients. Il leur reste à bâtir leur propre maison sur ce roc héréditaire solide.

L'enseignant français n'a pas étudié dans des manuels moitié allemands, moitié français, comme la plupart des enseignants québécois ont étudié moitié en anglais, moitié en français avec, par exemple, des traductions faites en français par des gens qui savaient peut-être un peu d'anglais mais ignoraient surtout le français. Et je suppose qu'ils doivent être extrêmement rares les professeurs russes ou français

obligés d'enseigner l'électronique ou la philosophie à leurs étudiants en utilisant des manuels unilingues anglais, comme c'est bien souvent le cas dans les universités du Québec où se forment nos futurs enseignants, tout en se déformant la pensée et la langue françaises.

Je viens de parler de la corruption de notre langue causée par le concubinage avec l'anglais. Il y a bien d'autres sources de corruption, et l'anglais n'est sans doute pas la principale. La principale, c'est peut-être cette habitude bicentenaire de paresse intellectuelle qui s'est développée chez nous par manque d'accès aux oeuvres littéraires et aux activités de pensée qui s'épanouissent normalement chez un peuple normal. Mais nous ne sommes pas un peuple normal (la nécessité de la Loi 101 le prouve éloquemment. Et tenir compte que cette même loi a été sauvagement attaquée par les maîtres de notre colonie, c'est-à-dire la Suprême Cour du Canada anglais.)

Notre peuple a été bloqué dans son évolution, à tous les niveaux de son activité, pendant plus de deux longs interminables siècles colonisés. Qu'il suffise de

rappeler, dans le seul domaine culturel, qu'après la conquête, grâce à la générosité des conquérants, champions, nous dit-ON, des libertés individuelles et collectives, pendant quarante-cinq ans, il n'y eut pas une seule école française au Québec. Après quoi, on a ouvert des écoles... anglaises.

Pendant deux siècles et demi de domination, notre langue dominée, colonisée, n'a pas suivi l'évolution normale qu'elle a connue en France et dans les autres pays francophones. Tout comme notre musique, notre art, notre industrie, notre politique, notre religion, toute notre culture. **NOUS AVONS SURVÉCU.**

C'est admirable, bravo! Et je le dis sans aucune intention d'ironie. C'est seulement depuis une quarantaine d'année qu'on ne parle plus de la survivance de la langue française en Amérique du Nord. Survivre, c'est vivre une p'tite vie, à p'tit feu agonisant. Quand un peuple consacre le meilleur de ses énergies à survivre, il ne lui reste plus beaucoup de temps pour vivre. Dans ses rares loisirs, il jouera de la bombarde, lira L'almanach du peuple et les catalogues; il composera le reel du pendu, au lieu de lire

Shakespeare, d'écouter Beethoven ou de composer La Légende des siècles.

Les grandes révolutions littéraires, artistiques, politiques, industrielles, scientifiques, culturelles, passeront au large de ses horizons culturels colonisés.

Ce qui ne veut pas dire qu'il sera sans culture. Par la force des choses et de l'espèce, tout groupement humain développe une culture. Mais il ne faudra pas s'étonner si, le jour où il reprend contact avec la civilisation moderne en marche, ce peuple accuse quelque retard, assez visible pour qui se donne des points de comparaison hors de son enclos de colonisé.

Tenir ces propos, ce n'est pas mépriser son peuple. Ceux qui méprisent notre peuple sont ceux qui encensent ses vices et font tout pour qu'il ne devienne pas un peuple normal. Si tu aimes ton peuple, tu vois ses qualités, mais aussi ses vices, et tu cries et travailles pour que ça change. Et on ne défriche pas avec des plumeaux en duvet de serin.

Précisons. Ne serait-il pas normal qu'un enseignant diplômé de l'université et qui enseigne la philosophie, ou la physique, ou le français, ou n'importe quelle autre discipline, depuis dix, quinze

ans, songe à faire part de ses découvertes, de sa création, dans le domaine qui est le sien? S'il se contente de ruminer ses manuels importés, de remanier ses plans de cours pour les rendre plus conformes aux directives-girouettes du ministère de l'Éducation et de ses filiales, de se renouveler par-ci par-là, au hasard des colloques et des congrès, c'est assez maigre comme activité intellectuelle.

Si vous réunissez cent de ces haut diplômés, et que vous ne discerniez parmi eux pratiquement aucun signe de création intellectuelle, c'est assez, très triste, comme bilan. Et vous en tirez la conclusion toute logique: ce milieu intellectuel vit au ralenti. Il vivote. Il survit.

Et si les enseignants de ce haut niveau vivent au ralenti, imaginez donc comment vivront les étudiants de ce milieu! Et si vous avez l'indiscrétion de vous demander quelle langue on parle et écrit dans ce milieu, vous aurez la désagréable surprise de constater que la qualité de la langue est en relation étroite avec la qualité de la pensée. Il serait en effet bien étonnant de trouver une langue étonnante de vitalité là où l'activité intellectuelle souffre de paralysie. Mais cette constatation affligeante suppose que tentiez vous-

même d'échapper à cette p'tite vie, à cette survie intellectuelle. Autrement vous direz: « Ça pourrait être ben plus pire. »

Il faut une certaine élévation de la température pour que la glace devienne eau. Quand tu vois des banquises, pas besoin d'être un Einstein de la physique mentale pour conclure qu'il fait passablement fret dans ce coin-là de la planète. Quand les projets accumulés par les enseignants commenceront à former embâcle au Comité d'aide à la création du cégep, ce sera un signe que les pensées et les langues des enseignants commencent à dégeler, suffisamment, du moins, pour disloquer la glace. Souhaitons-nous pour bientôt ce lointain printemps.

En attendant, si ON me dit que dans toutes les disciplines enseignées au cégep nos étudiants améliorent leur langue maternelle, je prends avec trois grains de sel cette affirmation plutôt humoristique. Prendre cette affirmation trop au sérieux serait jouer au jeu de l'autruche ou du canard en plongée.

Et je persiste à croire que, dans chacune des disciplines, chaque enseignant, s'il est lucide et

relativement habile dans l'expression orale et écrite de sa pensée, aura beaucoup à faire pour amener un grand nombre d'étudiants à exprimer leur pensée de façon claire dans une langue honnête.

Qu'il demande à son élève, par exemple, d'exprimer par écrit la démarche qu'il a faite pour arriver à la conclusion qu'avec tel levier de son choix il aurait pu soulever de 2 pouces les Twin Towers; ou pour affirmer, avec toutes les garanties scientifiques souhaitables, pourquoi la grenouille, soumise au bistouri scientifique de son médecin, finit par en crever.

S'il ne se préoccupe pas de cet aspect essentiel de la formation de l'esprit, par paresse ou sous prétexte que « la chimie ou la philosophie, c'est pas du français! », il devrait changer de métier, en choisir un autre qu'il pourrait exercer honnêtement, celui d'épicier, de pompier ou de pompiste, par exemple, au lieu de contribuer fort efficacement à perpétuer le culte de la confusion mentale et de la médiocrité.

Je reçois un étudiant qui vient se plaindre des notes faibles que je lui donne en français. « Pourtant, dans les autres matières, j'ai de bonnes notes! - Ah

oui? Peux-tu me faire voir un des travaux qui t'ont mérité une bonne note? » Et, tout fier, il me présente une copie avec, en effet, une sacrée bonne note: 9 sur 10. Une page de texte; le professeur a signalé à l'encre verte les fautes de français qu'il a pu déceler: une quinzaine, pas plus.

Je lis le texte; très souvent, les phrases titubent comme un ivrogne saoul (revoir les trois ivrognes photographiés au début du livre; on ne devrait jamais les perdre de vue trop longtemps: ce sont des phares!), et deux paragraphes sont tout bonnement incompréhensibles: du charabia, de la bouillie mentale. « Ça fait rien: c'est pas des fautes de français », et le professeur n'a pas cru bon de signaler ces peccadilles ni d'en tenir compte dans son évaluation. « Il ne faut pas décourager les étudiants et faire exprès pour qu'ils échouent. »

Est-ce qu'il s'agit là d'un cas exceptionnel? J'aimerais le croire, mais je n'en suis pas du tout convaincu. À dire vrai, je ne le crois pas du tout.

Ce professeur se défendrait avec passion: « Je ne suis pas un prof de français! Je ne suis pas payé pour enseigner le français! » Etc.

On peut tout de même lui rappeler qu'il doit être un professeur de bon sens. Ce n'est pas écrit dans sa convention collective, mais cela fait partie, du moins implicitement, des conventions internationales réglementant les rapports entre humains. Si, en plus de ne pas enseigner la langue qu'il utilise et qu'utilisent ses étudiants, il n'enseigne pas le bon sens, que diable enseigne-t-il?

Ai-je tort de conclure que s'il ne surveille pas la qualité de sa langue maternelle qu'il utilise dans son enseignement, c'est précisément parce qu'il ne surveille pas la qualité du bon sens, même dans la discipline qu'il prétend enseigner?

Il protestera encore énergiquement: « Je suis un professeur compétent! J'ai mon diplôme! Et le cégep m'a jugé compétent, puisqu'il m'a engagé! » Etc. - La belle affaire!

Comme si le diplôme ou le cégep donnaient la compétence! Tu es compétent, dis-tu, et tu donnes 9 sur 10 pour un travail bourré de fautes de français, mais surtout bourré d'une pensée à l'état de guimauve fondante ou de compost.

L'étudiant, lui, m'apporte ce 9 sur 10 comme preuve que moi je suis un tyran, parce que je lui donnerais au plus 2.3 sur 10 pour un pareil travail, que ce soit en histoire, en français, en psychologie, en administration, en soins infirmiers, ou en n'importe quoi! L'ignorance militante, dont je vous ai déjà parlé, c'est ça.

Et ce militantisme, s'il est un vigoureux stimulant à la médiocrité pour l'étudiant, ne stimule pas moins fortement la médiocrité militante chez l'enseignant. J'aimerais que ces deux militants conjuguent leurs médiocres efforts pour me prouver le contraire.

Certes, ils ont pour eux une majorité, écrasante, militante, agressive, solidaire à mort. Est-ce une preuve qu'ils ont raison? S'il suffisait d'avoir la majorité pour avoir raison, ce serait vraiment trop facile. Une majorité, ça peut-être aussi bête qu'une minorité; et vice versa. As-tu deux minutes pour y penser et t'en convaincre pour le reste de ta vie?

Est-ce que je me trompe en disant qu'au cégep, actuellement, un très grand nombre d'étudiants s'avancent sur des béquilles dans toutes les disciplines? Si un étudiant, à mes cours de français,

n'arrive pas à comprendre un texte simple; si, sur un sujet de réflexion simple, faisant partie de son expérience, il me délivre une pensée incohérente dans une langue inconsistante comme un gruau délayé d'encre, eh bien! suis-je en droit d'en conclure que ce gars-là doit en faire de belles en philosophie et dans toutes les autres disciplines?

Certes, - et c'est là le plus drôle ou le plus triste - il arrivera probablement à passer à travers notre cours collégial, comme il a passé à travers notre fameux cours secondaire. Et son esprit en ruine portera toutes les traces de ces différents passages à travers. Il ira donc grossir les rangs de l'ignorance diplômée, satisfaite et militante.

Et si, avant leur entrée à l'université, on leur fait passer un petit test en français de niveau Secondaire 5, et qu'ils l'échouent à 60%, que faut-il penser des professeurs de cégeps qui ont diplômé ces analphabètes en toute bonne conscience inconsciente?

Chapitre 14

PROGRAMMES ET PÉDAGOGIE
ADAPTÉS ?

Les programmes d'études des cégeps sont-ils adaptés? Et la pédagogie des enseignants de ce niveau est-elle adaptée? Deux questions complexes et troublantes.

Disons d'abord que ce sont là deux questions majeures, essentielles. L'école a dû et devra se poser continuellement ces questions, puisqu'elle a pour mission de transmettre l'héritage du passé, d'éclairer le présent et de préparer l'avenir. Ce qui fait qu'elle est tiraillée en tous sens, ou du moins en trois, et doit constamment s'adapter aux vagues mouvantes de la civilisation toujours inachevée, toujours à réinventer.

Au Québec, ce ne sont pas les chambardements et les essais d'adaptation de l'école qui ont fait défaut depuis quarante ans. Et j'imagine qu'à chacune de leurs rencontres annuelles, les professeurs, dans toutes les disciplines, se posent les deux questions soulevées plus haut.

Ces professeurs ne sont pas les seuls angoissés: les parents, le patronat, les ministres de l'Éducation, même en transit, les journalistes et les étudiants le sont aussi. Les articles de Lysianne Gagnon sur la situation du français dans les polyvalentes et les cégeps ont soulevé de jolis remous. Parce qu'elle diagnostiquait, preuves à l'appui, une médiocrité terrifiante. Sous les camouflages et maquillages électoralistes et anesthésiants, la réalité commençait à suinter, à couler en ruisseaux pas très odorants.

Mais on pouvait toujours se consoler en se disant que si le français était médiocre, les autres disciplines, elles, étaient en très bonne santé. Oui, elles se portaient très bien, mais uniquement parce qu'on ne s'avisait pas de les soumettre à la question comme on avait soumis le français à la question.

Un esprit quelque peu lucide savait déjà que si la langue maternelle est médiocre, tout le reste est de même qualité. Mais il ne s'en trouvait pas beaucoup pour le voir et le dire. C'est dire que la maladie était une pandémie. Les autres se disaient que c'était la pagaille dans la langue maternelle, mais que dans les autres disciplines, surtout dans les disciplines

scientifiques, « fondements de la civilisation future », nos étudiants étaient en très bonne santé mentale.

Belle illusion! Une enquête récente vient de révéler que la même pagaille et la même médiocrité se retrouvent dans le sciences. École + Science = Échec, tel est le titre de cette enquête dynamite de Jacques Desautels parue aux éditions Québec-Science. Il fallait s'y attendre. Mais apparemment, très peu de gens instruits s'y attendaient, même (et surtout?) chez le professeurs de sciences. Il nous reste à attendre qu'un autre Sherlock Holmes aille faire enquête du côté des sciences humaines et étonne les naïfs par les résultats de ses découvertes désespérantes.

Les professeurs de français ne sont pas des spécialistes des enquêtes scientifiques, menées avec rigueur, statistiques, courbes évolutives et diagrammes bien huilés à l'appui. Pourtant, ils ont toujours su qu'un étudiant incapable de saisir l'essentiel d'un paragraphe limpide de Terre des hommes ou du Soleil, incapable de mener sa propre pensée jusqu'à la fin de sa phrase et de combiner logiquement deux de ses paragraphes, bafouillera avec la même inconscience quand il aura à suivre la pensée d'un philosophe, d'un

physicien, d'un historien, d'un mathématicien, d'un sociologue ou de tout autre.

Pour croire le contraire, il faudrait supposer que, pour se mettre à la portée de leurs lecteurs, tous les spécialistes des sciences pures et des sciences humaines, pensent n'importe quoi n'importe comment et le disent de la même manière.

En sorte que si les enseignants des autres disciplines s'interrogent sur la qualité des programmes et de la pédagogie des professeurs de français, ceux-ci ont d'aussi bonnes raisons de s'interroger sur les programmes et la pédagogie de leurs collègues des autres disciplines,

Mais, curieusement, c'est surtout aux professeurs de français qu'on demande de s'adapter et d'adapter leur pédagogie, parce que c'est chez eux que nos chers jeunes échouent en plus grand nombre. Les « instances décisionnelles », locales et nationales, qui *pédaguent* in vitro, pensent de même.

D'après tout ce beau monde, bien intentionné et soucieux de la réussite des « s'éduquants », il faudrait commencer l'assainissement national par le commencement. C'est-à-dire ? C'est-à-dire en ajustant les programmes et surtout les professeurs de français.

Ceux-là surtout, il faudrait les ramener à l'ordre et leur interdire de se tenir à cheval sur les notes, après avoir exigé de leurs élèves des efforts qu'on n'oserait même pas demander à la plupart de nos universitaires. Prenons ces sages mesures et ça suffira.

- Ça suffira pour guérir les cancers logés dans le subconscient des cerveaux et fertilisés par douze, quinze ans d'enseignement et d'entraînement au minimum, et même bien en dessous du minimum?

Si tout ce beau monde, au lieu de se leurrer et de s'entraîner au camouflage, décidait de voir la réalité en face, chez eux et dans tout notre système d'éducation, eh bien! ils n'auraient pas de quoi rire très longtemps de nous, les gens d'en bas:

Il n'est pas le temps de festoyer comme dit Saint-Exupéry (Saint-Exupéry n'a jamais dit cela!) parce qu'il y a trop de chose à faire trop de liens a construire parce que Saint-Exupéry veut faire le lien les gens ne voit pas le sourire de lacheter humaine. Cela ne veut pas dire de ne pas rire mais chaque chose à sa place comme le rire à un temp pour exister. Ce rire est placé lorsque tu verras le lien si tu sais qui il est.

Comme disait l'autre, porte-parole, porte-voix et porte-à-faux de notre inconscience nationale.

Ce serait une réforme spectaculaire, et surtout fondamentale, un programme adapté de sauvetage national - et de longue durée -, si tous les enseignants prenaient conscience qu'en bousillant la langue maternelle et en laissant leurs élèves faire de même, ces enseignants, en plus de bousiller la discipline qu'ils prétendent enseigner, déforment systématiquement l'intelligence de leurs élèves. Comme on l'a déformée au secondaire chez la majorité (ou presque) des étudiants qui nous arrivent au collégial avec des intelligences et une lante maternelle en phase terminale.

Et TOUS les professeurs, convaincus que la qualité de la langue révèle et affecte la qualité de la pensée, comprendraient bien qu'ils ne doivent pas laisser leurs élèves, dans TOUS leurs travaux, dire nimportequoinimporte comment, car alors ces étudiants font la preuve, noir sur blanc, qu'ils comprennent nimportequoinimporte comment, et s'enfoncent dans les marécages de l'absurde (d'où ON

nous demandera de les extraire avec trois cours de français « adapté » par semaine...).

Et quand on parle de fautes contre la langue, répétons-le et encore cent fois, on parle surtout des fautes contre la clarté et la logique de la pensée, qui conditionnent l'efficacité de la compréhension et de la communication.

L'une des difficultés que pose cette recherche d'adaptation des programmes et de la pédagogie, c'est sûrement l'équation à trouver entre la matière à enseigner et l'esprit qui la reçoit. La matière peut être d'excellente qualité; mais l'esprit non initié est-il prêt à la recevoir, et la pédagogie pour la transmettre est-elle appropriée?

Ici encore, comme toujours, deux tendances s'opposent. L'une surestime la capacité d'apprentissage; l'autre la sous-estime. « Rendre les

étudiants forts dans les choses faciles »¹, disent les apôtres du minimum; d'autres, optimistes délestés, flottent quelque part aux antipodes de cet idéal. Évidemment, tous les professeurs croient qu'ils évitent ces deux pôles stériles et naviguent dans les zones médianes; mais ce peut être un mirage, une illusion de myope ou de presbyte.

Selon son tempérament et la couleur (ou la température en fahrenheit, en Celsius ou en Kelvin), on verra tout en noir ou tout en rose; on sera pessimiste ou optimiste. « Le pessimiste est un imbécile triste; l'optimiste, un imbécile heureux. » (Bernanos)

¹ Un exemple type de cette pédagogie débile nous est fourni par le message fédéraliste infantile que Radio-Canada, avec nos impôts, passe vingt fois par jour, depuis environ cinq ans, à la grandeur du Canada. Il s'agit de faire comprendre aux caves que nous sommes supposés être en tant que Canadiens, que l'eau, ça gèle à 0° C, alors que jadis elle gelait en Fahrenheit. Et en ce 20 janvier 1983, le message a été répété plus de 34,500 fois. Mais les pédagogues fédéralistes ne sont toujours pas convaincus que nous avons bien compris ce message. Il faut dire qu'il exige beaucoup de nous... On peut bien appeler ça, à juste titre, je crois, une pédagogie con-gelée, inventée et martelée par des con-s-tables. À quand un message où on nous dira que ses concepteurs en sont au zéro kelvin?

Comment échapper à l'une ou l'autre de ces deux maladies ou formes d'imbécillité? Tout simplement en essayant de voir que l'homme et la vie ne sont pas ou tout noirs ou tout roses: ils sont colorés, c'est très différent.

L'imbécile lugubre qui voit tout en noir, pourrait de temps à autre enlever les lunettes noires qu'il s'est fabriquées; il se rendrait alors compte que le rouge et le jaune existent aussi, chez l'homme et dans la vie. L'imbécile hilarant, lui, pourrait enlever ses lunettes roses pour voir que le gris et le noir goudron existent aussi, chez l'homme et dans la vie.

Toutes les formes d'imbécillité ne se guérissent pas aussi facilement, mais l'optimisme béat et le pessimisme plat pourraient se guérir facilement: il suffirait d'enlever ses lunettes artificielles.

C'est tout de même assez illusoire de l'espérer, car l'expérience a dû vous apprendre que les choses relativement faciles, un homme a parfois, souvent, bien du mal à les faire. Par exemple, arrêter à un terminus d'autobus et, avant de se rendre à ses cours de maîtrise à l'université, prendre cinq minutes de son temps précieux pour vérifier si toutes les autobus en

partance ou déjà rentré(e)s ce jour-là sont bel (les) et bien féminines.

Une théorie qui commence à prendre la relève des vagues Sartre, Marcuse, McLuhan et autres gourous, c'est celle de la pensée formelle. Cette théorie, harnachée de tout un attelage scientifique, tend à démontrer qu'un grand nombre d'étudiants de nos cégeps n'ont pas encore atteint le stade de la pensée formelle qui leur permettrait de comprendre l'enseignement plutôt abstrait qu'on leur sert. Donc, adapter l'enseignement, pour ne pas enseigner dans le vide.

Ce qui est plein de sens. Mais où tracer la ligne de démarcation entre le concret et l'abstrait? En mathématiques, par exemple, dès le début des plus simples opérations, surviennent l'abstraction et la logique. Pour comprendre que $2 + 2$, ça fait 4, au lieu de 12, il faut déjà avoir accès à la précieuse pensée formelle. En français, la plupart des règles, celles de l'accord du verbe, de la structure d'une phrase simple, de la distinction entre avoir et être, exigent l'aptitude à l'abstraction, à la pensée formelle.

Un singe ne s'élèvera probablement jamais au niveau d'une pensée formelle qui lui permettrait de savoir s'il y a un mode subjonctif dans sa langue maternelle; le petit de l'homme, lui, peut accéder très vite à ce niveau... si on le lui enseigne. Sinon, il prendra le chemin de l'université sans le savoir, et il nous en reviendra diplômé sans avoir eu la pénible obligation de l'apprendre. On aura préservé son esprit vierge de toute intervention prématurée, « pour ne pas brimer son originalité et sa spontanéité », pour « laisser la fleur s'épanouir à son propre rythme », sans avoir la tentation de tirer de façon intempestive, voire criminelle, sur sa tige.

Alors, à quel âge faudrait-il aborder l'étude de la phrase, du subjonctif, de l'attribut, du participe passé et du futur simple qui n'est pas un mode, et savoir de façon assez précise quand il y a lieu de dire il y a, et quand il convient plutôt de dire elle y a? De même pour il faut et elle faut. Faudra-t-il ou faudra-t-elle, comme le suggèrent des psychologues frileux et vicieux, attendre que « le s'éduquant » en éprouve et en manifeste le besoin?

Et quand donc les étudiants et les adultes diplômés réclameront-ils à grands cris cette nourriture intellectuelle? quand feront-ils la grève de la faim pour qu'on leur enseigne les rudiments de la grammaire, de la logique, de la chimie, de l'algèbre, des modes et des temps? Quand se sentiront-ils humiliés de ne pas savoir ce qu'est la philosophie, ou la poésie, ou le calcul différentiel, ou la théorie de relativité, ou le Rapport Durham? Et à quel âge découvriront-ils un jour, avec stupeur et par pur hasard, que le Pont Champlain ne doit pas son nom à l'ingénieur qui en a dressé les plans, ou que ce n'est pas Samuel de Champlain qui a eu la bonne idée de jeter un pont sur le Saint-Laurent pour faciliter le commerce des fourrures? D'ailleurs, dites-moi: le Saint-Laurent existait-il au temps de Champlain?

Alors, dites-moi aussi: Faut-il laisser les étudiants évoluer au rythme doux de Jean-Jacques Rousseau, ou accélérer le rythme, comme chez les Japonais où des orchestres formés d'étudiants réguliers du cours secondaire arrivent à jouer fort honnêtement la V^e Symphonie de Beethoven? Ce qui suppose qu'on les a mis très tôt à une nourriture intellectuelle plus

consistante que celle de McDonald, de Serge Laprade et de K-Tell.

Les étudiants chinois ou japonais, après 12 ans d'études, doivent, pour être passables, maîtriser une dizaine de mille caractères. Ces caractères sont aussi difficiles à mémoriser que nos mots cheval, Trudeau, Bourassa, Ryan et Schwarzenegger. Nos étudiants du niveau collégial, eux, ont développé - et ON a pris soin de leur développer - une pensée formelle qui leur permet de connaître sept ou huit cents mots de vocabulaire et de ne pas savoir combien il y a de modes dans la lange française, et en quoi un mode, si ça existe, se distingue du futur simple.

« Tu n'y vas pas de main morte! » me direz-vous. Et moi, je vous dis que des mains mortes, nous en avons produit et nous en produisons encore en cette fin de siècle au « front ceint de fleurons pourtant glorieux », à n'en plus savoir quoi en faire.

Elles ne nous jamais manqué, ces mains mortes, molles et moites, pour empêcher nos jeunes de décrocher peut-être la pensée formelle avant l'âge d'or. Et encore! Vous, vous avez peut-être oublié un peu vite le degré de pensée formelle de mes trois élèves

modèles. Moi, ce genre de pensée formelle qui s'étale sur les copies et ailleurs, il hante mes pensées de pédagogue, de citoyen « bien informé » et d'honnête homme.

Vous, dans le confort de votre foyer bien chauffé et éclairé, allongé de tout votre long sur un divan Sears pour déguster une bonne Molson fraîche (« Molson salut (resic) les vrais! »), tout en écoutant avec délices Céline Dion vous chanter la pomme en anglais, je comprends que vous puissiez être très sereins, détendus, cool, et même baba cool. Et, comme les successifs ministres de notre Héducation, vous prenez probablement avec trois grains de sel tout ce que j'essaie de vous faire comprendre.

Moi, c'est sur le plancher des vaches, à longueur d'année et de décennies, que je dois vachement me battre au corps à corps avec la « Bêtise au front de taureau » (Baudelaire) et l'ignorance crasse et militante, puissamment soutenues par toutes « les instances décisionnelles ». Comprenez que le plus souvent je ne dois pas porter des gants blancs et, comme tu dis, « prendre ça cool » en me disant: « Souris: demain, un nouveau jour va se lever, et tu

verras, ça ira mieux. Quand on veut, on peut, sans compter que vite et bien ne vont pas ensemble. »

ÇA n'ira pas mieux demain si, aujourd'hui, tu te contentes de faire ce qu'ON a toujours fait pour en arriver à ÇA.

On peut donc facilement constater que cette sacrée ou foutue pensée formelle n'est pas la même pour tout le monde; que c'est une échelle de valeurs allant de l'excellence à la médiocrité cinq étoiles.

Alors, sur cette échelle, où les professeurs de nos cégeps et de nos autres hauts lieux du savoir veulent-ils se situer, pour éviter à la fois les bas-fonds de l'ignorance satisfaite et les hautes sphères irrespirables de l'abstraction creuse comme celle de Messieurs Hautecoeur et Bélanger?

Il y a vingt ans, les sages disaient que les Canadiens français n'avaient pas atteint le niveau de pensée formelle suffisant pour bâtir tout seuls des centrales hydroélectriques: seuls les ingénieurs de la race supérieure pouvaient se hisser à ce niveau d'abstraction, surtout si le barrage projeté dépassait un certain niveau d'élévation!

Aujourd'hui, les même sages ou d'autres, imbus de la même sagesse timide et méprisante, estiment que les Québécois n'ont pas encore atteint le niveau de pensée formelle suffisant pour qu'on « les lâche lousse hors du clos » et qu'on les laisse tout seuls se donner un pays à eux. Dans cent ans, mille ans, peut-être, on dit pas...

En attendant, ce sont les sages du Canada anglais qui seuls peuvent dire avec certitude, dans leur langue à eux, quand nous aurons emmagasiné suffisamment de pensée formelle pour dire que notre pays à nous, c'est le nôtre, comme nous avons fini par dire que notre langue, c'était la nôtre.

Après si longtemps de domination, nous devrions avoir la certitude qu'ils ne se donneront jamais cette certitude. Et qu'ils ne nous donneront jamais autre chose qu'une Nation provinciale canadien. Le Clarity Bill C-20 sur la clarté référendaire n'a pas d'autre fin que de dire au peuple québécois où, quand, comment, pourquoi, il pensera suffisamment formellement pour prendre par lui-même les décisions qui le concernent, entre autres et surtout la décision de rester une canadien province.

Surtout, surtout, à cette période de l'Histoire où l'humanité est lancée à la conquête de la lune, puis de Mars, puis de Jupiter, puis de Sirius, puis... Pour traverser ces effrayantes turbulences, les Québécois n'ont pas trop de deux bras pour les soutenir. Mais surtout pas les leurs!

Il leur faut être supportés et portés par les deux Canadian bras. Le bras gauche canadien tenant le petit Québécois par sa main droite et le bras droit canadien signalant au petit Québécois gauche la direction à prendre pour que le « Canada reste ensemble », comme disait le pilote Jean Chrétien téléguidé en son joual pétulant.

Les maîtres blancs de l'Afrique du Sud et des USA ont pris bien du temps, eux aussi, avant d'atteindre ce niveau de pensée formelle leur permettant de comprendre qu'un « nègre », c'était un homme. Et qu'il pouvait fort bien jouir d'une pensée formelle suffisamment développée pour vouloir s'occuper de lui-même par lui-même.

(Depuis quelques minutes, j'en entends plusieurs me dire dans mon dos: « Beupré, tu fais encore de la politique! T'es pas capab' de nous parler sereinement

de la langue, sans la mêler à la politique, et en plus à la politique partisane? Non? T'es pas capab'? »

- C'est vrai: j'chus par capab'. De même que chus pas capab' de faire comprendre à la moitié de mes compatriotes que la langue est une question éminemment politique. Surtout au Québec, où c'est une question de vie ou de mort. Savoir si un peuple doit vivre ou mourir, ON pense que la politique ne devrait pas s'occuper d'ÇA. La politique, dit ON, c'est fait pour s'occuper du pain, pis du boeure, pis des jobs. La langue, mon oeil! Mes trois élèves de référence ne pensaient pas autrement.)

Poursuivons. Le thermomètre de la pensée formelle peut donc marquer des écarts très grands: on peut le geler ou le réchauffer, selon le degré de température des individus et de la collectivité. Selon le niveau de cette température, il y a risque que de petits Mozarts en puissance en viennent à faire leurs délices de la musique pourrie, ou risque de transformer en petits chiens savants à lunettes des jeunes qui auraient pu devenir tout simplement, tout bonnement, tout bellement, des hommes et des femmes équilibrés.

Je vous ai présenté, au chapitre 1, quatre de ces éminents caniches savants à lunettes, nourris d'abstraction creuse. Quant aux Mozarts et Pascals assassinés, ce n'est pas ce qui manque le plus dans nos polyvalentes et nos cégeps, où les lois appliquées avec le plus de zèle, de clairvoyance et de constance, sont les lois sacrées du minimum et du passable. Ces deux lois pèsent sur les esprits à la manière d'une montagne de margarine fondante. C'est dur à déplacer, une montagne de cette épaisseur et de cette hauteur. Il y faut autre chose qu'« un sourire placé ».

Que penser, par exemple, d'une forme de pensée et d'évaluation basée sur les travaux en équipe? À quatre, cinq par équipe, les étudiants discutent, ou plutôt placotent de philosophie, de sociologie, de sexe, de drogue, de vêtements, des âges de la vie, du printemps, de religion ou de tout ce que vous voudrez.

À la fin de ces discussions (?), le plus habile à éviter les fautes de français rédige le rapport à remettre au prof. Ses petits copains et copines recevront tous la note que s'est méritée le plus fort en français.

J'ai l'air de caricaturer. Il n'en est rien. D'ailleurs, comment peut-on caricaturer quand la niaiserie s'élève à une hauteur telle que l'intelligence manquerait d'oxygène à vouloir la suivre?

Cette méthode infantile est fort populaire, et elle est présentée comme un excellent moyen de développer chez l'étudiant « l'ouverture à l'autre », le sens de la camaraderie, et son insertion dans le milieu social. La logorrhée collectiviste comme moyen efficace d'apprendre à ne pas penser!

Et ainsi, par surcroît, le pauvre étudiant sera dispensé de la corvée d'avoir à mettre lui-même par écrit, de façon sensée et en français, ce qu'il croit avoir compris en placotant de façon décontractée avec les chums de son équipe.

Et de surcroît toujours, le prof, avec cette initiative pédagogique d'avant-garde, y trouve son compte: au lieu d'avoir à corriger cinq copies, il lui suffira d'en corriger une seule. D'autant plus que la discussion en équipe peut s'étaler sur plusieurs périodes de cours avant qu'il en sorte une copie d'une longueur maximum de vingt lignes - car il ou elle faut apprendre à l'élève à se concentrer. Ce genre de

concentration simplifie drôlement la vie du prof, tellement compliquée, stressante et surchargée!

Ailleurs, ce sera les exercices mécaniques qui auront la priorité. Donner des trucs, rendre habile dans l'utilisation des gadgets automatiques, au lieu d'insister sur l'intelligence des principes, au lieu de mettre en marche l'esprit interrogateur, l'esprit critique, le sens du relatif et du réel, la science du doute, le sens de tout ce que la science et l'homme ont d'inachevé.

Et cette pédagogie robotisée a pour complément indispensable l'examen dit objectif, outil par excellence pour abrutir tout un peuple. Après des années d'enseignement et d'évaluation robotisés et supposément objectifs, l'étudiant se révélera tout à fait incapable de rédiger une page où il expliquerait avec un minimum de bon sens et de clarté la circulation du sang dans ses veines ou une loi de physique élémentaire. Après avoir suivi dix cours de biologie ou de physique où on lui a expliqué objectivement ces choses. On l'a habilement et subtilement entraîné à répondre par un vrai ou par un faux, par un 2 ou par un b, à des questions dont il ne comprend pas le sens?

Quand il aura droit de vote, il répondra toujours par un NON, parce que, dit-il, la question n'est pas claire. C'est ce qu'ON lui a dit de dire.

Dis-moi, mais de façon objective: Toi, quand tu ne comprends pas une question, réponds-tu toujours NON? Et si tu réponds deux fois NON à une question que tu ne comprends pas, parce qu'ON t'a dit de ne pas la comprendre, quelqu'un qui a atteint le seuil de la pensée formelle pourra-t-il te dire, en toute légitimité et sans vouloir t'offenser, que tu es un double cON?

Ça se discute, en attendant la troisième question.

Je m'en voudrais de clore ce chapitre sur les programmes et la pédagogie, sans vous parler d'un programme pondu par nos plus hautes « instances décisionnelles » en éducation. Ce programme, appelé PERMAFRA, était destiné au recyclage des professeurs de français . À quoi tendait ce programme de formation? À donner un supplément de compétence aux professeurs de français . Jusque là, bravo ! ON semblait avoir compris que, pour mieux

enseigner le français, il ne serait pas incongru d'apprendre un peu plus de français .

Seulement, voilà : tout de suite après s'être fixé un si noble et raisonnable objectif, on s'empressait de l'oublier, pour passer aux choses « sérieuses » . Et quelles étaient ces choses sérieuses qu'on allait mettre au menu du recyclage en langue maternelle ? Rien de moins que la psychologie, de la phase anale à la phase terminale, la docimologie, la sociologie, la dynamique de groupe, l'utilisation des appareils audio-visuels et autres dadas du genre. Si on avait connu la cosmolonigologie du professeur Pangloss de Voltaire, on l'aurait sûrement mise au programme du recyclage en français: ça aurait fait encore plus sérieux.

On prenait donc pour acquis que du français, les professeurs de français en connaissaient déjà suffisamment, et qu'il s'agissait avant tout de leur enseigner comment l'enseigner, à l'aide des disciplines « connexes et complémentaires » mentionnées plus haut. Comme le programme-cadre destiné aux étudiants donnait priorité à la réflexion sur les âges de la vie, le vêtement, la drogue, le sport, plutôt qu'à la réflexion sur les oeuvres d'auteurs sensés, sur la langue, la pensée et le bon usage qu'on en peut faire .

J'ai l'air de caricaturer, alors que je dégage tout simplement l'absurde de la chevauchée fantastique de ces programmes-locomotives lancés à toute vapeur dans les champs de patates.

Nous ne sommes pas les seuls à nous être enivrés de programmes scolaires débiles. D'autres ont fait la même constatation chez eux; par exemple, ces normaliens de Grenoble qui, ayant suivi l'évolution des programmes de l'enseignement des mathématiques en France, présentaient ainsi leurs conclusions dans le Figaro magazine du 19 janvier 1985 . Je n'en donne ici que quelques jalons: à eux seuls, ils font une preuve hors de tout doute raisonnable:

Enseignement 1960 : Un paysan vend un sac de pommes de terre pour 100 F. Ses frais de production s'élèvent à $\frac{4}{5}$ du prix de vente. Quel est son bénéfice ?

Enseignement traditionnel 1970: Un paysan vend un sac de pommes de terre pour 100 F. Ses frais de production s'élèvent au $\frac{4}{5}$ du prix de vente, c'est-à-dire 80 F. Quel est son bénéfice ?

Enseignement moderne 1978: Un paysan échange un ensemble P de pommes de terre contre un ensemble M de pièces de monnaie. Le cardinal de l'ensemble M est égal à 100 et chaque élément P E M vaut 1 F. Dessine 100 gros points représentant les éléments de l'ensemble .

L'ensemble F des frais de production comprend 20 gros points de moins que l'ensemble M. Représente l'ensemble F comme un sous-ensemble de l'ensemble M et donne la réponse à la question suivante:

Quel est le cardinal de l'ensemble B des bénéfiques? (à dessiner en rouge)

Enseignement 1980: Un agriculteur vend un sac de pommes de terre pour 100 F. Les frais de production s'élèvent à 80 F et le bénéfice est de 20 F

.

Devoir: Souligne les mots pomme de terre et discute-en avec ton voisin.

(Avec le jalon 1990, on atteint un sommet encore plus élevé, proprement inaccessible,

sinon avec deux fusées propulsées au carburant de l'Absurde .)

Je vous laisse à juger si des « réformes » de ce genre sont ce qu'il y a de mieux pour améliorer la qualité de l'enseignement des mathématiques ou du français . Chez nous, on insistait beaucoup sur la phase « discute-en avec ton voisin » . Le placotage en équipe étant considéré comme un très bon moyen de « socialiser le s'éduquant » et de stimuler, toujours, sa « créativité » et sa « spontanéité » .

Comme « mise en situation », l'audio-visuel était également considéré comme très très efficace pour « accrocher » l'étudiant : un petit film sur la culture des patates en Nouvelle-Écosse « situerait » bien le problème des mathématiques ou du français ayant pour thème les patates. Excellent moyen pour que l'enseignement des mathématiques ou du français se retrouve dans les patates et que les cervelles des étudiants tournent peu à peu en purée de patates assaisonnée au goudron .

Chapitre 15

LÉANDRE BERGERON NOUS TIRE LA
LANGUE ET LE RESTE

Que M. Bergeron patrouille toutes les provinces du Québec à la recherche de mots et d'expressions qui ne figurent pas aux dictionnaires français ou québécois, bravo! Il fait alors oeuvre utile, comme tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine. Cela se fait chez tous les peuples, dans tous les domaines, à partir d'un certain niveau de loisir, de pensée formelle et de conscience collective. En France, par exemple, tu trouveras de gros bouquins fort bien illustrés qui te racontent l'évolution des chaussures pour hommes au cours des deux derniers millénaires; et d'autres qui suivent, au fil des siècles, les différentes sortes de fromages de chèvre.

Mais M. Bergeron tire de ses découvertes utiles des conclusions inutiles, dangereuses, voire absurdes. Ces conclusions, d'ailleurs, sont plutôt des prémisses. C'est-à-dire que M. Bergeron découvre exactement ce

qu'il avait envie de découvrir. Ici encore, rien de scandaleux: c'est même la seule façon de découvrir quelque chose, soi-même, par exemple. « Tu ne te chercherais pas, si tu ne t'étais pas déjà trouvé », dirait à peu de chose près saint Augustin.

Reste à savoir ce que M. Léandre a dit à M. Bergeron pour inciter M. Bergeron à rechercher ce que M. Léandre, lui, avait déjà trouvé. (Que ceux qui ont été formés et bien déformés aux examens objectifs arrêtent ici la lecture de cette aventure. Normalement, ils devaient avoir leur voyage). Or, voici, pour les autres, quelques-unes des conclusions-prémises de M. Léandre, telles qu'il nous les a révélées à l'émission Noir sur blanc, le 3 janvier 1981. C'était clair, clair comme noir sur blanc ou blanc sur noir.

Le français, langue châtrée

C'est un axiome cher à M. Léandre, comme au Frère Untel, comme à Henri Bélanger, colonel de la Royal Canadian Army et linguiste sabbatique: la langue française était naturelle, vivante, épanouie, toute en saillies savoureuses, au XVI^e siècle. Mais Vaugelas, Malherbe et autres grands émondeurs austères du XVII^e siècle l'ont sévèrement châtrée,

sans pitié ni remords. Depuis cette opération funeste, le français est devenu une langue d'eunuques, artificielle, corsetée, fluette, frileuse, constipée, fade, in-signifiante. Seuls les gens du bon peuple ont échappé au massacre, à la castration, et continuent à parler comme du monde normal.

Simplification grossière, mais qui a tous les charmes naturels de l'ignorance et de la paresse. Qu'on lise le livre de Jean Marcel, Le joual de Troie, où cette vessie savoureuse est crevée de belle et définitive façon. Je n'apporterai ici qu'une preuve complémentaire. Soit le dernier paragraphe du prologue que Rabelais a écrit pour son Gargantua:

Or esbaudissez-vous, mes amours, et guayment lisez le reste, tout à l'aise du corps et au profit des reins! Mais escoutez, vietz d'azes (que le maulubec vous trousque!), vous soubvienne de boyre à my pour la pareille, et je vous plégeray tout ares metys.

Et ce paragraphe tiré des Pensées de Pascal:

Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions, que nous

faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité; et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre...

Voilà la langue française du XVI^e siècle et celle du XVII^e. Qu'est-ce que cela prouve? Que Pascal est un meilleur écrivain que Rabelais? Non. Mais que sans doute la langue de Pascal, la nôtre, est plus adaptée à nos esprits du XX^e siècle que celle de Rabelais. Tout comme l'avion Concorde est mieux adapté aux vols intercontinentaux que la géniale boîte à beurre mécanisée des héroïques frères Wright. Et cette adaptation, quoi qu'en rêve M. Léandre, ne s'est pas faite surtout par les grammairiens, mais par tout un peuple qui parlait et écrivait.

Les Anglais, eux...

Léandre a réussi à convaincre M. Bergeron d'un autre axiome. Cet axiome veut que les Anglais - qui ont toujours eu et auront toujours une bonne longueur d'avance sur les Français... - , ont laissé leur langue s'épanouir en toute liberté, sans l'intervention des grammairiens virtuoses du couteau à castrer. Mais M.

Bergeron aurait pu ne pas se laisser circonvenir par Léandre en se rappelant ces quelques évidences:

- Qu'il existe aussi en anglais une grammaire, aussi difficile à maîtriser que le violon;
- qu'on ne parle pas au Parlement de Londres ou à la Maison Blanche la même langue que dans les pubs et dans Harlem;
- que dans toutes les langues il existe des niveaux de langue;
- qu'un homme, sans être pour autant un hypocrite, un déraciné, un péteux de broue, ne porte pas nécessairement le même habit linguistique, selon qu'il s'affaire à vider sa fosse septique ou qu'il s'affaire auprès de sa blonde.

M. Léandre, lui, est un partisan farouche d'une certaine révolution infantile des années 1960: pour être alors un Québécois authentique, un vrai! selon Molson, il fallait être savoureusement sale, sacrer à deux bras raccourcis, péter à loisir et à l'aise en tout lieu (Peace!), roter tout naturellement à table (and Love!), s'acheter à prix fort et porter fièrement des guenilles authentiques, et pisser tout spontanément,

comme un vrai libéré, sur la tête de son père croulant (stie! t'sé zeux dire!)

Et M. Léandre s'imagine naïvement que, pendant cette période bénie (dans certaines régions du Québec, ON dit *bénite*), la reine des Anglais et les journaux de Londres ou de New York utilisaient une langue affranchie de toute grammaire. Par exemple, on les aurait fort étonnés, ces Londoniens et ces New Yorkais vierges de toute pollution grammaticale, en leur disant qu'en anglais correct il existait des noms et des verbes, mais qu'il n'existait pas de singulier ni de pluriel; que la distinction entre mouse et mice, entre man et men, et même entre men et women, c'était là des stupidités grammaticales dont un gentleman et même tous les gentlemen devaient se garder.

Au reste, pour tous ces gens, libérés, en vertu des libertés dites britanniques, de toute entrave grammaticale, il était bien superflu de se demander si un verbe, c'était différent d'un nom, et un adverbe, autre chose de différent d'une préposition ou d'une proposition; assez différents, en tout cas, pour qu'on fasse une différence entre ces choses quand on parle ou qu'on écrit. C'est pourquoi, dans les écoles

anglaises, on enseigne l'anglais aux jeunes sans jamais leur casser la tête avec toutes ces chinoiseries.

Tout cela est très beau (?). Mais est-ce vrai? Et si M. Bergeron veut relire quelques pages de Shakespeare, il est possible qu'il découvre avec étonnement que cette savoureuse langue anglaise du XVI^e siècle diffère sensiblement de celle de Madame Thatcher, qui parle l'anglais international d'aujourd'hui.

La langue anglaise aurait donc évolué, elle itou? Pourtant, nous dit ON, personne en Angleterre, jamais, en aucune manière, n'a régenté la langue. La langue a évolué, mais sans aucune intervention de ceux qui la parlaient et l'écrivaient. Êtes-vous assez évolués pour comprendre ça? Ou vous faudrait-il des cours de rattrapage, de mise à niveau, de recyclage, de mise à jour et même des cours du soir en pensée formelle pour arriver à le comprendre?

Le Québec, unique foyer du français vivant

Un autre de nos chercheurs universitaires, impartialement partial à la manière Ryan, neutre,

désintéressé, mais alimenté en sourdine par les fédéralistes fédéralisants canadien pour garder le Québec dans le Canada, ce Stéphane Dion, dis-je, nous a appris deux choses:

1^o Que le Québec est « le foyer principal de la culture française en Amérique du Nord »;

2^o Que ce foyer garde sa chaleur et son éclat, grâce à son revêtement de briques isolantes canadien. Enlève ces briques, et tu verras le foyer s'éteindre dans l'temps de l'dire. C'est pourquoi? C'est pourquoi le Québec ne doit pas sortir de ce revêtement de briques isolantes. CQFvioloD.

Ça, c'est la thèse fédéralisante-canadien de Stéphane Dion et de ses commanditaires. Mais Léandre Bergeron lui dame le pion en effronterie universitaire: Ce n'est pas seulement sur l'Amérique du Nord que la langue française (québécois) du Québec répand sa lumière et sa chaleur: c'est sur l'ensemble de la planète. C'est seulement au Québec que vous trouvez une langue française racée, colorée, juteuse, prolifique, vivante.

MM. Léandre et Bergeron doivent enrager quand ils écoutent la musique de Claude Léveillé ou les chansons de Gilles Vigneault. Car Vigneault ne parle

pas toujours, loin de là! la langue des chantiers, et Léveillé ne compose pas toujours, loin de là! pour les violoneux, les batteurs de cuillers et les joueurs d'harmonica dit ruine-babines. Paix à tous ces musiciens! Ils ont leur mérite et leur dignité.

Mais le piano et l'orchestre symphonique aussi ont leur mérite et leur dignité. Des fermes et des villages, des chantiers et des villes du XIX^e siècle québécois, il aurait été miraculeux que sortent un Beethoven, un Mozart ou un Vigneault. Le constater, ce n'est mépriser rien ni personne. Mais prétendre que le foyer de la musique vivante au XIX^e siècle fut le Québec agricole et forestier, c'est tomber en profonde démente.

Ce que fait M. Léandre quand il soutient effrontément que le Québec actuel est le seul foyer du français vivant. Sans nous, paraît-il, la francophonie parlerait une langue désincarnée, stérilisée, stéréotypée vasectomiée, anesthésiée, bref, insignifiante.

La vérité, c'est que, pendant deux siècles, nous avons été coupés de l'évolution normale qu'ont connue la civilisation et, en conséquence, la langue françaises. Une grande partie de la saveur de notre langue vient

du fait qu'elle est restée figée au XVII^e siècle; c'est touchant comme le folklore, mais ce n'est pas un miracle d'originalité à proposer aux nations et aux autres francophones pour leur faire honte.

Le français est aujourd'hui vivant partout où il y a des peuples francophones vivants. M. Léandre sait-il qu'il s'invente chaque année de par le monde quelque 2,000 mots français? Il est bien normal que quelques-uns de ces mots viennent du Québec, comme ce mot courriel que les Français n'arrivent pas à comprendre: pour eux, un courriel, c'est un mail). Mais en deux cents ans, nous avons inventé quelques douzaines de mots; il n'y a pas là de quoi crier à un excès de vitalité et de fécondité. Le reste, tout le reste de notre vocabulaire nous vient de France, comme le vocabulaire anglais de l'Alberta et de la British Columbia vient à 98% de l'Angleterre.

Quant à la morphologie et à la syntaxe, nous n'y avons pratiquement rien changé, pas plus d'ailleurs que les Français et autres francophones pendant cette même période. À l'intérieur de ce cadre fourni par sa langue maternelle, un individu moyennement doué invente à lui tout seul des millions de variations. Que

M. Léandre en ait inventorié quinze mille en Abitibi, ce n'est pas un miracle: c'est une banalité. M. Bergeron aurait fait la même découverte, étonnante pour lui, si, au lieu de l'Abitibi, il avait pris la Normandie ou la Provence comme terrain de ses recherches d'expressions étonnantes.

Certes, il y a certains domaines où nous battons de façon écrasante tous les autres francophones. À un concours international de sacres, ce n'est pas de la vantardise de prédire que les Québécois gagneraient la médaille d'or, laissant bien loin derrière eux les récipiendaires de la médaille d'argent. Mais est-ce un signe de vitalité et de vigueur admirables au point qu'on doive ceindre notre front de ces fleurons glorieux?

Un autre domaine où nous sommes des champions toutes catégories, c'est celui de nos emprunts à la langue anglaise, avec ou sans métissage. Métissés ou à l'état pur, les mots et tournures de phrases que nous avons inventés en nous inspirant de l'anglais, sont pratiquement innombrables. Et ça continue. Une recherche universitaire commanditée par notre

ministère des Affaires culturelles aurait de quoi en étonner plus d'un. Le recherchiste aurait de quoi écrire une thèse de doctorat d'au moins 500 pages, dont la moitié nous alignerait nos trouvailles en ce domaine. L'autre partie nous apprendrait peut-être pourquoi nous sommes si féconds dans ce domaine.

Pour prendre un commencement de conscience de ce que cette entreprise aurait de gigantesque, commencez à vous faire une liste des verbes que les Québécois ingénieux ont inventés à partir des verbes anglais: skider, fucker l'chien, goaler, day offer, sniffer, wincher, dérincher, driver à gauche, switcher à droite, dealer, looker la voisine, freaker, puncher son homme, cranker son char pour qu'il starte, pitcher sa serviette avec son savon, s'pucker l'front, (tout de même, ne pas intégrer à cette liste les câlisser son camp, et crisser son poing sur la gueule à cet hostie de Mongol: ça, c'est à classer dans un autre champ de notre savoir-faire linguistique), booster ses tires, bester, smoker, skipper, tripper au boutte, cooker, catcher la balle ou une joke, etc. Installe cette liste en bonne place sur ton bureau de travail, et chaque matin, avant le déjeuner, tu pourras ajouter une douzaine de bons trucs entendus au cours de la journée précédente. Ça

stimulera ton esprit, tout autant que les mots croisés dont on vante le vertus pour combattre l'Alzheimer précoce.

Cela dit, respirons un instant, sans trop sniffer. S'il est bête de se mépriser, il est non moins bête de voir son nombril comme la fontaine de Jouvence universelle, et de prendre au sérieux le texte de notre comédie musicale qui dit: « Ton histoire est une épopée des plus brillants exploits. » Eh oui! le peuple québécois, si épique, n'a pas encore droit de parole à l'ONU, et le Canada anglais lui dénie même le droit à exister sans lui. Ça fait rien: nous sommes le seul peuple francophone vivant; en conséquence, vive notre reine, Elizabeth the Second!

Giuseppe Turi, un penseur aussi extatique que les jumeaux Léandre et Bergeron, écrivait, il y a quelques années, dans Une culture appelée québécoise:

« La culture du Québec est la façon spéciale de penser de la nation québécoise. C'est la récolte, qualitativement la plus supérieure et la plus originale qui soit sur la terre, de la moisson intellectuelle et morale, à savoir de tout ce qui est merveilleusement beau et extraordinairement juste,

donc de tout ce qui est humainement parfait. » -
Ouf! et wouf!

Toi, si on te rendait pareil hommage superlativement extasié, j'ose croire que tu te dirais tout de suite: « Ce gars-là veut sûrement se moquer de moi. J'vas lui câlisser... »

Ceux qui disent cela de nous, de façon aussi pompeuse-creuse, ou bien sont qualitativement caves, ou bien veulent nous rendre merveilleusement et extraordinairement ridicules au genre humain. Turi et nos deux jumeaux feraient une oeuvre culturelle plus utile en se donnant à eux-mêmes le sens du ridicule, au lieu de vouloir nous gonfler de vent comme des grenouilles merveilleusement et extraordinairement creuses, donc humainement parfaites.

Molière, un de ceux qui ont créé le français moderne, savait fort bien manier le français populaire, mais aussi le français que M. Léandre qualifierait avec mépris de français international. Autrement dit, Molière pouvait manier tous les registres de sa langue. Il s'est moqué du langage emberlificoté des précieuses ridicules et des femmes savantes, comme il se serait moqué du style balançoire de Claude Ryan ou du style

tarabiscoté de feu Jean-Noël Tremblay et de M. Hautecoeur à la pensée et au langage ultraphabétique. Mais il se réjouirait fort également d'entendre M. Léandre soutenir que seule la langue des servantes Nicole et des Martine de ses comédies a droit de cité au XX^e siècle dans toute la francophonie.

Martine disait, au grand scandale des pimbèches-péronnelles femmes savantes:

**Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.**

Bravo! dirait Léandre. Mais dans L'école des femmes, M. Bergeron entendrait cette apostrophe d'un autre style:

**Et qui vous a appris, impertinente bête,
À me parler ainsi, le chapeau sur la tête?**

(Pure coïncidence, peut-être: ce soir-là, Messieurs Léandre et Bergeron causaient aimablement à la télévision avec Madame Bombardier, mais avec un gros chapeau à larges bords sur leur tête. Il y a de ces analogies historiques dont on peut bien se demander si elles sont fortuites, pur fruit du hasard. Ça se discute, comme ON dit.)

En d'autres termes, Molière pouvait apprécier la musique à cuillers; mais, contrairement à M. Léandre, il ne levait pas le nez bien haut, tout en gardant son chapeau, sur tout ce qui sonne autrement que la musique à cuillers.

M. Léandre serait sans doute fort étonné si on lui disait qu'il ressemble comme un jumeau au Bourgeois gentilhomme de Molière. Ce M. Jourdain tomba en extase quand son professeur de philosophie lui découvrit, un beau matin, le mystère de la prononciation de la voyelle U. Mais, jeune encore, M. Léandre fera sûrement des découvertes beaucoup plus stupéfiantes que celles de son illustre ancêtre. Il nous l'a d'ailleurs promis. Attendons wère. Après, on woira ben.

« C'est vache, ce que tu dis là. - Pas tant que ça. »

Chapitre 16

LE QUÉBEC ET SON IDENTITÉ

Le Québec est un îlot, ou une oasis, de cinq millions de francophones dans un océan, ou un désert, de trois cents millions d'anglophones.

Si cet îlot québécois était situé dans la banlieue de Paris, et s'il voulait rester québécois, son identité serait menacée, mais non sa langue. Or, il est situé dans la banlieue de New York et dominé économiquement, juridiquement et politiquement par le Canada anglais; il est donc menacé à la fois dans sa langue et dans toute son identité.

Que cet îlot ait surnagé jusqu'à ce jour, c'est un miracle ou un scandale, selon que l'on regarde ce phénomène avec un oeil sympathique ou hostile. Dans notre voisinage immédiat, c'est-à-dire au Canada, c'est plutôt avec un mauvais oeil qu'on nous regarde: le Québec fait problème, agace, dérange les planificateurs du continent, et c'est depuis plus de 200 ans qu'on cherche, effrontément ou poliment, à lui régler son compte, à lui faire perdre son identité, à le

faire entrer de force dans le melting pot anglo-saxon, canadian ou american.

Au Québec, la question essentielle n'est donc pas de savoir si, pour sauver notre identité, nous allons nous mettre à l'espagnol, au portugais, à l'allemand ou à l'italien, en plus de l'anglais. Cette question est d'un intérêt évident pour les Européens et pour d'autres peuples menacés par les deux rouleaux compresseurs que l'on connaît.

Élargir notre éventail des langues, c'est souhaitable au Québec comme partout ailleurs; mais c'est nettement insuffisant pour sauvegarder notre identité. Et ce serait une illusion fatale de donner la priorité à ce genre d'action. Pendant un siècle et demi, nos élites se sont mises au grec et au latin, en plus de se mettre à l'anglais; ce qui n'a pas suffi, loin de là, à les rendre fortement identifiées, c'est-à-dire existantes.

L'identité d'un individu ou d'un peuple s'exprime par la langue; elle s'exprime tout autant par les arts, les sciences, la religion, le vêtement, la cuisine, l'organisation sociale et politique, bref, par tout ce qui

fait qu'un individu ou un peuple se donne une vision originale de l'homme et de l'univers.

Au Québec, pendant trop longtemps, nous avons cru pouvoir sauver notre identité en sauvant notre langue et notre religion, distinctes de celles du conquérant. Nous avons trop longtemps oublié qu'une langue qui ne s'appuie pas sur la puissance économique et politique, est une langue vouée à devenir sclérosée, folklorique. Il suffit de voir ce qui est arrivé aux peuples amérindiens, aux peuples africains, aux Grecs, aux Romains, aux Gaulois, bref, à tous les peuples qui, un jour ou l'autre, eurent à faire face à une puissance étrangère qui avait pour elle la force militaire, économique et politique.

À l'ONU, comme au Sénat romain, c'est la force qui fait le droit. C'est triste, c'est sinistre, c'est scandaleux, mais c'est comme ça. Toute l'histoire nous crie que la force d'une langue, d'une culture, est en dépendance étroite de la force militaire, économique et politique. Les puissances dominatrices, asservissantes, assimilatrices, en sont profondément, sereinement, orgueilleusement et sauvagement convaincues. Si les peuples dominés n'en sont pas convaincus et rêvent d'une autonomie, d'une identité culturelle basées sur

le seul droit, ou sur les seules qualités de leur langue et de leur culture, ils font des rêves de lièvres face aux loups, des rêves de condamnés à mort face au peloton d'exécution.

Depuis 220 ans, le peuple québécois vit sous une domination étrangère. Cette puissance étrangère ne lui a toujours laissé que des demi-libertés, des demi-responsabilités. Comment un individu ou un peuple qui abandonne à une puissance étrangère les grandes décisions économiques et politiques qui influencent toute sa vie, peut-il sauver, développer son identité, même si le dominateur, pour un temps, lui laisse l'usage de sa langue et de son folklore?

Comment peut-on être cultivé, civilisé, pleinement identifié et original, en se laissant conduire comme un mineur irresponsable?

On a vu parfois des peuples se révolter contre une puissance dominatrice pour sauver leur identité linguistique ou religieuse; mais le plus souvent, c'était pour sauver leur identité globale, leur dignité d'hommes. Ni les États-Unis, ni la France, ni les pays des trois Amériques, d'Afrique et d'ailleurs n'ont fait leurs révolutions pour sauver d'abord leur langue: ils

ont fait leurs révolutions pour devenir des peuples autonomes, pleinement responsables de leur présent et de leur avenir.

Vouloir l'identité du peuple québécois, sans vouloir son autonomie politique, son indépendance, c'est faire un rêve creux. Et c'est une farce tragico-comique. Quand on nous dit que le Canada est un pays biculturel, bilingue, où les deux peuples fondateurs et supposément égaux ont des chances égales de s'épanouir, c'est une farce, lugubre: le Canada est un pays anglais qui, de toutes les manières, nie au peuple québécois les droits essentiels à un peuple pour être normal.

La notion même de peuple québécois est niée par le Canada anglais pour qui le Québec est tout simplement une province, une canadian province. Un Canada biculturel et bilingue, c'est une farce, comme celle de l'égalité des Noirs aux États-Unis, une farce comme celle des démocraties-dictatures très populaires à parti unique, une farce comme celle des dictatures célébrant leur libéralité. Le monde contemporain est rempli de farces sinistres, présentées comme des comédies musicales, légères et

savoureuses, par les maîtres du spectacle. Il en fut toujours ainsi, et il en sera sûrement ainsi après ce congrès de Rio.

Si chaque homme, si chaque peuple affirme son goût de la liberté, de sa dignité globale, les langues et les cultures seront bien gardées. La question n'est donc pas de savoir si la langue française a un bel avenir, mais si les hommes et les peuples qui parlent le français méritent de vivre, s'ils préfèrent être pleinement eux-mêmes, maîtres de leurs décisions, plutôt qu'une réplique avortée de quelque envoûtant robot compresseur.

De ces robots abrutissants on pourrait donner ici une liste impressionnante où seraient brillamment représentés les cinq continents. On s'égarerait alors loin du thème de ce congrès? Non. En réalité, on s'égare quand on parle de sauver la baleine sans parler de l'océan pollué où vit la baleine, et sans parler de ceux qui chassent sauvagement la baleine.

Un Québécois ne pourrait pas dire cela à l'ONU. Pour une raison très simple, compréhensible partout sur la planète et dans toutes les langues. Un Québécois ne pourrait pas dire cela à l'ONU, parce

que le peuple Québécois n'y a pas, et n'y a jamais eu, droit de parole. À l'ONU, le Québec francophone parle en anglais aux autres peuples de la terre et par la bouche d'un Canadian ou par son sosie, un Canadian-francofun québécois.

Il parle à l'ONU ou ailleurs sur la scène internationale, comme autrefois les trois quarts des peuples de la terre, privés de leur droit de parole, parlaient au monde: ils exprimaient alors leur identité en langue étrangère et par la voix des puissances étrangères. Or, un individu ou un peuple qui n'a pas droit de parole est-il brimé dans son identité? est-il menacé dans son identité? Et pour conjurer cette menace, suffit-il que ce peuple privé du droit de parole apprenne d'autres langues étrangères que celle du peuple qui le domine?

Au sortir de ce congrès, irons-nous porter aux quatre coins de la planète la bonne nouvelle que le français est une langue pour notre temps? C'est évident que le français est une langue bonne pour le XX^e siècle et tous les siècles à venir. Mais les peuples qui veulent le parler comme langue maternelle seront-ils encore vivants au XXI^e siècle? Auront-ils été

écrasés par les rouleaux compresseurs, digérés par les molochs tout-puissants?

À la fin du XXI^e siècle, le français sera sans doute la langue maternelle des Français; il sera probablement aussi la langue maternelle de la Belgique wallonne et de la Suisse romande; il sera encore enseigné comme langue étrangère (tout comme le latin ou l'hébreu) dans bon nombre de pays. Mais pour le peuple québécois, le français sera-t-il encore la langue maternelle?

Ou sera-t-il devenu une langue seconde, comme pour ces millions de Québécois qui ont quitté le Québec et qui aujourd'hui sont des Canadiens ou des Américains, avec des vestiges linguistiques folkloriques que le peuple dominant exhibe, avec une fierté nuancée de mépris et d'hypocrisie, lors de ses fiestas nationales? Chez nous, c'est lors de la fête du Canada, qu'on exhibe les pièces du musée où sont rangées les identités culturelles autres que canadien.

Si le Québec veut être un peuple folklorique, comme il en existe actuellement plusieurs centaines, la recette est toute trouvée, et elle est appliquée depuis la Préhistoire: Il n'a qu'à laisser aux mains d'un peuple

étranger le soin de prendre pour lui les décisions majeures qui le concernent. Le peuple étranger, largement majoritaire ou dominant par la force brutale comme en Afrique du Sud, maître de la politique et de l'économie, légiférant et jugeant dans son intérêt, définira à son profit l'identité du peuple québécois. Il lui laissera, après les avoir fermement encadrés, les droits mineurs qu'on laisse à une minorité. Et comme c'est actuellement le cas pour le Canada, il évitera, pour sauver son image internationale, les mesures disciplinaires et les châtiments trop voyants. Il utilisera la démocratie pour asphyxier les dissidents.

Par contre, si le Québec veut sauver son identité, il n'y a pas trente-six recettes, trente-six façons de le faire: il doit devenir maître de tout ce qui fait toute son identité, pas seulement de sa langue. En langue française, cela s'appelle l'indépendance. Le mot a son équivalent dans toutes les autres langues, parce que être libre au Québec, c'est l'équivalent d'être libre en Irlande, au Brésil et au Monomotappa.

Depuis vingt ans surtout, c'est dans cette voie que marchent toutes les forces vives du peuple québécois. Il ne s'agit plus seulement de sauver notre langue, de

survivre à petit feu, de vivoter. Il s'agit de sauver notre tête, notre coeur et notre âme, et de nous ouvrir au monde sans garde-chiourme interposé.

Nous ne croyons pas qu'un peuple décapité puisse parler une langue bien éloquente dans le concert des cultures, même si ce décapité parle en français. Le seul gouvernement québécois qui ait pris les mesures efficaces pour faire du Québec un territoire aussi francophone que le territoire canadien est anglophone from coast to coast, c'est précisément le gouvernement dont l'objectif politique majeur est de faire du Québec un pays libéré de la servitude économique, judiciaire et politique du Canadian People.

Ce n'est pas un hasard. Un peuple qui n'ose pas vivre pleinement par lui-même toute sa vie, peut toujours se consoler en disant qu'il parle encore français, « une belle langue pour notre temps ». « Mais nous, nous serions morts, mon frère », comme dit la chanson québécoise. Ce serait une bien belle triste consolation. Et les autres peuples auraient raison de mépriser ce peuple agonisé, parce qu'il se méprise lui-même, lui dont l'identité serait faite surtout de démission et de soumission agonisantes.

La position de l'Association québécoise des professeurs de français a toujours été la suivante: au Québec, toute politique linguistique, isolée de ses fondements politiques, juridiques et économiques, est vaine, inopérante, désossée. Bien plus, c'est une politique d'obnubilation, une tactique de diversion. Pour sauver sa langue et son identité, il est recommandé de sauver aussi, et surtout, sa tête.

(Communication que j'ai présentée au congrès de la Fédération internationale des professeurs de français, à Rio de Janeiro, en juillet 1981.)

Chapitre 17

UNE SIMPLE QUESTION DE PASSION ET
DE PLAISIR

La langue? On en parle beaucoup. Si seulement on la parlait aussi bien qu'on en parle! J'imagine un proverbe: « C'est en parlant qu'on finit par la parler. » J'invente un slogan: « Parlez-en souvent et parlez-la tout le temps. » Je me fais une devise: « Si j'en parle tant c'est pour la mieux parler. »

Voilà un petit préambule en style baroque qui n'a d'autre but que de vous annoncer une autre chronique sur la langue.

Elle sera obligatoirement différente des autres parce que je n'ai aucune compétence professionnelle pour discourir en la matière. En effet, je ne suis ni linguiste ni grammairien. Je n'ai que la passion. On a jugé, en haut lieu, que cela suffisait.

La passion et le plaisir!

Ce qui n'exclut pas la correction, bien sûr, puisqu'en cette matière, le plaisir procède souvent de la correction.

Si j'insiste sur cette notion de plaisir dans la langue parlée et écrite, c'est que j'en fais la condition première de son exercice.

Malheureusement, chez nous au Québec, à cause de conditions historiques difficiles, nous avons toujours associé l'exercice de la parole française à l'effort, à la bataille, au courage. Notre français, par la force des choses, est devenu langue de barricade plutôt que langue du quotidien, langue de souffrance et d'humiliation. Comment s'étonner alors qu'elle soit aujourd'hui vidée de sa joie première, perçue trop souvent comme un handicap, plutôt qu'un avantage?

Si notre langue est restée primitive, c'est qu'elle n'a toujours servi qu'à exprimer des besoins primaires, les autres nous étant interdits.

Mais les conditions changent et notre état d'esprit doit en faire autant. Au moment où, dans notre société, le français devient enfin une langue utile et nécessaire, nous ne devons pas hésiter à nous plonger avec volupté dans cet océan de mots dont la richesse reste insondable et la vigueur insoupçonnée.

Le plaisir de parler et d'écrire peut être infini.

Il est d'abord plaisir de la connaissance. Connaissance de l'instrument d'abord, puis

connaissance des êtres et des choses. C'est en les nommant qu'on les reconnaît; c'est en les mariant qu'on leur donne une signification.

Plaisir aussi de la correction. Il est difficile de dire exactement ce qu'on pense ou ce qu'on ressent. Pour y arriver, il faut trouver le mot juste, la nuance exacte, distinguer l'accessoire de l'essentiel, réduire le propos à sa plus simple expression, élaguer, construire, rechercher la précision absolue. Ce n'est pas facile, mais quand on y arrive, la part de contentement que l'on éprouve est bien plus grande que la part d'effort qui nous y a conduits.

Plaisir du style. C'est Jean-Claude Germain qui a eu cette réflexion heureuse en parlant du style: « Chacun, disait-il, se taille, à même la langue parlée par tous, sa langue à soi, sa langue personnelle. » Cela est vrai. Une façon de parler ou d'écrire qui n'appartient qu'à soi; compréhensible par tous, mais ne devant sa richesse, sa force, sa précision, son originalité, qu'à cet individu tout-puissant qui s'approprie le monde pour le réinventer à sa façon.

Plaisir de la liberté. La parole libère parce qu'elle permet de lutter contre le pouvoir de la parole, contre l'institution qui se veut sourde et muette, contre le système qui s'approprie le droit de parler à notre place, contre soi-même enfin parce qu'elle permet à chacun de crier pour ne pas étouffer.

La somme de ces petits plaisirs finit par faire un grand plaisir à qui se les donne.

La parole est vaine pour les imbéciles. C'est pourquoi il ne faut pas leur en laisser le monopole. Il faut que l'intelligence parle mieux et plus haut que la stupidité, que le préjugé, que l'ignorance, que la bêtise.

Elle n'est pas que plaisir. C'est aussi une arme dangereuse qu'il faut savoir maîtriser pour ne pas se laisser maîtriser par ceux qui la maîtrisent.

C'est l'envie de parler que je voudrais vous donner et c'est à cela que je me consacrerai dans les mois à venir.

(Pierre Bourgault, Chronique « Mot à mot », dans L'actualité, mai 1979.)

Chapitre 18

DE LA LECTURE

Nous avons vu, plus haut, que l'étudiant de niveau collégial doit pouvoir lire rapidement, et... comprendre ce qu'il lit. Pourquoi?

Si l'enseignement qu'on lui donne est quelque peu sérieux, dans toutes les disciplines on donne à l'étudiant des textes à lire, et en assez grande quantité. S'il s'avance dans ces textes à la manière d'une taupe ou d'une tortue, son esprit comprendra ce que comprend celui d'une taupe, et il avancera à la vitesse de la tortue.

Voilà donc une première utilité de la lecture: elle est le moyen privilégié pour transmettre et pour acquérir des connaissances. Et nous avons vu que ni toi, ni tes enfants, ni tes petits-enfants, probablement, ne verrez la lecture remplacée par les techniques audio-visuelles. Demain comme aujourd'hui, ceux qui ne sauront pas lire, seront gravement handicapés. Et savoir lire, c'est tout autre chose que pouvoir lire des bandes dessinées; tout comme savoir écrire, c'est tout autre chose que pouvoir gribouiller des examens dits

objectifs ou bousiller des textes sur les réseaux sociaux.

Mais on ne lit pas seulement pour obtenir un diplôme. Ce serait franchement trop bête. Ce serait comme apprendre à marcher uniquement pour monter dans les échelles.

On lit pour le plaisir; pour le plaisir royal de s'ouvrir l'esprit, de le féconder au contact de la passion et de la pensée des autres. Pour donner à son esprit plus de vigueur, plus de vitalité, au contact de la vie des autres esprits.

Et parmi ces autres, il y a, en quantité heureusement inépuisable, les génies ou du moins les esprits qui dépassent le nôtre. Même si nous pensons avoir plus de génie qu'eux, il nous sera toujours utile de les lire; d'abord pour vérifier si c'est bien vrai que notre génie transcende le leur. Si nous constatons que c'est bien vrai, nous pourrons toujours partir de ce qu'ils ont fait pour aller plus loin.

Autrement, nous serions de jolis barbares qui s'imaginent que l'homme n'avait pas pensé jusqu'à ce qu'eux, les barbares, fassent leur entrée triomphale en

ce monde obscur et marchent sur le monde ébloui par leurs lumières.

Il n'est pas facile pour un jeune, et pour tous les autres, de se faire à l'idée que la civilisation humaine était déjà en marche, bien avant qu'eux-mêmes n'apprennent à marcher.

Un esprit, même génial, s'il se limite à son seul horizon, risque fort de s'asphyxier, de s'égarer en cercles vicieux dont le centre et l'épicentre sont son nombril; ou de se perdre sans retour dans le labyrinthe de ses pensées à sens unique, monocordes et monotones. Chanter toujours seul, sans le concours des autres voix, sans le support des autres instruments de musique, c'est toujours dangereux et, le plus souvent, très stérilisant. Ce serait un peu comme vouloir engendrer tout seul ses enfants. Ça te semble une formule aussi efficace qu'emballante? La procréation en laboratoire!

Jusqu'à ce jour inclusivement, ceux qui ont le plus créé sont ceux qui s'étaient le plus enrichis des connaissances de leurs devanciers. Tu écoutes une

chanson apparemment toute simple, toute naïve, toute fruste, de Brassens, et tu te rends compte que ce diable d'homme a des connaissances littéraires à faire pâlir d'envie nos professeurs d'université. Gaston Miron, l'un de nos meilleurs poètes québécois, a une connaissance prodigieuse de la poésie mondiale contemporaine; ce qui ne l'empêche pas d'être Gaston Miron, farouchement mironnien et québécois.

Les ignares, eux, croient que pour être original, il suffit, il faut même être d'une ignorance crasse mais vierge. Partir de leur point zéro, c'est pour eux la condition sine qua non pour se rendre loin, à la condition d'ajouter en cours de route beaucoup de zéros.

Et ce qui est vrai du poète est tout aussi vrai du médecin, de l'ingénieur, du peintre, de l'homme politique, de tous ceux qui ont quelque chose à dire et à faire. Ceux-là sentent la nécessité de féconder constamment leur esprit au contact des meilleurs esprits.

Et dis-toi bien que l'école, le cégep et l'université te transmettent un bien maigre bagage de connaissances. Trop souvent, tu considères ce

minimum comme un maximum. Pourtant, c'est bien un minimum, un bien maigre minimum.

La physique, la philosophie, le français tout ce qu'on t'apprend dans les écoles, cela tourne forcément autour du minimum, c'est-à-dire autour de la médiocrité, du passable qu'il suffit d'avoir pour passer. Un enseignement pour la masse, ça vole toujours en rase-mottes. Toutes les pressions sociales visent à ce que les écoles tendent, non pas à l'excellence, mais à une médiocrité dorée, passable, de façon que le plus grand nombre d'analphabètes possible deviennent des analphabètes diplômés.

Parmi les professeurs, peu ou pas de génies; très peu ou, plus probablement, aucun talent exceptionnel (à peu près la même proportion que chez les étudiants et partout ailleurs). Si donc tu te contentes de ce p'tit-lait, ton esprit restera infantile. Heureusement, il y a les grands maîtres, les génies, là, à portée de la main; à la bibliothèque ou dans les librairies. Eux peuvent te féconder l'esprit, te donner la passion de l'excellence et le dégoût de l'insipide médiocrité diplômée.

Imagine la fête pour ton esprit, si tu pouvais fréquenter, vivants parmi nous, Einstein, Shakespeare,

Michel-Ange, Chesterton, Platon, Pascal, et tant d'autres de même qualité! C'est tout autre chose que jaser avec un copain moyen autour d'une bière Ya rien qui la batte .

Ces génies ne sont plus là; mais leurs oeuvres, l'essentiel de ce qu'ils avaient à dire, est là, accessible à tout esprit qui se donne la peine de s'élever plus haut que les moineaux volant en rase-mottes, tout juste au-dessus du foin. Je n'ai rien contre les moineaux ni contre les copains moyens, puisque... nous en sommes tous. Mais il est souhaitable d'élargir le cercle de nos fréquentations et surtout d'en élever le niveau.

Quand les oeuvres magistrales, dans tous les domaines de la culture, sont d'un accès si facile, nous n'avons aucune excuse pour rester intellectuellement médiocres, bornés à la consommation des sous-produits qui sont toujours les plus populaires et qui hurlent leur publicité.

Les génies ne hurlent pas. Il leur arrive de faire hurler leurs personnages: c'est parce que ces personnages sont hurleurs de nature. Les génies, eux, préfèrent te parler ou chanter, et le plus souvent à voix discrète. Ce n'est pas pour rien qu'on lit en silence et

dans le silence: lire Einstein, Pascal ou Shakespeare dans le bruit, c'est comme écouter La petite musique de nuit de Mozart, accompagnée en sourdine par les sons enivrants de ta scie mécanique, ou par les pétarades de ta motocyclette Formule I avec l'accélérateur collé au plancher, ou de ta chanson rock heavy metal favorite avec le volume poussé au boutte du boutte. Dans ces conditions, Mozart est battu d'avance.

À voir l'atmosphère qui règne le plus souvent dans votre bibliothèque, il est facile de conclure que les génies présents, là, tout autour de vous, tout près de vous, sur les rayons de la bibliothèque, sont battus d'avance, au profit du placotage mécanique et des chain saws mentales.

Chacun de nous, c'est évident, lit les auteurs qu'il mérite de lire. S'il lit surtout des niaiseries, c'est parce que ses préférences vont à la niaiserie et qu'il est niaiseux. S'il lit surtout de la limonade sentimentale, des petits romans fadasses, bleus ou roses, c'est que son esprit est limoneux, fadasse, délavé, insipide. Et cet esprit, dans toutes les activités autres que la

lecture, sera limoneux, délavé, fadasse comme la nourriture intellectuelle qui a ses préférences.

Un homme politique nourri aux romans Harlequin, c'est un homme politique insipide. Un médecin branché sur les textes de Diane Tell est un médecin extrêmement dangereux, parce que insignifiant. Un professeur qui lit peu, lira fatalement ce qu'il y a de plus médiocre. Il sera donc médiocre, fatalement, parce qu'il fait déjà la preuve de sa médiocrité par le choix de ses lectures. Et, suprême récompense bien méritée, ses lectures médiocres ne feront qu'accroître sa médiocrité. Le Cardinal Gerlier de Lyon disait aux prêtres de son diocèse que s'ils ne lisaient pas, ils devraient s'interdire de prêcher. Sinon, ils prêcheraient à vide ou du moins avec un fond vite épuisé.

C'est vrai pour les membres de toute autre profession dite intellectuelle. Et même pour les oeuvres dites serviles, celles « où le corps a plus de part que l'esprit », comme on disait jadis, cela reste encore valable, bien qu'à un moindre degré: un pêcheur, un menuisier, un bûcheron n'ont pas les mêmes besoins de lecture qu'un médecin ou un professeur de physique nucléaire.

Et l'étudiant? Il n'échappe pas à cette règle. Regardez autour de vous. Ceux parmi qui lisent peu, lisent habituellement ce qu'il y a de moins nourrissant. Ceux parmi vous qui lisent beaucoup, vous verrez que, comme par hasard, leurs lectures ont beaucoup plus de chances d'être de bonne qualité.

La quantité n'est pas la qualité; ça peut même être tout le contraire; mais, de façon générale, les passionnés de lecture ont beaucoup plus de chances d'en arriver plus vite à faire la distinction entre l'excellent et le médiocre. (Les goûts, ça se discute... si on en a; et ça se forme, du moins un peu, si on n'en a pas.) Et quand ils arrivent à cette évidence, ils se mettent à rechercher passionnément les grandes oeuvres, et à s'en nourrir. Ils perdent le moins de temps possible à chiquer de la paille et à ruminer des copeaux.

Vous ferez les mêmes constatations, si vous prenez la vitesse et la lenteur de lecture comme critères pour évaluer les chances de compréhension des textes lus. Ceux qui lisent en épelant les mots ou en les suivant avec leur index gauche ou droit, ont tout le temps voulu pour oublier ce qu'ils ont déjà péniblement

déchiffré. Pour lire bien, il faut avoir pris l'habitude de lire vite. Ici comme ailleurs, le proverbe proverbiallement con « Vite et bien ne vont pas bien ensemble » s'avère proverbiallement faux. Un pianiste et un joueur de tennis doivent être capables de jouer bien en même temps qu'ils jouent vite. Un tireur d'élite aussi.

Alors, quelles grandes oeuvres, dans tous les domaines de la pensée, as-tu lues jusqu'à ce jour? Connais-tu, par leurs oeuvres, Homère, Virgile, Platon, Villon, Jacques Ferron, Pascal, Rabelais, Hugo, Cervantes, Shakespeare, Isaïe, Dante, Cervantes, Dostoïevsky, Soljénitsyne, Chesterton, Apollinaire, Germaine Guèvremont, Saint-John Perse, Anne Hébert, Gaston Miron, Kafka, et des douzaines d'autres de même race et dans tous les domaines de la culture?

« J'aurai bien le temps de lire tout ça », dis-tu? Peut-être. Mais à la condition de commencer à le faire un jour ou l'autre, avant l'âge dit de la retraite. Ceux qui n'ont pas pris goût à la lecture avant leur âge dit d'or, il serait étonnant qu'à leur 60^e anniversaire de

naissance, ils reçoivent en cadeau le goût de la lecture et décident sur un coup de tête de se mettre à lire.

Je n'ai pas dressé cette liste pour t'accabler, mais pour te faire comprendre qu'il y a du bon pain et du bon vin sur la table, en quantité suffisante pour toute une vie d'émerveillement et d'enrichissement. À la condition de t'asseoir un bon jour à cette table.

Et si, à ton âge, on ne s'assoit jamais à la table de ces génies, il est presque fatal qu'on ne s'y assoira jamais: on développera d'autres goûts, des goûts bien enracinés dans le médiocre, des goûts qui, à grands cris, réclameront toujours plus de médiocre. Tu seras un accro du médiocre, comme d'autres le sont de l'héroïne, de la machine à sous ou des liquides miraculeux qui rendent souls.

Et parmi tous les grands, il s'en trouve un nombre, assez restreint, qui nous deviennent très chers. Nous nous sentons de leur famille spirituelle. Qu'importe qu'ils nous dépassent! Tant mieux s'ils nous dépassent! C'est parce qu'ils nous dépassent qu'ils nous fécondent.

Et un esprit, comme un sol, ne convient pas également à toutes les semences. Certains esprits trouvent dans le nôtre un terrain d'accueil tout préparé à les recevoir. Nous sommes de leur race. Nous devenons volontiers leurs disciples.

Ceux-là seuls seront vraiment nos maîtres à penser. Quelques-uns deviendront nos maîtres à vivre. Ce qu'ils disent, nous aimerions l'avoir dit; ce qu'ils ont vécu, nous aimerions le vivre. Cette admiration, ce désir sont propres à susciter chez nous ce qu'il y a de meilleur.

Et nous ne les imiterons pas avec servilité; car nous savons que les grands esprits n'aiment pas les esclaves. **Nous les imiterons un peu comme la fleur imite le soleil.**

Ces maîtres, au fil des ans, nous les lirons, relirons sans cesse. Pour y découvrir, inépuisablement, de nouvelles sources d'émerveillement. Ces fréquentations nous deviendront beaucoup plus précieuses que ces rencontres superficielles que nous avons avec la plupart des gens de notre entourage.

Les uns seront pour nous envoûtants, tumultueux, terribles et vastes comme l'océan.

D'autres nous seront des havres, des vergers, des oasis, des jardins de paix.

D'autres seront des déserts brûlés de feu ou de froid où nous allons faire des cures d'amaigrissement, retremper notre caractère ramolli par l'insignifiance militante.

D'autres sont des montagnes au sommet desquelles nous prenons une plus juste mesure des arbres, des rivières, de ponts, là-bas, sous nos pieds.

Avec d'autres, nous nous assoyons au pied d'un arbre ou d'un pissenlit, et nous découvrons que l'arbre et le pissenlit sont beaux comme des dieux.

Et il se peut qu'un seul de ces maîtres nous donne, rassemblées, toutes ces ivresses lucides: Virgile, Isaïe, Shakespeare, Chesterton...

Alors, qu'attends-tu pour te mettre à l'école des génies, plutôt que des sous-produits? Le temps te manque? Du temps, nous en avons tous à vendre, à ne plus savoir comment le perdre. Le goût vous manque? Évidemment, on ne peut avoir le goût de lire de grandes oeuvres, si on n'en a jamais lu aucune. Le goût, ça se forme en goûtant, comme tu as appris à marcher en marchant, en décidant un bon matin de

sortir de ta couchette et de ta poussette de bébé. Veux-tu rester, jusqu'à ta mort inclusivement, un beau bébé intellectuel, tout frais, tout rose, tout con? Un bébé n'est pas con; mais un adulte-bébé, c'est doublement con. On peut dire que c'est un gRRRRRos con, parvenu à maturité et dans la force de l'âge.

Il te vient une excuse: « Je ne veux pas, dis-tu, écrire des livres, ni être un intellectuel, tout perdu dans les bouquins, inconscient face à la vraie vie, un petit singe à lunettes jacassant dans les nuages. » Je te comprends. Si la lecture menait fatalement à ÇA, tu aurais bien raison de ne pas vouloir être ÇA. Si la lecture te détournait de la vie, tu aurais bien raison de fuir les livres, pour te plonger dans la vie.

Mais qu'entends-tu par vivre? Vivre, est-ce d'abord, surtout, vivre au niveau des sens, en faisant intervenir le moins possible son intelligence? La vie de l'homme est-elle d'abord dans la pensée? Ta qualité de la vie dépend-elle avant tout de la qualité de ta pensée humaine?

Ces dernières années, quand on parle de la qualité de la vie, on met presque toujours l'accent sur la qualité de l'air, de l'eau, de l'environnement, de la

condition physique. Tout cela, certes, peut contribuer à la qualité de la vie humaine; mais tout cela n'est que bien secondaire, si on le compare à cette qualité fondamentale de la vie humaine qui est faite avant tout d'intelligence et de générosité.

Et quand on parle des dangers de la drogue, on parle surtout des dangers pour la santé du corps. Mais le drogué est atteint beaucoup plus gravement dans son esprit, dans son courage, dans son âme, que dans son corps. La drogue le décompose moralement, mentalement. Ce qui est beaucoup plus grave qu'une maladie physique.

La pollution par la médiocrité intellectuelle et morale est, elle aussi, beaucoup plus néfaste pour la qualité de la vie humaine que la pollution de l'air ou de l'eau. C'est moins évident, mais c'est beaucoup plus grave.

Et pour le voir, la fréquentation de grands esprits est éminemment utile: ils te dépolluent des gaz épais de la médiocrité; ils te rendent l'oeil mental plus limpide et pénétrant.

Bien loin, donc, de te détourner de la vie, les grands hommes pensants peuvent t'aider puissamment

à mieux voir, à mieux goûter la vraie vie. Ils témoignent de la grandeur de l'homme, beaucoup plus éloquemment que les milliardaires, les champions olympiques, ou ceux qui font la une dans les journaux et autres haut-parleurs tapageurs. Quand les héros d'un jour quittent la scène où ils gesticulaient, les grands esprits restent, comme des phares éclairant l'homme dans sa difficile et merveilleuse aventure.

Il nous reste peu de chose, par exemple, de la miraculeuse civilisation grecque. Où sont les politiciens, les généraux, les riches, les puissants de cette époque? Tous ont été balayés par les vagues du temps. Certes, ils ont leur nom inscrit aux dictionnaires des noms propres, en compagnie de Néron, Al Capone, Hitler, Staline et autres bandits de calibre international. C'est un bien piètre honneur.

Ne survivent, ne restent vivants et utiles pour nous que les philosophes, les artistes, les littérateurs, les contemplateurs des astres et des hautes sphères de l'esprit humain, bref, tous ces gens, apparemment inutiles, mais qui, pour l'homme bien né, sont les plus précieux de tous.

Socrate est beaucoup plus vivant que l'immense majorité de tes contemporains bien en chair et en os,

et qui disent, avec la publicité creuse, qu'ils « sont bien dans leur peau ». Être bien dans sa peau, noble idéal! À elle seule, l'expression est d'un vulgaire achevé.

Reste à voir si tous ces gens bien en chair et en os, bien à l'aise dans leur peau, ont l'âme et la pensée de Socrate. C'est déjà tout vu. Tu ne connais sans doute pas Anne Hébert; mais si tu lis ses oeuvres, tu découvriras une femme beaucoup plus vivante que l'immense majorité des femmes que tu côtoies. Et moins creuse que les poupées Barbie et Miss Univers qui font la une. Et si tu côtoies Molière ou Shakespeare, tu trouveras tragiques ou comiques la plupart de tes contemporains haut ou bas de gamme. L'homme de l'année ou Monsieur Canada, le palmarès des plus riches chameaux de la planète, là, tu parles! Mais quelle langue?

Si, par la lecture, tu t'entoures des plus grands esprits, il te restera peu de temps pour la niaiserie. Et c'est heureux. Je ne veux pas dire que tu passeras ta vie dans les livres, que tu vivras ta vie dans les livres. Je veux dire qu'ils t'aideront à choisir dans ta vie ce qui mérite d'être vécu passionnément, à rejeter ce qui mérite d'être rejeté, et à faire un usage modéré de ce

qui est moyennement insignifiant, au lieu de lui accorder la première place, ou toute la place.

Tu me diras que tu connais des gens qui lisent beaucoup, et qui sont de parfaits cons. C'est bien possible: la lecture n'est pas un remède infallible pour se guérir de la connerie qui guette, et attrape, fort souvent, tout homme venant en ce monde, qu'il lise peu ou beaucoup. Ce serait trop facile, pour toi et pour moi, s'il suffisait de lire beaucoup d'oeuvres, même géniales, pour être sûrs d'être intelligents et vivants. Mais encore une fois, as-tu plus de chance de devenir plus intelligent et vivant en fréquentant, en aimant les gens très intelligents et très vivants, plutôt qu'en aimant et fréquentant ceux qui ne le sont pas ou qui le sont très peu?

À toi de répondre. Et si tu me réponds que tout le monde est intelligent et vivant, au même degré, alors je saurai que pour toi, il est extrêmement urgent de lire: c'est une question de vie ou de mort. Ton intelligence, ta vie seraient en train d'agoniser. D'ici peu, si tu ne leur donnais pas un supplément d'oxygène, tu serais devenu un grand cON tout rONd, tout creux comme un ballON.

Dans ce grand ON insipide, tout le monde se ressemble, tout le monde est également vivant, c'est-à-dire agONisant. Ça peut consoler, si ON est déjà suffisamment mort pour que ce genre de vie apparaisse comme la vraie vie. Penses-y, si tu n'es pas définitivement mort, à dix-sept, dix-huit ans. Et au sortir de cette lecture, passe à la bibliothèque ou à la librairie, pour avoir, demain, autre chose qu'un biberON pour allaiter ton esprit.

Je ne me fais pas d'illusions: seuls quelques-uns parmi vous entendront le message. Mais c'est grâce à ces quelques-uns que l'humanité, de génération en génération, ne retombe pas en barbarie.

La masse, elle, tombe et retombe toujours. Une masse, par nature, c'est toujours attiré irrésistiblement vers le bas, par le poids lourd de son inertie. Une masse, c'est toujours pesant, amorphe, informe, hanté et hypnotisé par le bas.

Choisis ta race: la race des hypnotisés par le bas, ou la race de ceux qui s'arrachent au vertige du bas pour se laisser soulever par le vertige qui vient des hauteurs.

Chapitre 19

CORRIGER. MAIS QUOI ?

Je me suis longuement demandé durant que je parcourais votre ouvrage, comment pareille confusion avait pu s'établir dans votre esprit. Je crois le pouvoir dire maintenant.

C'est qu'à votre âge, et pour grand que puisse être votre savoir en d'autres matières, vous en êtes évidemment encore, touchant le langage humain, à l'idée que nous nous en pouvions tous deux former à quinze ans, je veux dire celle d'une chose tout extérieure à l'homme et toute distincte de lui, absolument comme sa coiffure, par exemple, ou son vêtement.

Voilà ce qui explique votre erreur et nous livre enfin la clef de toute votre pensée: vous faisant du style une telle conception, comment douteriez-vous que les défauts du langage ne soient corrigibles de la même manière que les défauts de la toilette, c'est-à-dire indépendamment de l'individu qui le parle? On chasse bien d'un chapeau de feutre, pensez-

vous, les taches de graisse par un simple traitement local: pourquoi en irait-il autrement des barbarismes dans la conversation? Ils sont peut-être un peu plus tenaces, mais le procédé pour les enlever est le même. Il ne s'agit que de connaître la bonne recette et de l'appliquer. Ainsi des autres imperfections du langage, et en particulier du solécisme: puisque de simples reprises, aux endroits endommagés, suffisent à restaurer nos chemises, pourquoi de simples Corrigeons-nous (ou, de nos jours, des cours de récupération, de mise à niveau, de mise à jour et de recyclage - ça, c'est mon grain de sel.) n'auraient-ils pas le même effet sur notre syntaxe?

Le seul malheur, pour votre thèse, c'est que le langage, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, n'est pas du tout ce que vous imaginez. C'est qu'il n'est rien, au contraire et encore une fois, qui nous soit plus intime et, en quelque sorte, plus consubstantiel, rien qui tienne davantage à la nature particulière de notre être pensant, ni qui en dépende plus étroitement. C'est qu'enfin, tout de même et aussi

nécessairement que tel fruit pousse sur tel arbre et non sur tel autre, le langage - le vôtre, le mien, celui du voisin - ne saurait, en dernière analyse et malgré qu'on en eût, que reproduire, jusque dans les plus infimes nuances, les qualités et défauts d'esprit de l'homme qui le parle. Vous voulez, mon cher Montigny, changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau!

Le seul malheur, pour votre thèse, c'est que le langage, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, n'est pas du tout ce que vous imaginez. C'est qu'il n'est rien, au contraire et encore une fois, qui nous soit plus intime et, en quelque sorte, plus consubstantiel, rien qui tienne davantage à la nature particulière de notre être pensant, ni qui en dépende plus étroitement. C'est qu'enfin, tout de même et aussi nécessairement que tel fruit pousse sur tel arbre et non sur tel autre, le langage - le vôtre, le mien, celui du voisin - ne saurait, en dernière analyse et malgré qu'on en eût, que reproduire, jusque dans les plus infimes nuances, les

qualités et défauts d'esprit de l'homme qui le parle. Vous voulez, mon cher Montigny, changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau!

LE SEUL MALHEUR, POUR VOTRE THÈSE, C'EST QUE LE LANGAGE, COMME J'AI DÉJÀ EU L'HONNEUR DE VOUS LE DIRE, N'EST PAS DU TOUT CE QUE VOUS IMAGINEZ. C'EST QU'IL N'EST RIEN, AU CONTRAIRE ET ENCORE UNE FOIS, QUI NOUS SOIT PLUS INTIME ET, EN QUELQUE SORTE, PLUS CONSUBSTANTIEL, RIEN QUI TIENNE D'AVANTAGE À LA NATURE PARTICULIÈRE DE NOTRE ÊTRE PENSANT, NI QUI EN DÉPENDE PLUS ÉTROITEMENT. C'EST QU'ENFIN, TOUT DE MÊME ET AUSSI NÉCESSAIREMENT QUE TEL FRUIT POUSSE SUR TEL ARBRE ET NON SUR TEL AUTRE, LE LANGAGE - LE VÔTRE, LE MIEN, CELUI DU VOISIN - NE SAURAIT, EN DERNIÈRE ANALYSE ET MALGRÉ QU'ON EN EÛT,

QUE REPRODUIRE, JUSQUE DANS LES PLUS INFIMES NUANCES, LES QUALITÉS ET DÉFAUTS D'ESPRIT DE L'HOMME QUI LE PARLE. VOUS VOULEZ, MON CHER MONTIGNY, CHANGER MON LANGAGE? COMMENCEZ DONC PAR ME CHANGER LE CERVEAU!

(C'est moi qui ai répété trois fois ce texte, en essayant d'une fois à l'autre, de le rendre plus frappant. Car cette déclaration lumineuse de Fournier mérite les majuscules et le souligné. Fournier disait cela en 1917. Il n'y rien a y changer depuis l'apparition des ordinateurs, des navettes spatiales, de Facebook, de Michael Jackson et des stations spatiales.

Et si on lui avait demandé de changer le cerveau des trois étudiants qui nous ont servi de points de repère avec un remède-cataplasme de trois heures/semaine de cours de récupération portant sur ce qu'on appelle toujours les fautes de français, Fournier aurait-il relevé ce défi démentiel?

Pour lui, fautes de français et fautes de tête, c'était très différent. Selon lui, on ne peut pas utiliser les fautes de tête pour corriger les fautes de français. Et vice versa. Nos concepteurs contemporains de Corrigeons-nous, informatisés ou pas, n'ont pas encore compris ça. De même que les plus hautes « instances décisionnelles » de notre système d'éducation.)

Il n'y a pas en effet à sortir de là, et de cerveaux paresseux, nonchalants, relâchés, - tels que les nôtres, - de cerveaux à moitié noyés et dissous dans l'à peu près, vous ne tirerez pas plus, quoi que vous fassiez, un langage précis, correct, français, en un mot, que vous ne ferez pousser des pommes excellentes sur un vieux pommier tout branlant et tout rabougri. En vain, vous armant des gaules formidables des Corrigeons-nous, taperez-vous à grands coups sur tous les fruits flétris du solécisme et du barbarisme, en vain même attacherez-vous de force aux branches - aux branches de notre arbre mental, - par-ci, par-là, quelques fruits dérobés aux lointains vergers du bon langage, vous

n'empêcherez pas que votre récolte, en somme, ne soit pitoyable. Non! confrère, croyez-moi, ce ne sont pas les fruits qu'il faut soigner: c'est l'arbre; ce n'est pas notre langage: c'est la mentalité qui le produit.

(Jules Fournier, La langue française au Canada,
tiré du livre Mon encrier)

Tout cet article de Fournier est à lire et à mémoriser par tous ceux (y compris, Seigneur Dieu! par les enseignants de toutes les disciplines, en commençant par les professeurs de français] qui, conscients de leur faiblesse en langue maternelle, aimeraient bien découvrir la véritable source de leur mal, pour ensuite se donner d'autres remèdes que ceux proposés par les fumistes, charlatans et *tireux* d'horoscopes linguistiques d'hier et d'aujourd'hui.

C'est d'ailleurs tout le livre Mon encrier que je t'invite à lire. Tu y découvriras un écrivain québécois d'une qualité exceptionnelle dans l'ordre de la pensée et de l'écriture. Fournier, par exemple, a le style précis, vif et efficace de d'Artagnan; et comme

d'Artagnan, il aimait rire en combattant la racaille politique, la canaille journalistique et la pègre judiciaire de son temps; rire d'une rire intelligent. À son contact, tu prendras en horreur pour le reste de ta vie, le style pompeux pompes funèbres, tout sage de banalité morte, le style White Swan et celui du bottin téléphonique, le style plat, lisse et insipide comme une peau de fesse protocolaire fraîchement pommadée.

Chapitre 20

HERBIVORES ET BÉOTIENS EN HERBE

En terminant ce livre, j'aimerais te faire visiter un autre veau que ceux du début, pour t'inviter une dernière fois à ne pas les imiter de trop près. Au lieu de veaux, je les appelle ici des Béotiens; mais sous des noms différents, c'est la même réalité, la même race de veaux. À toi d'en juger.

L'illustre roi babylonien Nabuchodonosor II, ancêtre du dinosaure et père des trois illustres personnages de notre peintre Dallaire: Nabu, Chodo, et Nosor, finit sa vie de bien triste façon: il marchait à quatre pattes, s'enfargeant dans une barbe baobabylonienne, et il finit sa carrière royale en herbivore, c'est-à-dire en mangeant du foin comme un boeu.

Bon nombre de nos étudiants, en ignorant tout de lui, semblent pourtant se programmer en vue de prendre sa succession; et dans nos maisons de haut

savoir, ce n'est pas le foin qui manque, et il pousse haut.

Voici un petit texte tout simple de Georges Duhamel que j'ai lu deux fois, lentement, intelligemment, à un groupe de mes élèves, les ayant prévenus de suivre avec toute leur attention, car je leur demanderais de faire un travail sur ce texte. Une promesse est une promesse: lecture faite, je leur demande de me raconter cette histoire pendant les quarante minutes de cours qui restent. Voici donc le texte de Duhamel et celui d'un étudiant descendant soit de Nabu, soit de Chodo, soit de Nosor, je ne sais.

Les deux textes sont transcrits très scrupuleusement. Je le jure.

Le jour que nous reçûmes la visite de l'économiste, nous faisons justement nos confitures de cassis, de groseille et de framboise.

L'économiste, aussitôt, commença de m'expliquer avec toutes sortes de mots, de chiffres et de formules, que nous avons le plus grand tort de faire nos confitures nous-mêmes, que c'était une coutume du moyen âge, que, vu le prix du sucre, du

feu, des pots et surtout de notre temps, nous avons tout avantage à manger les bonnes conserves qui nous viennent des usines, que la question semblait tranchée, que, bientôt, personne au monde ne commettrait plus jamais pareille faute économique.

- Attendez, monsieur! m'écriai-je. Le marchand me vendra-t-il ce que je tiens pour le meilleur et le principal?

- Quoi donc? fit l'économiste.

- Mais l'odeur, monsieur, l'odeur! Respirez: la maison tout entière est embaumée. Comme le monde serait triste sans l'odeur des confitures! L'économiste, à ces mots, ouvrit des yeux d'herbivore. Je commençais de m'enflammer.

- Ici, monsieur, lui dis-je, nous faisons nos confitures uniquement pour le parfum. Le reste n'a pas d'importance. Quand les confitures sont faites, eh bien! monsieur, nous les jetons.

J'ai dit cela dans un grand mouvement lyrique et pour éblouir le savant. Ce n'est pas tout à fait vrai. Nous mangeons nos confitures, en souvenir de leur parfum.

(Georges Duhamel, Les fables de mon jardin.)

Et voici comment un Béotien plus qu'herbivore: déjà monté en graine, a digéré ce texte:

C'est la saison des confitures de groseilles, de framboises, fraises etc... Il y a un économiste, monsieur et 2 autres personnages que je me rappelle pas. Ça se passe dans un champ où il y a des herbivores. Ils sont entrain de parler de la cueillette des confitures, comment il les mets en conserve. Parle de la conservation qu'on les confitures dans les entreprises parce qu'ils ne les conservent pendant si peu de temps. Ils discutent de l'odeur des confitures qui sont excellentes surtout en les dégustants. je me souviens de ce morceau de paragraphe: Un des personnages s'écria: « Monsieur, L'odeur, L'odeur des confitures ».

Ce qui soulève bon nombre de questions très pédagogiques:

1. Des travaux de ce genre dépassent-ils l'entendement d'un Québécois normal, scolarisé, de niveau collégial, en 1985?

2. Ce travail est fait en novembre, après de multiples rappels au bon sens: « Ne faites pas dire n'importe quoi à un texte; et ne dites pas n'importe quoi (des conneries) quand c'est vous qui écrivez. »

Si j'avais donné ce travail au début de septembre, combien d'autres herbivores, aujourd'hui en vacances, ou du moins en année sabbatique, quelque part dans le cégep (« parce que Beaupré hi nous a coulés avec ses exigences universitaires, stie! ») en auraient profité pour faire les Nabuchodinosaires et résonner comme cet étudiant déconne?

3. Quand on me demande de rattraper ces étudiants par une quinzaine de cours de rattrapage « bien adaptés aux besoins du s'éduquant », sait-ON de quoi ON parle? Voit-ON que si ces étudiants ont besoin de rattraper la ponctuation, la grammaire de la maternelle et l'orthographe, ils ont surtout un besoin, aussi criant que scandaleux, de rattraper leur pensée devenue folle à lier? Et que RATTRAPER une pensée déboussolée, en phase terminale, c'est plus compliqué que rattraper son souffle ou ses culottes? Quel que

soit, par ailleurs, le talent ou même le génie du chirurgien chargé de l'ablation de ce cerveau criminel pour le remplacer par un neuf qui n'aurait pas encore perdu le nord.

4. Que feront ces étudiants en philosophie, en sociologie, en physique, en administration, en psychologie des profondeurs, en tout? Ils résonneront comme il résonnent en français. À moins de faire l'hypothèse plutôt farfelue qu'ils changent de cerveau en changeant de local, de professeur ou de discipline.

Mais tout en déconnant très fort et en écrivant au son cacophonique des casseroles vides, est-il possible qu'ils franchissent le mur du son et entrent glorieux au royaume des herbivores diplômés, en obtenant un diplôme d'études collégiales officiel, légal et rassurant pour tout le monde?

Pourquoi pas? Ils ont bien passé à travers tous les murs du secondaire. Pourquoi ne passeraient-ils pas à travers les murs du collégial (hian son ben capab'), si ce niveau fait lui aussi l'effort louable de s'adapter à la pensée et à la langue des herbivores? L'effort d'adaptation étant déjà pas mal avancé.

Si j'étais un herbivore en herbe et au foin, je verrais avec satisfaction qu'il se fait beaucoup d'efforts

en ce sens, grâce aux directives des « instances décisionnelles ». Je me dirais: « Hi commencent a hian awère pa mal qui m'comprennes. Heureuseman hi sons pas toutes o si bouchers comm' Beaupré. Tsé zeux dire? »

5. J'ai donné 6/15 à cet étudiant. Suis-je trop sévère? Qu'en penserait Duhamel ou tout humain normal, s'il n'a pas été nourri trop longtemps au foin? Et si, malgré ma grande générosité, 30, 40, 50% de mes élèves échouent ou abandonnent (ce qui revient au même), est-ce moi le criminel, ou notre système d'éducation qui nous envoie au collégial un si grand nombre de ces herbivores déjà robustes, bien entraînés et sûrs d'eux-mêmes? Et si nous-mêmes nous poussons ces herbivores en troupeau vers l'université ou le marché du travail, ne sommes-nous pas aussi criminels que ceux qui nous ont précédés dans le noble métier d'éleveurs d'herbivores diplômés?

Un jour, j'avais écrit un petit article de ce genre où je parlais incidemment des Béotiens, race tout aussi illustre et New Wave que celle de nos Herbivores. Et un enseignant me dit ingénument qu'il ne savait pas ce que c'était, des Béotiens. Je l'ai consolé du mieux que

j'ai pu, en lui disant: « T'en fais pas trop avec ça: eux non plus, les Béotiens, ne savaient pas ce que c'était des Béotiens. Ce qui ne les a pas empêchés de passer à l'Histoire et d'être fort illustres, de leur temps et aujourd'hui encore. »

En ce temps-là, je n'enseignais pas encore au cégep. Aujourd'hui, je crois que je pourrais ajouter sans manquer de retenue: « Nos Béotiens-Herbivores ont beau ignorer qu'ils sont des Béotiens et des Herbivores, ça ne les empêchera pas d'être bien vus, « bien dans leur peau » et de réussir dans la vie. Ils te montreront tous leurs diplômes que tu voudras voir.

À vos souhaits!

« Viendra un temps où il faudra un courage héroïque pour affirmer que 2 et 2 font 4, et que les feuilles vertes sont vertes . » (Chesterton)

Ce temps est venu.

TABLE DES MATIÈRES

Postface en préface	4
Chapitre 1. Pourquoi la langue ?	7
Chapitre 2. Avant de parler ou d'écrire	14
Chapitre 3. Parler, oui. Mais quelle langue?	24
Chapitre 4. Parler, oui. Mais pourquoi écrire?	40
Chapitre 5. Langue et pensée	50
Chapitre 6. Langue et humanisation	108
Chapitre 7. Langue maternelle, outil d'apprentissage des autres disciplines	129
Chapitre 8. De l'horrible danger de la lecture	142
Chapitre 9. Langue, rigueur et souplesse.....	149
Chapitre 10. Langue et liberté	172
Chapitre 11. Langage poétique et liberté	192
Chapitre 12. Science du doute et du risque	223
Chapitre 13. Le français s'apprend partout. Même au cégep?	244
Chapitre 14. Programme et pédagogie adaptés?	265
Chapitre 15. Léandre Bergeron nous tire la langue et le reste	291
Chapitre 16. Le Québec et son identité	307

Chapitre 17. Une simple question de passion et de plaisir318
Chapitre 18. De la lecture322
Chapitre 19. Corriger. Mais quoi?341
Chapitre 20. Herbivores et BÉOTIENS en herbe349

